

Université de Marne-la-Vallée
En partenariat avec le CFCPH de l'AP-HP

Master 2 P+R de philosophie pratique
Spécialité « éthique et politique »

L'ENFANT DU HANDICAPÉ ET LA PROTHÈSE PHILOSOPHIQUE



Jean-François JANISZEWSKI
Responsable pédagogique : Monsieur Eric FIAT

Septembre 2011

Table des matières

INTRODUCTION	4
CHAPITRE PREMIER: L'ENFANT DE LA CITÉ ET LE « COUP D'ÉTAT PERMANENT »	10
La confession de l'adolescent ou la difficulté d'être parmi les « étants ».....	11
<i>La dialectique des âges</i>	12
<i>Les sirènes de la cité</i>	12
<i>Les ombres de l'oubli</i>	13
Prothèse barbare	16
<i>Le mime et la tékhne</i>	16
<i>Le législateur et le techno-prophète</i>	20
<i>Tyrannique esthétique</i>	24
Monsieur Jean, Alex et les autres	27
<i>Existence sans essence</i>	27
<i>Le cachot des déterminismes</i>	30
<i>Altérité altérée ?</i>	34
CHAPITRE 2 : LA BEAUTÉ DES DISGRACIEUX.....	38
L'éternelle solitude	39
<i>Douleurs et souffrances égoïstes</i>	39
<i>Les miroirs de la cité</i>	43
<i>L'humanité et ses « humaneries »</i>	45
La grandeur de celui qui se choisit	47
<i>Des outils pour l'harmonie</i>	48
<i>Lumineuse « praxis »</i>	54

<i>La dignité du handicapé</i>	59
Le handicap comme responsabilité partagée : le message de Jamel	62
<i>L'incompressible distance</i>	62
<i>A la recherche de « l'être-tel »</i>	64
<i>Comprendre Chrysippe, enfin !</i>	67
CHAPITRE 3 : LA CARESSE DE L'ANGE	70
Le silence de l'agneau	70
<i>L'enfant et l'expérience interdite</i>	71
<i>De la solitude à l'éveil</i>	73
<i>Une autre mimesis</i>	75
Au-delà de l'oubli.....	75
<i>Comme un attelage ailé</i>	76
<i>Autre « muthos », autre « logos »</i>	78
<i>La réponse puisée à la source</i>	80
La poésie pour humanisme	81
<i>L'innocence pour grammaire</i>	82
<i>La rime du regard</i>	83
<i>A son image et sa ressemblance</i>	84
CONCLUSION	86
Index Nominem	89
Index Rerum	91

*Poids des pierres, des pensées
Songes et montagnes
N'ont pas même balance
Nous habitons encore un autre monde
Peut-être l'intervalle.¹*

INTRODUCTION

Handicap, mot d'origine anglaise signifiant littéralement main dans le chapeau, est défini comme : « *désavantage quelconque; infirmité ou déficience congénitale ou acquise* »². L'esprit de cette description colle parfaitement à l'ambiance générale de nos siècles relativistes, englués dans le « tolérantisme et la moraline »³. Ces anti valeurs résonnent comme des invocations, au détriment des valeurs éthiques qui sont décision, empoisonnant la bonne conscience du fort, libérant le « à chacun son jouir », sur le champ de la conscience morale. Mais la réalité du handicap se mesure surtout à l'aune des contorsions verbales et législatives qui n'ont au fond, rien gommé de cette gêne contrite que le valide éprouve depuis le fond des temps face à la difformité d'un corps ou la non-conformité d'un être. Ce « désavantage quelconque » rajoute à l'angoisse du devoir vivre, le défi du devoir être. Il conjugue la différence visible aux douleurs intérieures, au désespoir récurrent, aux doutes permanent, aux regards de l'autre, bref, à la honte. Mais la déficience congénitale ou acquise peut céder face à la volonté et comme tous les blessés, amputés, sourds et muets, trisomiques ou autres tétraplégiques, il faut que chacun fasse son chemin de vie, d'une vie différente et toujours douloureuse dans la *praxis*.

J'avais laissé ce père handicapé dans la solitude de ses convictions, le clouant sur cette croix qu'il nommait sa « *presque-normalité* »⁴. Tant il est vrai que son travail d'homme l'avait mené à cette implacable et si injuste conclusion : « *j'ai beau être un mari et un père aimant et responsable, un citoyen libre et éclairé, un ouvrier industriel, les autres ne verront chez moi aucune qualité, aucun vrai mérite, non, on ne verra jamais d'abord que mes difformités, ma*

¹. Philippe Jaccottet, *Airs, Poèmes 1961 – 1964*, Seuil, Paris, 1967, p. 12.

². Petit Larousse, Grand format, Edition 2001, p. 500.

³. Dominique Folscheid, *Master 1 : éthique médicale et hospitalière*, Cours 2008 / 2009, p. 44.

⁴. Master 1 de philosophie pratique, *Le fils du handicapé ou le handicap en héritage*, 2009.

prothèse, mon allure claudicante, ma démarche « béquillante. Je ne serai jamais un homme parmi les hommes, mais un handicapé au milieu d'une humanité, un méchant greffon qui n'aurait pas pris, un chirurgien bizarre, le gourmand d'un rosier ». Si cet épilogue traduit la réalité d'un sentiment profond martelé dans la chair et l'esprit aux coins de la douleur, des souffrances, de la honte, des regards inquisiteurs d'une cité plus vouée à « l'étant » qu'à l'être, il ne reflète pas toute la réalité. Nul doute d'abord, que les voies législatives et scientifiques ont contribué à une appréhension plus éthique du handicap. La médecine ensuite, semble progresser dans le domaine des chirurgies réparatrices, ouvrant ainsi des perspectives plus réjouissantes pour les polytraumatisés. Mais il convient néanmoins et surtout de se méfier de certaines ardeurs scientifiques enrôlées dans une course à la prédation, celle de l'extinction définitive et génétiquement ordonnée du « genre handicapé », ou comment tuer celui-ci dans l'œuf pour éviter à l'avenir de donner vie à quelque « canard boiteux » !

Ainsi, armé de sa prothèse, il est contraint à vivre et agir dans un mode mimétique, qui lui impose d'obéir à une double discipline, la sienne : je dois faire pour être comme vous, la nôtre : sois comme nous » ; le handicapé mène donc sans relâche un combat pour (re) prendre sa place et son identité à la table commune de l'humanité. Ceci pose d'emblée la question de l'humanisme et de ses fondements, tant « *les notions d'humain et d'humanité [...] semblent débordées par leur contraire* »⁵. Il m'apparaît difficile de contrarier et contredire une certitude forgée aux feux intolérables d'une vie marquée au fer de la dysharmonie, tant la distance qui me sépare des souffrances et des frustrations me confinent à un rôle d'observateur, certes très concerné et à celui de témoin dont le seul lien se résume au sempiternel laïus du respect dû à celui qui souffre et a souffert. Mais une question posée par ce père à son enfant, comme un doigt pointé vers toute l'humanité me portera au questionnement, tout une nuit durant et dont le poids et la profondeur m'emmèneront aux fondations de ma propre responsabilité d'homme.

La scène se déroule dans la chambre impersonnelle et standardisée du service d'oncologie d'un hôpital intercommunal. La nuit avance, le jour se fait loup, moment propice aux confidences et aux apartés. L'homme perfusé, teint pâle est allongé sur le lit médicalisé et on ne perçoit aucun mouvement, si ce n'est cette

⁵. Pierre Magnard, *Questions à l'humanisme*, PUF, Paris, 2000, p. 1.

respiration difficile qui meuble la pièce d'une musique aussi monocorde qu'angoissante. Assis, près de lui, son fils qui lui tient la main. Une main amputée de trois doigts et qui révèle les meurtrissures colmatées d'un accident survenu dans l'enfance. Plus loin, contre le mur on distingue une prothèse de jambe, habillée de son pantalon, chaussée et armée de lanières qui semblent destinée au harnachement des épaules. Tout porte à croire que le père vit les derniers moments d'une vie terrassée par la maladie, tel un taureau à genoux après que le sabre du cancer lui ait transpercé la nuque et que les banderilles de sa vie d'invalides l'aient meurtri jusqu'à l'épuisement. Pourtant, dans un souffle clair et apaisé, le père s'adresse alors au fils : « j'espère que je me suis montré digne, un père digne de ses enfants. La vie n'a pas toujours été facile pour vous. Un père pas comme les autres, avec des exigences et une vie particulière. Des pans entiers de votre enfance et votre adolescence à vous occuper de moi, à soutenir votre mère. Je pense qu'il vous a fallu du courage pour supporter tout cela. J'espère que vous me le pardonneriez... ». Interloqué, la gorge nouée par l'émotion, le visage soudain inondé de larmes, le fils ne peut parler et seul un mot s'extirpe de sa bouche : « papa, papa... ». Un long et profond silence s'installe, la nuit envahit la chambre. Le fils, adulte en pleine force de l'âge est entraîné presque malgré lui dans un inventaire des images et souvenirs de cette vie d'enfant de handicapé avec une nouvelle douleur persistante revenue percuter son esprit tel un boomerang : « digne, dignité, mais comment peut-il encore se torturer avec ces pensées ? Digne, dignité, n'est-ce pas à moi de m'interroger sur la mienne dans mon rôle de fils ? Dignité, de quelle dignité veut-il me parler ? ». Le choc est frontal et rude, la nuit sera longue. Les questions s'enchaînent et s'organisent tel un puzzle intellectuel dont la matière s'amalgame machinalement autour de deux piliers : la prothèse et la mimésis soutenant la voûte du problème du handicap : l'humanité. La prothèse comme symbole, la *mimesis* pour le combat et l'humanité, ce fronton où les règles, les acteurs, les outils n'ont cessé à la fois de figer le handicap dans une imagerie séculaire et permis simultanément une évolution de son appréhension au cours de l'histoire commune de ces « *seuls animaux à croire en des Dieux* »⁶. Quelle équation formuler pour que le handicapé, l'estropié, l'aveugle, le sourd, le muet, le trisomique puissent accomplir leur travail d'homme cacheté du blanc-seing du commun des mortels ? Quel regard porter de

⁶. Platon, *Protagoras*, Œuvres complètes 1, La Pléiade, Gallimard, Paris, 2007, p.90.

part et d'autre sur son, ou le handicap de l'autre ? Lequel de ces regards pourra par exemple, donner à la jeune femme recroquevillée dans son fauteuil roulant, l'impression même fugace d'avoir « sa » place au concert de l'humanité avec la grâce que suggère la maxime du poète : « *Un bleuet n'a pas sa place dans un champ de blé, pourtant qui pourra nier que c'est à lui que celui-ci doit son éclat* »⁷ ?

S'agissant du regard, je ne m'attarde pas au sens premier, cette aptitude à décrypter les formes mais ces autres, philosophiques et « *ipséiques* » qui permettent d'accéder à l'identité personnelle « *qui surgit de la relation réciproque avec l'altérité, dans la mutualité des relations* ». ⁸ Ce regard peut aussi se faire platonicien, cartésien ou encore phénoménologique, mais il m'impose de le soumettre à l'évolution même de ce qui fut ma relation à ce père invalide. A cet effet, j'entreprends un voyage à rebours, qui me mène du présent de l'âge adulte à la petite enfance, celle de l'innocence, en passant par les tribulations d'un adolescent balloté entre l'appel irrésistible d'une cité en perpétuel mouvement et le monde clos du cocon familial. J'en arrive même avec une certaine candeur à imaginer une intelligence, une forme de connexion entre mon expérience et celle du monde qui m'entoure. Ainsi, ne serais-je pas représentatif de mes contemporains dans leur compréhension du phénomène handicap ? Ne suis-je pas le digne fils d'une cité gonflée de ses vanités comme le sont ces ventres quémendant leur pitance matérialiste, happés par les flux démesurés de l'utopie technologique et de la démagogie politique ? Mais n'ai-je pas enfin et d'abord été cet enfant privilégié, élevé au lait de la compassion, du regard qui envisage et du silence qui édifie ? L'oubli, voilà l'écueil pour ce monde d'*étants*, le fil d'Ariane qui mène à la source, celle de la mémoire dont il me faut à nouveau m'abreuver pour rendre à ce père mourant sa pleine et véritable identité, celle de son humanité intacte, originelle et commune à tous.

C'est donc en « *prokopton, le progressant, l'aspirant-philosophe, celui qui adoptait le mode de vie du philosophe afin de changer radicalement de regard sur le monde* »⁹ que je pars sur le chemin de la réflexion et du questionnement à propos de l'épineuse question de savoir : qui peut et comment dire au handicapé

⁷. Constantyn Huygens, *Les bleuets*, Amsterdam, 1772, Vol.2.

⁸. Dominique Folscheid, Cours de Master 2 Philosophie Pratique, *La question de l'altérité*, 2010/2011, p.82.

⁹. Alexandre Jollien, *Le philosophe nu*, Seuil, Paris, 2010, p.17.

que l'humanité est sienne et qu'il est l'humanité ; que la réponse est multiple et puise non point dans « *l'être-là, da-sein* » mais dans « *l'être-tel, so-sein* » et dans une responsabilité partagée; qu'il a déjà croisé ce regard qui eut la douceur apaisante d'un baume, la fraîcheur d'une eau de source, comme celle de *Mnemosunê*, regard-reflet de son origine avant l'oubli, celui du *logos* poétique de l'innocence.

Il me faut donc trouver la voie de cette vérité qui rendra au père la beauté et l'authenticité de son être, l'évidence de ce qu'il nomme sa dignité et dont nul, en fait, ne peut disposer. Cette grâce qui émerge au-delà du regard de l'autre, du regard sur soi et qui dévisage, qui vous dépouille de votre humanité et vous laisse nu, jusqu'à vous déposséder du voile de la pudeur, cet ultime vêtement qui protège notre être. Je veux lui renvoyer l'éclat de ce « *visage en tant qu'instance éthique. Ce visage qui ne saurait être l'objet d'aucune observation, d'aucun jugement, d'aucune objectivation ni même d'aucune perception, mais un regard qui me regarde. Ce visage, je le vois lorsque je suis incapable de dire la couleur des yeux ou la forme du nez de l'autre. Son apparition est une épiphanie [...] de même l'apparition du visage est la surrection d'une transcendance au sein de l'immanence* »¹⁰.

Oui, le fils, l'enfant et l'homme que je suis, veulent rendre grâce à celui qui au-delà des brûlures de l'indifférence, des exclusions pour délit de non-conformité physique, des scories de la souffrance, du doute et de la solitude a droit à l'humanité de se savoir et se sentir exister parmi tous les autres pour ce qu'il est et surtout, tel qu'il l'est. En premier lieu, il faudra en finir avec les chimères d'une cité en perpétuelle crise d'acné utopiste, devenue laboratoire où une solidarité institutionnalisée sous contrainte de la loi se fait collaborationniste d'une science prédatrice. Ensuite, il conviendra de reconnaître malgré tout, l'incompressibilité d'une distance, cette incompréhension, cette méfiance toute humaine face au « *com-possible* » handicap. Cette distance se nourrit des déterminismes, de l'indifférence et du communautarisme taxinomique, celui qui objective et technicise. Elle se détourne des qualités secondes qui offrent pourtant une opportunité nouvelle de communion entre « *êtres-tels* » bâtie à la règle de plomb. Enfin, percer le rideau de l'oubli et se mettre en quête d'un autre langage, d'une autre texture de nos relations ; celles qui émergèrent dans « l'Entre », celles

¹⁰. Eric Fiat, *Grandeurs et misères des hommes*, Larousse, Paris, 2010, p.53-54.

d'avant ou d'ailleurs aux origines de l'espèce, celles dont nous percevons la proximité à portée d'innocence et qui ouvrent « *un désir de soi, un désir de l'autre [...] un autre désir celui de rejoindre le Désir originel dont l'univers même semble procéder. [...] Dans ce contexte, la transcendance de chacun [...] ne se révèle, ne saurait exister que dans une relation qui l'élève et la dépasse. La vraie transcendance, paradoxalement, se situe dans « l'Entre », dans ce qui jaillit de plus haut quand a lieu le décisif échange entre les êtres et l'Être* »¹¹.

Rendre à l'homme la plénitude de son être, comme les fondations rénovées d'une arche d'humanité sculptée dans le bois de ses qualités premières, partant de la certitude d'une injustice à corriger et lui offrir enfin la légitimation et la justification de ce qu'il est, tel qu'il l'est, car plus que d'être il a simplement besoin d'être aimé.

¹¹. François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, Paris, 2006, p.23.

*Que sont toutes les pensées et les
Actions des hommes durant des
Siècles contre un seul
Instant d'amour ?¹²*

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT DE LA CITÉ ET LE « COUP D'ÉTANT PERMANENT »

Ressassant les mots du père, je ne peux m'empêcher de livrer à ma propre responsabilité cette dignité dont il doute. L'estocade est terrible car elle remet en question le sens de toute une vie et plus particulièrement les questions de son identité, sa place en ce monde et enfin le regard de ses propres enfants sur sa paternité. Tout en fait n'est qu'identité, auto-inter-extra subjective, elle dépasse le simple « *égoïsme* », elle se lie à l'altérité. Cette question devient cruciale quand il s'agit de déterminer l'identité de l'autre. « *Faut-il la (l'identité) constituer à partir de certaines déterminations jugées caractéristiques ? C'est par exemple, le problème du handicapé, le handicap étant supposé constituer une identité, ce qui est éthiquement et humainement inacceptable* »¹³. Certes, et pourtant la réalité colle à cette indignation tel l'écho des pilons martelant jadis les pavés, comme autant de silhouettes inquiétantes dont les ombres hantent les rues de nos cités, balbutiant quelques borborygmes gestuels pour corps ou sens défaillants, brandissant leur *presque-normalité* comme sauf-conduit, artefact identitaire les autorisant à prospérer sous conditions d'adaptabilité dans une cité prétendue « normale »... A ce cheminement lugubre qui procède peut-être de la dérélition d'une pensée je m'empresse d'opposer une autre vision de la dignité : « *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant [...]* Toute notre dignité consiste en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale »¹⁴. Bien penser, penser juste, partir de cet

¹². Friedrich Hölderlin, *Hypérion*, Œuvres, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1967, p. 262.

¹³. Dominique Folscheid, *op.cit.*, p.78.

¹⁴. Blaise Pascal, *Pensées*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 2007, p. 347-348.

homme et de son histoire riviée au handicap ; handicap offert, ouvert à une cité en quête permanente de savoir et de pouvoir comme au regard détaché d'un adolescent, enfant de handicapé autant que de son siècle qui conjugue son humanisme à l'indicatif d'un catalogue de droits universels et inaliénables comme les litanies d'un acte de contrition chuchoté dans le secret d'un confessionnal. C'est donc sur mon propre comportement que je me retourne avec l'amère certitude que je ne fus pas toujours digne de ma dignité ! Si ce passé me confère aujourd'hui prescription et pardon, je me sens encore complice d'une cité dont l'appétence technique et technologique n'a fait qu'objectiver le handicap, dont la marche éthique vers une législation équitable est systématiquement mise à mal par un scientisme pudibond. Et si tout naît de la relation de la cité à la prothèse, cette presque-normalité vécue à tort par le père, ne reflète que la vision administrative et scientifique d'une cité enfermée dans ses chimères scientifiques, esthétiques et médiatiques. « *Seulement, [...] la science [...] le fait partout : ignorer la vie, ses propriétés fondamentales, sa sensibilité, son pathos, son essence enfin, à savoir ce qu'elle éprouve pour elle-même, ce qu'elle éprouve constamment et où elle puise la motivation cachée mais invincible de tout ce qu'elle fait. Ignorant la vie et ses intérêts propres, les seuls intérêts qui soient au monde et dont on ne découvre jamais l'origine dans le monde, dans l'objectivité, la science se place dans une solitude presque inconcevable. Cette solitude de la science, c'est la technique* »¹⁵. Ce que la vie impose en autant de contingences, la technique le fabrique, inlassablement, progressivement. Non, la *presque-normalité* n'est ni un fait, ni une erreur, c'est une vue de l'esprit, qu'il convient de battre en brèche, une levée d'érou pour un père en proie au doute et à l'isolement ! Il me faut donc d'abord la diagnostiquer en dénonçant les origines du mal.

***La confession de l'adolescent ou la difficulté d'être parmi les
« étants »***

L'adolescence se déroule comme un processus d'apprentissage progressif et de construction identitaire, au terme duquel vient le temps de l'adulte libre et éclairé, mais...

¹⁵. Michel Henry, *La barbarie*, Quadrige, PUF, Paris, 1987, p.70.

La dialectique des âges

Mais l'individualisme propre aux sociétés démocratiques modernes soumet la famille à une déconstruction de l'échelle traditionnelle des âges. Cet héritage postrévolutionnaire du XVIII^e siècle trouve notamment sa source dans "l'Emile" de Jean-Jacques Rousseau, quand il prône en substance l'abolition de la hiérarchie des âges, en mettant l'enfant au même niveau que l'adulte. Les deux, participant à la même humanité, doivent disposer des mêmes droits. L'exploitation abusive de ce mouvement a contribué au délitement graduel de la famille traditionnelle et de ses valeurs, ainsi qu'à une aspiration frénétique à l'éternelle jeunesse et au « *règne de l'enfant roi* »¹⁶; roi qui s'installe pourtant dans la maison familiale bien au-delà de sa majorité. Il paraît donc légitime de s'interroger sur la force de résistance de l'habitude aux humeurs du « dehors ». Le fils se confronte aux influences d'une époque qui défie sa jeune expérience éthique et le contraint malgré lui à « se choisir » prématurément. « ... *Je détestais cette plaque bleue estampillée GIG collée au pare-brise de la voiture, autant que cette carte d'invalidé qui donnait droit à quelques privilèges de priorité, de réduction et autres places réservées. Non tant pour leur nature, que pour les réactions qu'elles provoquaient chez les autres, les valides, les pressés, les incivils des parkings, les compressés dans queues de super marchés et autres jaloux compulsifs... A ces moments-là, mon esprit se débattait entre l'amour pour mon père, cette habitude clanique pour l'aider à évoluer dans la cité, la haine que je vouais aux gens, leurs regards, leurs commentaires chuchotés et leur indifférence aussi envers le héros de mon enfance. Petit à petit je cédaï à l'envie de capituler en lui suggérant de temps à autre de se ranger à l'ordre des valides, sans ces petits avantages qui le démarquaient. Mais il tenait bon, dans une belle et fière et paternelle sérénité* ».

Les sirènes de la cité

Fils de handicapé autant que de son siècle, l'adolescent évolue entre la culture familiale qui l'a nourri par l'éducation et l'ambiance générale d'une cité dont l'influence est prégnante. La force spirituelle acquise dans l'habitude de cette vertu propre à son enfance se heurte alors à l'intersubjectivité et au social. Ces nouvelles dispositions le détachent de l'hétéronomie pour l'emmenner vers

¹⁶. Eric Deschavane et Pierre-Henri Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, Grasset, Paris, 2002.

l'autonomie, qui lui procure distance par rapport à la loi parentale. Mais il n'en est pas pour autant adulte : triptyque bâti autour de l'expérience, de la responsabilité et de l'authenticité, même s'il a bu au calice de la compassion, forme d'implication éthique majeure. Si l'indépendance est encore loin, l'adolescent se nourrit au sein de l'autonomie. *« Nous sommes tous inconsciemment influencés à un plus haut degré que nous ne voulons bien l'avouer : l'air du temps pénètre au plus profond de nos poumons et même de notre cœur, nos jugements et nos avis se frottent à une foule d'autres façons de voir co-existantes, s'épointent, s'émeussent imperceptiblement à leur contact ; [...] le réflexe naturel de l'homme n'est donc pas d'affirmer sa personnalité, mais de conformer son opinion à celle de l'époque, de capituler devant le sentiment du plus grand nombre »*¹⁷. L'adolescence est-elle alors vraiment cette seconde naissance dont parle Rousseau ou n'est-elle plus qu'une atrophie de l'authenticité et de l'innocence ? Peu importe au fond, l'essentiel réside dans l'épreuve du conflit. Celui-ci, d'ailleurs moins générationnel qu'existential, confronte l'adolescent de la cité, ses aspirations, son être si mystérieux et peut-être inaccessible, aux variations de l'air du temps. Il met en jeu des volontés qui s'opposent : l'être et le paraître. Mais dans ce siècle de confusion des valeurs portées par le tolérantisme, cette attitude de soumission à toute opinion ou acte, s'interdisant tout jugement de valeur face au consensus amalgamant *« une série de "ismes", dûment rebaptisés pluralisme menant au nihilisme métaphysique : [...] il n'y a pas de vérité, parce qu'il n'y a pas d'être et les paroles ne sont que des apparences évanescences, qui ne disent rien »*¹⁸. Il sera donc difficile pour l'adolescent de se déterminer, tant sa génération est imprégnée de l'esprit de fuite en avant et du « à chacun son jouir ».

Les ombres de l'oubli

Le nœud gordien de la détermination d'un chemin de vie réside dans le degré d'appréhension de l'histoire propre à chacun. Faut-il s'en détourner pour ne chercher que l'horizon de l'avenir, ou faut-il se laisser pénétrer de toutes les influences qui ont modelé l'être, de l'enfance à l'adolescence et accepter de se retourner vers ce passé dont on s'éloigne à chaque pas ? Faut-il craindre d'être pétrifié comme la femme de Loth quittant Sodome et Gomorre et ne plus pouvoir avancer ? Aux âges encore insoucians où l'on se croit pétri de certitudes et

¹⁷. Stéphane Zweig, *Trois poètes de leur vie*, 1928, Philosophie et Spiritualité, Blog S. Carfantan.

¹⁸. Dominique Folscheid, *idem*, p. 64, 65.

d'envies d'envie, le doute point néanmoins quand se présente les choix fondamentaux qui sculpteront l'adulte en gestation.

Certes, les dilemmes cornéliens qui animent le fils, n'ont pas la portée d'un choix entre l'amour, l'honneur et la mort, mais ils interpellent sur son identité et sa plasticité ainsi que sa perméabilité aux éléments extérieurs. Certains estiment que l'individu n'échappe pas au port du masque que lui confectionne la société avec laquelle il doit composer, même si l'individuation émerge par ailleurs de la « *force suggestive des images inconscientes. [...] Grâce à la persona, on veut apparaître sous tel ou tel jour, ou l'on se cache volontiers derrière tel ou tel masque ; oui, on se construit même une certaine persona donnée, pour en faire un rempart* »¹⁹. L'adolescence qui instruit et forme ne serait donc qu'une succession de séances de maquillage, et la persona se résumerait à un rôle de composition qu'il conviendrait d'adapter en fonction de la scène, du décor et du scénario. Cette attitude ramènerait au second plan d'une vie faite d'apparences trompeuses cet être immergé dont les apparitions gêneraient une progression comme autant d'anachronismes impropres à la survie dans le monde du dehors. Et pourtant, à l'instar d'un Rodrigue pétrifié à l'heure du choix, cet « encore enfant » armé d'une conscience en pleine maturation peut se déterminer dans les rôles qu'on lui propose. Quel collégien, quel lycéen, quel ami, quel amoureux, quel adolescent, quel frère et enfin quel fils suis-je ? Etre par soi et non en fonction des tentations, des mirages ou d'un consensus subi, tel est le défi pour tout adolescent dans sa marche vers l'âge adulte.

Ainsi, il faut revenir à l'histoire. Se tourner exclusivement vers le passé revient à ne plus passer que des nuits sans sommeil. Oublier le passé reviendrait à « *ne plus voir que le devenir en toute chose, ne plus croire en soi, se perdre dans la mer du devenir* »²⁰. La ligne de partage se situe donc dans la juste mesure entre la lumière du devenir et l'obscurité de l'histoire. La position du curseur de cette médiété est relative à chaque individu : « *il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir [...] Pour pouvoir déterminer ce degré et par celui-ci, les limites où le passé doit être oublié sous peine de devenir le fossoyeur du présent, il faudrait connaître exactement la force plastique d'un homme, [...] cette force qui permet de se*

¹⁹. Carl G. Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Folio, Paris, 1986, p. 118.

²⁰. Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 7.

développer hors de soi-même, d'une façon qui vous est propre, de transformer et d'incorporer les choses du passé, de guérir et de cicatriser des blessures, de remplacer ce qui est perdu, de refaire par soi-même des formes brisées ». ²¹ Quelle joie de constater qu'à plus d'un millénaire de distance, les penseurs et panseurs de l'âme et de l'esprit se rejoignent dans l'appréciation de cette mesure à portée de conscience, dont dispose tout homme voulant donner sens à sa vie ! Ce curseur, guidé dans l'enfance par la main parentale soucieuse d'éducation, est progressivement laissé à l'initiative de l'adolescent, assailli des influences extérieures dont il a du mal à trier le bon grain de l'ivraie. L'autonomie revendiquée se perd dans le labyrinthe d'un monde où le sens des valeurs se réduit comme peau de chagrin et ouvre la voie au doute et au vertige. On l'agresse de toute part à grandes rasades d'une eau de jouvence sensée prolonger à l'envie une jeunesse exonérée de responsabilités, couverte des artifices d'un bien-être matériel et dépouillée du sens et du désir de vertu. Jeunesse dont on ne voit plus la fin, qui de la belle trentaine vantée dans les années soixante-dix, a muté en ce début du vingt-et-unième siècle en belle soixantaine, portée par des générations de déserteurs de l'esprit, vendues aux marchands du temple d'un matérialisme crasse, écrasant toute velléité intellectuelle sous le joug du tolérantisme.

Quand l'adolescent demande à son père de se conformer aux règles communes et de faire fi de ses difficultés physiques, entend-il le rappel à l'ordre moral d'Epictète résonnant comme la tape bienveillante sur le crâne ? « *La plupart du temps, notre conduite se mesure à l'aune de nos relations. Celui-ci est mon père ? Je dois prendre soin de lui, lui céder en tout, supporter ses injures et ses coups. " Mais, c'est un mauvais père ! " Eh bien, la nature ne t'a fixé de vivre avec un bon père, mais avec un père* » ²². Sur le seuil du moment dont parlait Nietzsche, le fils aura-t-il en lui le désir de prolonger le souffle de l'habitude ? En sera-t-il suffisamment imprégné ? Saura-t-il encore convertir en actes vertueux et en comportements responsables ce regard qui envisageait son père ? Saura-t-il en tirer la substantifique moelle pour passer le cap difficile de l'hétéronomie de l'enfance à la liberté responsable et éclairée de l'adulte ?

Les doutes du jeune homme que je regarde avec indulgence et nostalgie trouvent leur origine dans la peur, cette peur qui fige autant qu'elle nous fait

²¹. *Idem*, p. 7.

²². Epictète, *Ce qui dépend de nous (Manuel et entretien)*, Arléa, Paris, 2008, p. 23.

avancer, cette peur qui donne un sens à notre humanité et qui devrait d'abord la modeler dans l'unicité. Or, celle-ci ne peut émerger dans la multitude des individualités, mais dans la communion des singularités. Mais la « démarche » se heurte à l'immuable et triste représentation du handicap comme la communauté bancale harnachée à sa canne blanche, son fauteuil roulant, ses fers à repasser, ses béquilles, sa prothèse et l'intemporel pilon.

Prothèse barbare

« *Prothèse : du grec prothesis, action de se placer devant. Appareil remplaçant un organe dont l'ablation était nécessaire. [...] Adjonction d'une voyelle ou d'une consonne non étymologique au début du mot* »²³. La prothèse permet de garder intacte ou presque la station debout, attitude spécifiquement humaine. Je ne sache pas que cet artifice, objet de la technique, ait jamais permis de ramener dans le troupeau ces brebis blessées, différentes ou perdues. Aujourd'hui encore, comme dans l'antique Egypte qui fournit les premiers exemples de prothèses, on claudique en s'appuyant sur une canne ou un bâton, on enfile une prothèse qu'elle soit de bois ou de carbone. « *Et un pilon, qu'il ait 2000 ans ou soit fabriqué au XXI^e siècle reste et restera une jambe de bois* »²⁴. Pire, le handicapé demeure cloîtré dans l'objectivation d'une course scientifique qui mue en scientisme voué à faire de notre corps notre ennemi intime, comme dans les errements législatifs et « *moralinisateurs* » d'une cité dépassée par la barbarie ambiante. Dans un monde où ne compte plus que le paraître, le handicapé vit encore et toujours sous le joug de l'oppression tyrannique du déterminisme esthétique.

Le mime et la tékhne

La relation entre le valide et le handicapé s'appuie depuis la nuit des temps sur un malentendu né d'une vision troublée par le prisme de nos représentations et en premier celles de notre propre nature. Convaincus d'une perfection originelle et peut-être divine, nous mélangeons la procession des êtres et celles des étants, pensant que l'élévation des âmes répond en écho au progrès de nos techniques. Nous cherchons tout argument comme alibi Or, s'éloignant des vertus de la

²³. Grand dictionnaire de la langue française, *Logos*, Bordas, 1976, Paris, p. 2516.

²⁴. Handicoup.com, *Prothèse – Histoire*, Site internet.

tékhnè, l'homme s'est fourvoyé dans les méandres objectivant de la technicisation à outrance et a abandonné toute perspective d'ouverture des êtres au profit du cloisonnement des corps-machines sur leur seule matérialité et cette autoreprésentation. Ainsi de l'imitation de la nature qui est en principe appropriation, quand il s'agit l'art prothétique mais qui devient *mimesis d'antagonisme* quand elle met en conflit les sujets d'une même espèce devenus étrangers, comme ces barbares appareillés. La réalité des guerres modernes par exemple, que le spectateur ne voit plus qu'à travers une virtualité mensongère où l'on peut à l'envie comme en laboratoire, réitérer l'expérience de la mort et des blessures, nous renvoie en pleine conscience le spectacle de ces jeunes hommes et femmes rentrés d'Irak ou d'Afghanistan membres arrachés, vies brisées, tentant de revenir dans le cercle de leurs habitudes d'avant la mine, le piège, le feu et la douleur. Leur vie revient alors à imiter (ou tenter de le faire) dans leur corps, leurs gestes, leurs esprits, bref, leur être, ce qu'ils furent avant ; cet avant tombé dans l'oubli du champ de bataille d'où ils reviennent tel « *Er le Pamphylien* »²⁵ en messagers de l'au-delà auprès des hommes. Car l'imitation servie par la science et la technique se fait « *imago, cette transformation opérée sur l'idée d'imitation par le passage de mimesis à imitation, en raison du lien qui s'est établi dans la langue latine entre imitatio et imago. [...] Signifiant l'imitation en portrait, imago se disait de l'image des morts : il désignait le masque qui était fait à partir de l'empreinte d'un visage* »²⁶. C'est là, que s'insinue la confusion provoquée par une science omnipotente et objectivante et créatrice de peurs et d'interprétations nées de la sensibilité humaine sur le phénomène de l'homonymie. Je me souviens des paroles de mon père relatant ses sentiments après l'accident terrible qui fit de lui un amputé et invalide guerre : « je suis né deux fois. D'abord en 1931 comme tout un chacun m'extirpant du ventre de ta grand-mère, puis ce funeste jour de septembre 1944 quand une grenade m'a arraché la jambe et une partie de la main droite. A compter de ce moment-là, je ne fus plus l'adolescent, le prometteur chanteur soliste, le mineur de fond en devenir, non, j'étais devenu ce que je suis encore aujourd'hui, un handicapé, un GIG, un amputé... ». Sa vie s'articule sur son corps et dans son esprit comme objectivation permanente et collante. Les regards se fixent alors sur « la chose » pourtant absente (membre, sens, esprit) cette

²⁵. Le mythe d' « *Er le Pamphylien* » constitue la clôture du *Livre X de la République* de Platon. Ce guerrier devenu « *messager de l'au-delà* » selon la volonté du juge des âmes.

²⁶. Vocabulaire européen des philosophies, Seuil-Le Robert, 2004, *Mimêsis*, §2, p.790.

anomalie, cet affront fait à la nature et la chair ; la science fait le reste et nous livre l'inénarrable pilon, comme symbole de toutes les amputations, anormalités, différences...

La peur d'abord : « ... *l'homme de mer à une jambe. Si ce personnage hantait mes songes, il est inutile de le dire ; [...] Il m'apparaissait sous mille formes diverses et avec mille physionomies diaboliques. Tantôt la jambe lui manquait depuis le genou, tantôt dès la hanche ; d'autres fois c'était un monstre qui n'avait possédé qu'une seule jambe située au milieu de son corps* »²⁷. L'objet de cette peur ensuite : « *Je suis anormal. On l'a assez dit. Je l'ai senti. Les mouvements des yeux qui passent à l'examen chaque parcelle de mon être me l'apprennent : tel regard fixe le mien puis descend, là précisément où se trouve la preuve qu'il recherche : il est handicapé. Parcours des yeux, quête insistante du talon d'Achille, de la faiblesse... [...] Difficile de changer cette première impression, douloureux de s'y voir réduit sans pouvoir s'expliquer. Le dialogue est impossible, car ce qui vient du débile est débile. Ainsi le cercle se ferme, le contact devient impossible* »²⁸. Ces fragments portent toute la complexité de la relation entre *tékhnè* et sensibilité, mais surtout l'échec de la technique ainsi que « *l'abandon par l'homme de son être au profit de sa réalité phénoménale pour devenir objet de sa propre technique* »²⁹. La première, ne cherche pas exclusivement à imiter la *phusis*, mais elle tente de poursuivre l'œuvre de la nature et ce qu'elle n'a pas achevé. L'homme devient alors naturaliste de la nature dans le jardin de l'humanité en mettant en œuvre les outils et artifices à sa disposition et sa portée. « *Une prothèse a beau être un artifice, elle joue un rôle naturant en palliant une défaillance de la phusis en vue de la phusis* »³⁰. Elle est comme le moulin à vent qui se meut dans une belle collaboration avec les éléments sans pour autant perturber le flux aérien. En fait dans ce contexte, cette action pratique (*praxis*) s'élabore dans le respect de l'être. Certes, la réponse n'est pas adéquate ou suffisante, mais elle apporte à l'homme blessé un attribut qui lui permet de se mouvoir et d'agir. La *mimesis* rend à l'homme sa verticalité grâce à la *tékhnè* et l'art simple de l'imitation d'une nature stylisée, réécrite avec les outils d'une grammaire aristotélicienne où l'on copie les choses comme elles sont,

²⁷ Robert Louis Stevenson, *L'île au trésor*, Albin Michel, Paris, 1997, p. 6-7.

²⁸ Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris, 2002, p.31.

²⁹ Dominique Folscheid, *Idem*, p.70.

³⁰ *Ibid.* p.70.

comme on les dit et comme elles devraient être. Mais la réalité de la vie n'a pas la poésie d'une tragédie grecque, bien que le handicap et plus particulièrement le spectacle d'un membre amputé puissent susciter pitié et crainte et ce malgré l'ersatz prothétique d'un pilon, d'une jambe de bois ou de carbone. Ceux-ci deviennent image, une image qui tenterait de reproduire la grandeur et tous les caractères de son modèle sans pour autant parvenir à devenir un double identique à l'original. A la conception aristotélicienne s'oppose la vision platonicienne qui rappelle qu'avec l'image d'un Cratyle nous aurions en fait deux Cratyle et non pas Cratyle et son image... « *Tu vois donc, mon ami, que pour l'image il faut chercher une autre justesse que pour les choses dont nous parlions et qu'il n'est pas forcé qu'une image cesse d'être image si on en ôte ou si on y ajoute quelque chose. Te rends-tu compte de tout ce qui manque aux images pour être identiques à ce dont elles sont les images ?* »³¹ Ainsi, le handicapé armé de ses artifices prothétiques serait le mime d'un autre, celui qu'il fut, qu'il aurait pu être, tel qu'il aurait « du » être. Il n'est pas l'image de cet autre lui, mais un autre, véritable instrument de la technique, investissement cantonné au monde des phénomènes. « *De ce fait, bien loin d'être éthiquement neutre, elle (la technique) devient éthiquement neutralisante, puisque l'opéré technique va désormais se substituer à l'action pratique (praxis), ce qui métamorphose du même coup les choix éthiques en choix techniques* »³². Oubliés des hommes et convertis à l'objet par la science, les handicapés victimes de la double imposture faite à ces « *compossibles* » hantant l'imaginaire humain fussent-ils mythologiques ou fantasmagoriques, ils n'ont pourtant qu'un slogan : « *Une seule fierté m'habite : être un homme avec des droits et des devoirs égaux, partager la même condition, ses souffrances, ses joies, son exigence. Cette fierté nous rassemble tous, le sourd comme le boiteux, l'Ethiopien comme le bec-de-lièvre, le juif comme le cul-de-jatte, l'aveugle comme le trisomique, le musulman comme le SDF, vous comme moi. Nous sommes des Hommes !* »³³ Tout le monde en convient, la solidarité joue son rôle, personne ne s'aventure à prendre la responsabilité d'une contradiction. La cité s'en est emparée à grand renfort de lois et de droits dévolus aux handicapés. Mais les larmes versées sur leur sort, ne font qu'effacer progressivement toute trace de fraternité dans le mouchoir d'une solidarité institutionnalisée, que l'on froisse en

³¹. Platon, *Œuvres complètes, Cratyle*, 432c-7-d 2, La Pléiade, Gallimard, 1950, p. 662.

³². *Ibid.*

³³. Alexandre Jollien, *op.cit.*, p.35.

boule au fond des dossiers parlementaires à la traîne d'un scientisme qui se fait idéologie, comme autant de coups de couteaux au cœur de l'humanisme. Tous, filles et fils de « *l'homme de mer à une jambe* » !

Le législateur et le techno-prophète

Bien que le monde ait évolué sur la question de la reconnaissance du handicap, sans pour autant oublier ses démons fantasmagoriques cachés derrière un rideau législatif mité ; « *faute de projet politique en cette fin de siècle, les peuples ont cessé de rêver* »³⁴, le handicapé ressent l'isolement, il sait que sa mue n'est pas celle de la chrysalide. Le Soi est identité pure. Aucun processus n'en fera un valide parmi les autres, aucun artifice n'effacera au regard des autres cette absence ou cette impotence qui le singularise. La métamorphose intérieure ne le mènera pas à l'imago des papillons aux ailes symétriques. Dans le périmètre restreint de sa liberté, le mutilé devra ériger seul les fondations de son identité entant qu'être unique, mais coincé dans le carcan de sa communauté identitaire où la coutume l'enferme : celle des plaques bleues estampillées : GIG ou GIC, celle des « Cannes blanches », celle des fauteuils roulants... Dans la réalité d'un monde déshumanisé, règne de la communication isolante, où chacun revendique la transparence en toutes choses, il n'a même pas le droit à l'anonymat, vestige d'une liberté dispersée dans l'encodage généralisé d'un « *siècle impudent aux trois quarts éventé* »³⁵. Alors que l'autre nous est désormais indifférent, noyé dans la multitude qui gomme toute trace de fraternité, quand le clochard rebaptisé SDF est devenu invisible alors même que nous passons à côté de son abri de fortune cartonné, nous pinçant discrètement les narines pour éviter une éventuelle malédiction contaminante, l'unijambiste « béquillant » lui, provoque un mouvement de foule et de regards autant voyeuristes que méfiants. Ce réflexe conditionné et universel, venu du fond des âges, qui a évolué de la haine et la peur au dédain et au non-regard, exprime cette gêne collective pérenne face au handicap, qu'une humanité prétendue avancée a recouvert du mouchoir législatif et d'une sémantique aux relents de culpabilité.

Jean Jaurès disait : « *Quand les hommes ne peuvent changer les choses, ils changent les mots* ». Cet aveu d'impuissance est d'autant plus dramatique quand il

³⁴. Pierre Magnard, *op.cit.*, p.13.

³⁵. Léo Ferré, *Requiem*, La Frime, 1977.

concerne la considération due à nos égaux invalides. Incapable de faire évoluer les mentalités, le législateur saupoudre la Constitution d'une pincée d'éthique politique, visant à conscientiser les comportements de ses concitoyens. Entre autre étape, une mascarade « moralisante » consista à lisser les mots, les métiers et les handicaps. Ainsi, la caissière devient hôtesse de caisse, le balayeur se mue en technicien de surface, sans pour autant ne recevoir ni gratification supplémentaire, ni meilleure considération pour ces blasons redorés à l'or plaqué. Et que dire des sirupeux et insidieux re-baptêmes des atrophies quand l'aveugle devient non- ou malvoyant, ou quand le paralysé est élevé au rang de personne à mobilité réduite ? Ce retranchement des consciences à l'abri du lustre des mots trahit le désarmement du discours éthique devant la crainte d'une confusion entre jugement de fait et jugement de valeur. Cette attitude porte en proue le relativisme qui, combiné au principe de tolérantisme conduit à une non vertu, certes confortable mais dangereuse, car elle s'imprègne d'une éthique du ressentiment³⁶. La réalité de l'infirmes se mesure à l'aune de l'évolution des commodités, matérielles, économiques et bien sûr éthiques, facilitant l'accès de tous, valides ou non, aux épreuves du quotidien : se déplacer, voyager, travailler, s'intégrer...

Là encore, elle s'avère cruelle, tant le législateur a dû déployer des trésors d'imagination pour contraindre une nation « mal entendante, mal voyante et peut-être malveillante » à élever son niveau de fraternité. Cruelle de par le cheminement intellectuel qui donne un poids et un prix au handicap dans le monde du travail³⁷ et par l'horreur que suscite le fait d'imposer des quotas humains comme l'on détermine des ratios de lait ou de viande. Ainsi, la part d'humanité consentie par l'entreprise à l'infirmité est fixée à six pour cent. Même si chacun peut comprendre que le périmètre des activités évolue en fonction de la nature et la gravité du handicap, personne ne peut admettre dans la société que l'on réduise symboliquement la place d'une personne au prorata de sa part valide. Six pour cent ou un infirmes pour vingt valides, tel est en fait le niveau de considération qu'on leur porte, comme si une main coupable et gênée réduisait le faisceau de la lumière de notre humanité en baissant le curseur jusqu'à six pour cent. Et le forfait ne s'arrête pas là, car la loi fournit une échappatoire à

³⁶. Dominique Folscheid, *op.cit.*, p. 63.

³⁷. Loi du 10 juillet 1987 en faveur de l'emploi des travailleurs handicapés dans l'entreprise.

l'entreprise qui refuserait d'embaucher un infirme : l'astreinte à une pénalité à verser à l'Etat. A l'insulte d'une loi scélérate, il rajoute le déni de l'existence de cet autre, pour délit de différence physique visible. Afin de se racheter, la société a imaginé une loi plus coercitive pour rappeler les citoyens à leur devoir républicain d'égalité et de fraternité³⁸. Mais les contre arguments comme le poids financier des aménagements nécessaire à l'accueil de personnes « à mobilité ou dextérité limitées » ne manquent pas. Dans ce dépouillement global de reconnaissance, il est à se demander comment la personne handicapée peut exister. Pire, lorsque l'un d'entre eux, comme Oscar Pistorius, athlète amputé des deux jambes, coureur de 400 mètres plats, disposant de prothèses en carbone, se hisse à des performances égalant celles des athlètes valides, la communauté sportive fait front pour renvoyer ce « surhomme en carbone » dans le bac à sable des jeux paralympiques.

En somme, malgré l'évolution des mentalités, l'infirme continue à supporter le poids des souffrances, cerné entre la peur et la honte, poursuivi par les déterminismes de toutes natures sans réponse à ses questions existentielles, condamné à l'exposition permanente et solidaire d'une communauté identitaire, sans illusion sur la place que lui réservent ses contemporains, rivés aux cadres stricts d'un monde subjugué par une esthétique symétrique et protégé par les élucubrations législatives de pouvoirs frileux et électoralistes. Dès 1949, Simone Weil avait saisi la profondeur du problème: « *Ainsi chaque homme est égal en espérance à chaque autre, pour son propre compte quand il est jeune, pour le compte de ses enfants plus tard.[...] D'abord, pour un homme qui est dans une situation inférieure et qui en souffre, savoir que sa situation est causée par son incapacité, et savoir que tout le monde le sait, n'est pas une consolation, mais un redoublement d'amertume...* »³⁹. Mais l'espérance n'est-elle pas cette attente sans véritable but, une forme de désir accompagné d'ignorance, d'impuissance et de passivité ? Deux constantes guident la personne handicapée sur le chemin chaotique de sa vie : une solitude imposée en raison de son état d'une part, une solitude nécessaire d'autre part, pour se forger les armes du combat à mener. La conscience le ramène donc encore et encore à la réalité d'un statut accroché telle une tique à sa jambe de bois : la « *presque-normalité* », ersatz d'identité humaine qui lui permet d'intégrer la bulle des conformités en se mordant si souvent les

³⁸. Loi du 11 février 2005, Loi sur l'égalité des droits et des chances, pour la participation et la citoyenneté des personnes handicapées.

³⁹. Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, Paris, 1949, p. 17.

lèvres, qu'il a depuis longtemps pris le parti de la discrétion, et d'une sage satisfaction à pouvoir mener la vie qu'il aura choisi dans le périmètre restreint de sa liberté.

Pire, voici qu'apparaissent de nouveaux prophètes, tout droit sortis du ventre mathématique des techno-sciences, ils nous prédisent la fin de la chair et bannissent nos corps aux oubliettes comme ennemis de l'espèce et militent pour une dématérialisation progressive de notre rapport au monde. « *Le réel est congédié au profit de l'immatériel ; l'épaisseur de la matière devient source de crainte ; la chair elle-même est tenue en suspicion. Un peu partout, le corps est ainsi présenté comme vieillerie encombrante, symbole de finitude, de fragilité et de mort. A mots couverts, c'est bien une nouvelle pudibonderie scientifique qui s'élabore* »⁴⁰. Le législateur n'a donc plus de souci à se faire puisque à terme, la cité se verra débarrassée, pour les femmes de leur utérus, « *endroit gluant, malsain et au nom de la protection du fœtus à naître, on soutient qu'il vaudrait mieux qu'il naisse dans une machine plus propre. C'est ce qu'on appelle l'exogénèse.* »⁴¹ La révolution est en marche et déjà les nantis font leurs courses sur étagères en quête de la bonne combinaison génétique pour leur « projet d'enfant ». Le décryptage n'épargnera pas les porteurs de « nano-anomalies » qui seront jetés dans les poubelles informatiques avec autant de facilité qu'un clic sur la souris d'un ordinateur. « *Ainsi, l'investigation du génome précipite le moraliste dans la perplexité, quand il lit sous la plume de Franck Crick, le découvreur de la structure de l'ADN : aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain, avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique... S'il ne réussit pas ses tests il perdra le droit à la vie* »⁴². Sorte de bulletin gestationnel, « *Bienvenue à Gattaca* », ou quand la fiction devient réalité !

Quel humanisme pourrais-je définir à l'aune de ces hydres scientifiques quand on balaie d'un revers de la main toute notion de « sacré », quand le processus de déshumanisation pénètre et infecte les mystères même de la vie, quand l'enfant venu de l'infini et accueilli en sa famille pour le protéger des vertiges ne se résumera plus qu'à un agrégat de dispositions génétiques acquises néanmoins sans garantie du concepteur ? Car oui, quand bien même l'homme voudrait se comporter « *comme maître et possesseur de la terre* », il ne pourra

⁴⁰. J-C Guillebaud, *Revue Etudes*, La pudibonderie scientifique, N° 4144, Avril 2011, p.463.

⁴¹ *Idem*, p.467.

⁴². Pierre Magnard, *Questions à l'humanisme*, PUF, Paris, 2000, p. 14.

contraindre la vie sous le joug de sa technologie. Elle deviendra dossier caché !

Et le danger est là, bousculant toute certitude éthique et plus particulièrement le long combat de l'homme au cœur de sa cité pour remettre sans cesse sur l'ouvrage ses tables de lois rognées et modulées au rabot des performances physiques et intellectuelles, menacées par la pointe d'avant-garde d'un scientisme qui tente de franchir le seuil du sanctuaire d'une dignité conjugée à l'impératif catégorique.

La tentation est forte et permanente de conquérir cette perfection divine dont nous tentons de façonner l'image par tous les artifices nés de nos techniques. L'esthétique est en ce sens un domaine privilégié qui, là encore, produit exclusion et frustration.

Tyrannique esthétique

Chaque handicapé a sa propre lecture des « trois mondes »⁴³ qui l'entourent. Il entretient avec eux des relations paradoxales en ce qu'il semble tout à la fois en être exclus, mais plus dépendant et proche aussi, tant son corps et ses sens ont besoin de l'appréhender avec une plus grande intimité. Contraint à inventer un langage gestuel très diplomatique pour adapter une gravité plus contraignante à une asymétrie corporelle plus prononcée, il progresse à pas mesurés dans l'espace et le temps. Ainsi, l'unijambiste armé de sa prothèse avance tel le funambule, compensant son équilibre précaire par un contre balancement disharmonieux et répété de sa ligne d'épaules ; ainsi, l'aveugle peignant du bout de sa canne un tableau tridimensionnel et géométrique pour capter la moindre aspérité susceptible de le guider, ou le paralytique monobloc communiquant tel le timonier, dans un langage furtif et à peine perceptible des mouvements de sa paupière. Ces infirmes, membres à part entière du genre humain ont cependant, à travers la lecture du regard d'autrui, le tort ou le « tord » de pousser à l'extrême la dissymétrie insigne du corps humain.

Le handicapé s'est installé dans la conscience collective comme un caillou dans la chaussure, venant gêner notre progression individuelle dans l'histoire de l'humanité à chaque rencontre, à chaque regard échangé, à chaque mouvement d'évitement de ce semblable auquel nous refusons une quelconque similarité.

⁴³. Karl Popper, *L'univers irrésolu, plaidoyer pour l'indéterminisme*, Hermann, 1984, Paris, p. 94. Popper distingue trois mondes : le Monde Un : celui de la nature, le Monde Deux : celui des sentiments et des états affectifs, le Monde Trois : celui de l'esprit et des représentations intellectuelles.

Faut-il atteindre un tel niveau de sagesse pour que le regard fraternel qui est simplement dû à l'infirmes soit si difficile à offrir sans autre intérêt que l'amour du prochain ? « *Le handicap est la preuve de l'insuffisance de ce que nous aimerions voir établir pour référence et pour norme Il est cette déchirure de notre être qui ouvre sur son inachèvement, son incomplétude, sa précarité. Il empêche la société des hommes d'ériger en droit et en modèle à imiter la santé, vigueur, la force, l'astuce et l'intelligence. Il est cette écharde au flanc du groupe social qui empêche la folie des certitudes et de l'identification à un unique modèle. Oui, c'est la folie des bien-portants que dénoncent l'enfant mongolien, la femme sans bras, le travailleur en fauteuil roulant... ce qui ne signifie pas que le handicap soit nécessaire, mais que cette différence-là, quand elle surgit, joue un rôle d'équilibration et d'avertissement à nul autre pareil* »⁴⁴. Il semble que cette fuite devant l'autre dont la différence nous émeut ou nous gêne, traduise comme une peur d'être happé par notre propre reflet, dans le miroir du sujet que nous imaginons déformant, alors qu'il ne fait que confirmer notre nature. C'est la désensibilisation et l'enfermement progressif dans nos égoïsmes qui ont provoqué l'éloignement, la déchirure de cette fraternité dont l'unité devrait faire le sel. Loin des alibis historiques, des prétextes culturels ou des spécificités géographiques, l'humanité est en quête permanente d'une perfection factice, celle de l'apparence cette réflexivité symétrique, oubliant comme le disait Gaston Bachelard, que: « *le moi s'éveille par la grâce du toi* »⁴⁵.

Cette relation nous la voulons symétrique, rassurante et intéressée. La réciprocité attendue et revendiquée dans le regard de l'autre exclut de fait, de pouvoir s'assimiler au corps difforme de l'infirmes ou de s'imaginer dans un monde sans couleurs, ni forme, sans bruit, sans musique, sans expression compréhensible. Nous refusons de faire nôtres ces autres lectures du monde. Nous sommes pollués de symétrie dans nos vies à toujours vouloir égaler l'autre dans une compétition sans fin ; elle commande jusque dans l'agencement intime de nos chambres à coucher, de nos lits bien cadrés entre les colonnes éclairées de tables de chevet à égale distances de nos corps alignés. La symétrie qui fait pourtant défaut à nos corps devient culturelle et poétique pour se faire plus belle que la beauté elle-même. « *La symétrie est la correspondance des parties qui les rend*

⁴⁴. H-J Stiker, *Corps infirmes et sociétés*, Aubier Montaigne, Paris, 1997, p. 187.

⁴⁵. Eric Fiat, Master 1 de philosophie pratique, *L'amitié chez Aristote*, op.cit. p. 30.

commensurables les unes avec les autres, car tel est le sens du mot. De tous les êtres, l'homme est celui où la symétrie est la plus parfaite, les parties y étant les plus proportionnée entre elles et avec le tout. [...] Il y faut de plus a dit Plotin, la vie de laquelle témoigne le mouvement. Le mouvement s'estime par le temps et le nombre. C'est ce que dit le mot eurhythmie. [...] Le mouvement qui fait bien et qu'apprécie ainsi la sensibilité, c'est la grâce »⁴⁶. Cette grâce relative et mensongère, portée par des siècles d'art voués à célébrer la beauté du corps pour lui insuffler le zéphire de l'esprit, condamne à l'exil tout contrevenant esthétique, comme les handicapés de toutes sortes, exclus du cercle parfait de valides, qui ne portent au fond sur ceux-là qu'un « non-regard » fuyant. Les paroles de Marc Aurèle semblent le confirmer ce rejet d'un autre qui est soi, quand bien même l'aspect son enveloppe charnel, l'agencement de ses sens ou encore la configuration physique de son corps contredisent l'idée de ressemblance : « les accidents même des corps naturels ont une sorte de grâce et d'attrait; par exemple ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entrouvrir [...] car quoique ces crevasses se soient faites [...] elles ne lassent pas de donner de l'agrément au pain et d'exciter à le manger. [...] C'est ainsi qu'un homme qui aura l'âme sensible et qui sera capable d'une profonde réflexion, ne verra, dans tout ce qui existe dans ce monde, rien qui ne soit agréable à ses yeux, comme tenant, par quelque côté, à l'ensemble des choses »⁴⁷. S'il s'extasie devant la beauté d'un pain bien doré, à la crouste brunie et craquante l'homme commun ne voit que la promesse d'une mie douce et compacte qui égayera son palais et son estomac. La seule contemplation ne reconnaît pas l'essence s'il elle ne se dégage pas du poids des préjugés. Oui, il y a une beauté première, « proprement humaine, ce feu d'esprit qui brûle, s'il brûle, au-delà du tragique »⁴⁸.

Mais la réalité est moins poétique tant « ils » demeurent reconnaissables et identifiables sur leurs seules différences. Il faut se demander si cette acceptation tacite de ces autres nous-mêmes n'est pas en fait un refuge pour nos indifférences.

⁴⁶. Félix Ravaisson, *Testament philosophique*, Editions Boivin, 1933, Paris, p. 81.

⁴⁷. Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, Livre III, art.2.

⁴⁸. François Cheng, *op.cit.*, p.62.

Monsieur Jean, Alex et les autres

Les préjugés sont comme les fers qui entravent la liberté des galériens à fond de cale de notre humanité. Enchaînés à leurs différences, ils cherchent la lumière de leur identité dans le dédale des déterminismes de toutes sortes, sans véritable illusion sur l'entrebâillement éventuel d'une porte sur le chemin de la conformité d'être au regard des étants. Pouvoir lire enfin dans les yeux de leurs âmes le miracle de l'émergence de cette identité, cette humanité complète et reconnue dont la singularité converge tel un torrent vers le fleuve de l'universalité. Mais il faudra d'abord exister au-delà du handicap, s'extirper du cachot des déterminismes et rendre ses lettres de noblesse à une altérité prisonnière des représentations et de l'indifférence.

Existence sans essence

Être né deux fois ou né différent, c'est être né nulle part et cela vous exclut arbitrairement et définitivement du cercle des jeux de l'humanité. Tout : identité, image, vie, s'agglutine au rocher séculaire du handicap dont on devient fils, fille, héritiers involontaires raccrochés à l'arbre de la généalogie des gueules cassées, des estropiés, des mendiants aveugles, des culs-de-jatte sur caisses à savon... Impossible de départir de cette gangue, ce corset fabriqué aux regards inquisiteurs et méfiants. Dans le périmètre restreint de ses libertés, le handicapé ne cesse d'imaginer, entre conquêtes et retraites, une écriture à l'encre de la gêne, de la honte mais aussi de la révolte et de l'érection du « soi » pour gommer un « moi » du paraître si commun chez les valides.

Selon Levinas, l'homme dépourvu de vêtements n'est jamais totalement nu, car il lui reste la pudeur⁴⁹. Ceci est peut-être vrai pour le commun des mortels, disposant d'ailleurs d'une feuille de vigne, mais faux pour l'infirme dont l'âme à travers le corps est mise à nu, dévisagée, évaluée, décryptée, violée par le regard des autres. Comme ce gamin baissant les yeux devant les jeunes filles de son âge, ne sachant à quoi ou à qui se raccrocher, honteux de son état, de cette identité à laquelle il ne peut échapper, qui efface l'image de l'enfant, annihile toute perspective d'avenir, le visse à jamais à sa paire de béquilles ou à son fauteuil, compagnons d'infortune indissociable de son statut d'infirme. La honte, la honte qui vous colle à la peau, celle ingurgitée de force par l'entonnoir des préjugés, qui

⁴⁹. Eric Fiat, Master 1 de philosophie pratique, *Le bien et les biens, l'opposition à Platon*, p. 7 et 8.

vous donne la nausée de vous-même et vous plonge dans un dangereux ressentiment contre votre essence. *« J'ai honte de ce que je suis. La honte réalise donc une relation intime de moi avec moi : j'ai découvert par la honte un aspect de mon être. [...] Or, autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et, par l'apparition même d'autrui, je suis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui ; [...] mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit »*⁵⁰. Dans cette occurrence existentialiste et athéiste, Sartre distingue deux modes d'être : le premier incarné par la conscience fondée sur le principe d'intentionnalité, impliquant la présence d'un autre que soi, ou « être pour soi » ; l'autre, parfaite plénitude, c'est le monde, « l'être-en-soi ». Cette même conscience est néantisante, en ce sens que le soi s'exprime dans un jeu à être dans le monde, expression directe du désir ou du manque, un possible ne pouvant jamais coïncider avec « l'en-soi », se rapportant toujours à un autre que soi, un monde d'ustensiles dévoilant l'existence d'autrui. Seule la confrontation des deux cogitos procurerait au soi une extériorité et une nature, lui donnant conscience de lui-même, au sens d'une conscience réfléchie ; alors qu'en échappant au regard, l'individu ne serait que ses propres actes. Mais, dans cette dialectique des regards, tantôt regardant, tantôt regardé, il est des domaines qu'on ne peut s'approprier ou chosifier, blocs immergés de « l'en-soi », lieux secrets où chacun est un et tout à la fois. Cette ontologie phénoménologique fait de la vie une succession de choix libres, découplant l'être et le destin, lui-même indifférent à la personnalité, étranger à son essence.

Or, la liberté n'est pas arbitraire, elle ne peut se départir de l'essence, même s'il convient d'accepter la responsabilité des choix et de leurs conséquences comme expression digne de l'humanité. Par ailleurs, cet existentialisme par l'action est certes conscience, mais « l'être pour-soi » qui perçoit n'est pas contradictoire avec « l'être en-soi » qui imagine et ressent. Les deux consciences sont consubstantielles, comme ce « ... corps (ou plutôt moi-même tout entier, en tant que je suis composé du corps et de l'âme) peut recevoir diverses commodités ou inconvénients des autres corps qui l'entourent »⁵¹. L'existence et l'essence

⁵⁰. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Tel Gallimard, Paris, 1946, p. 265.

⁵¹. René Descartes, *méditations métaphysiques*, Classiques de poche, La Flèche, 2005, p. 231.

sont simultanées. Pris dans le piège de sa difformité ou le carcan de ses blessures, c'est de son propre regard que naissent la conscience et la réappropriation d'un être partiellement effacé, dont les traits esquissés dans l'inconscient, rattachent l'infirme à la nature de ses « (dis) semblables » valides. Le handicapé subit une double peine, celle de son état et celle de son image. Si l'on peut corriger peu ou prou les outrances physiques, il n'y a rien de pire que l'amputation d'un esprit ; il n'y a aucune prothèse pour cela. Ces sévices infligés comme le mépris voué aux intouchables, produisent chez les victimes le ressentiment contre leur propre vie, au-delà même de la honte. Il ne resterait donc finalement et dramatiquement que l'homme du ressentiment, enlisé dans les marécages de la honte et du mépris des faibles pour les forts⁵². Pourtant, dans l'enveloppe charnelle et spirituelle de ses souffrances, l'homme infirme n'en est pas moins une personnalité, dont la conscience révèle tout à la fois celle de l'être et la conscience de soi au regard d'autrui. Au désespoir de sa condition il peut alors opposer un caractère, un esprit, un vouloir. Ce vouloir devient alors combat. Je pense alors aux paroles d'Alex, informaticien et designer de génie dont j'ai apprécié le courage et la sincérité dans les propos qu'il me livra à l'issue d'un cours : « *Le premier regard ne vient pas de l'autre mais de moi : c'est moi qui attend le moment où la personne va se rendre compte de mon «handicap». Personnellement je ne pense pas être handicapé, j'arrive à faire les mêmes choses que toutes personnes dites normales, certes différemment mais j'y arrive, donc je n'ai pas de handicap. Ce premier regard je ne le vit pas mal, j'y suis habitué avec le temps. Il est généralement rempli de compassion et de curiosité et non pas dégoût (ou alors c'est très rare). Je trouve ma génération assez «cool» pour ça. Je ne pense pas que mes problèmes m'ont déjà empêché de m'intégrer dans un groupe. Seulement, la société ne le voit pas de cette façon, pour donner un exemple j'ai été rejeté à l'examen du permis car je n'avais pas passé de test disant que j'étais apte à conduire alors que j'avais derrière moi deux années de conduite accompagnée. C'est ce regard-là qui me gêne, car c'est ces personnes-là qui nous classent comme handicapés. Handicapé car on fait les choses différemment, mais si on se penche sur la question personne ne fait tel ou tel tâche de la même façon. Je suis presque certain à 100% que n'importe quelle personne qui a des problèmes ne*

⁵². Référence à Frédéric Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Gallimard, Paris, 1985, IIIème Partie, Section 14. « ...grouillent les vers de la vengeance et du ressentiment [...] ; la conspiration de ceux qui souffrent contre ceux qui ont réussi et vaincu... ».

veut pas être traitée comme handicapée ». Et oui, cher Alex si l'habitude semble avoir des vertus « humanisantes », le monde du dehors reste cloué à ses carcans administratifs, ses taxinomies sociales et ses peurs sans fondement. « *L'universel est trop sélectif. Il promeut un modèle d'humanité et requiert pour lui une validité sans limite ; paradoxalement il se montre alors normatif et exclusif. Tant que son dynamisme ne connaît aucun obstacle, il peut développer ses prétentions planétaires et se croire à la mesure de l'humanité entière. Qu'il soit remis en cause, il ne se défend qu'en jetant l'anathème sur ce qui n'est pas lui* »⁵³.

Nonobstant sa détermination, l'homme infirme se heurte donc aux réalités d'un monde de préjugés, de croyances diverses et d'abord à un monde matériel dont la conception est dédiée à une humanité valide. Cette force imprimée sur la prothèse lui permettra de se relever, symbole d'une renaissance ou du moins, d'une réhabilitation. Mais un autre défi l'attend, aussi crucial : se débarrasser des déterminismes.

Le cachot des déterminismes

« *Ugolin, hors d'haleine, inspecta d'abord les alentours, puis dit à mi-voix : le bossu est arrivé. Avec sa femme et sa fille. Le papet : Alors, quel genre c'est cet homme-là ? Ugolin hésita une seconde et répondit : c'est le genre d'un bossu de la ville, comme s'il s'agissait d'une espèce bien connue* »⁵⁴. Jean Cadoret périt dans les entrailles de son puits, non tant pour être un étranger du village voisin venu peut-être pour espionner, mais parce qu'il était bossu et qu'un bossu ça ne peut pas cultiver des « *l'authentiques* ». La pire des tortures revient en boucle dans l'esprit du handicapé en de simples questions : pourquoi, pourquoi moi, qu'ai-je fait pour mériter cela ? Se dressant comme une entrave infranchissable à l'idée même de liberté ou plus simplement de libre arbitre, le principe de causalité le condamne à ébaucher une généalogie de faits, de facteurs, de caractères innés ou acquis qui ont façonné sa vie. Pire, antérieurement à sa simple personne, la réflexion peut le pousser à explorer une infinité de causes rattachées elles-mêmes à des antécédents qui se perdent dans une arborescence sans limite. Pourquoi ? Les réponses sont multiples et aussi vastes dans leurs domaines respectifs que sont discutables ou du moins « négociables » leurs fondements.

⁵³. Pierre Magnard, *op.cit.*, p. 195.

⁵⁴. Marcel Pagnol, *Jean de Florette*, De Fallois, Paris, 2004, p. 102.

Au plus près, l'écho des babillages heideggériens de quelque commère en mal de conversation trouble l'esprit d'un premier degré fataliste : inutile de lutter, il faut se résigner à ne rien pouvoir faire, ni même tenter contre le cours des événements. « On n'y peut rien, on est bien peu de chose, c'est comme ça ! ». La résignation comme seule attitude raisonnable, consiste à accompagner le fil du temps, en soldats disciplinés marchant au pas cadencé, rythmé par l'horloge d'un univers linéaire, pour un voyage limité menant inéluctablement à la mort. Ce déterminisme populaire conduirait donc l'homme en général et l'infirme en particulier à renoncer à toute forme de révolte, de reprise en main de sa vie en actes de responsabilité. « *On conclut que cet homme devait mourir là, que c'était sa destinée, ramenant en scène cette opinion de sauvage que les précautions ne servent pas contre le dieu, ni contre le mauvais sort. [...]. Le fatalisme se transforme en un déterminisme théologique. Il reste à disputer si c'est la bonté de Dieu ou la sagesse qui l'emportera. Ces jeux de paroles sont sans fin* »⁵⁵. Dieu, le mot est lâché. En effet, toute horloge a son horloger, celui qui conçoit, règle, remonte, relance et peut arrêter le mécanisme qu'il a créée. Et puis, il n'y a pas de fumée sans feu !

Le déterminisme religieux prive l'homme d'une liberté absolue dont est dépositaire le législateur tout-puissant. Au même titre que tout autre élément de la Création, étant, passé ou futur, la brebis handicapée, visible entre toutes au sein du troupeau, est condamnée à vivre une conception passive de la nature dont elle n'est qu'un fruit mal greffé ou tombé prématurément de l'arbre. De surcroît, cette prédétermination s'accompagne d'une prédestination fondée sur le vrai pouvoir de ces dieux : le paradis, sous condition. Si pour les uns, la foi consacre une certitude (Allah est Grand et Mahomet est son prophète), d'autres passent leur dévotion au tamis du doute, à grandes pelletées d'actes de contrition qui ont certes le mérite de donner un sens à leurs actions, mais qui les recouvre d'un sentiment de culpabilité permanente, apanage des illuminés. L'infirme occidental quant à lui, peut s'estimer heureux et privilégié : dernier sur terre, premier au paradis et pour les plus chanceux, l'éventualité d'une rencontre divine où il lui sera commandé : « Lève-toi et marche ! ». Au fond, ces déterminismes-là glorifient la mort plutôt que la vie, guettant la faiblesse et la souffrance humaines en habillant les sermons

⁵⁵. Alain, *Eléments de philosophie*, Gallimard, Collection Idées, Paris 2001, p. 240.

d'une « *éloquence de croque-mort* »⁵⁶. Bref, se sentant infiniment petit et impuissant face à l'infiniment grand du cosmos théologique et vulnérable face aux croyances populaires le handicapé n'en a pas pour autant fini avec sa petite finitude bancale. Ni le déterminisme métaphysique, renvoyant tout argument de contingence au rang d'illusion due à l'ignorance humaine, ni aucun paradigme mécaniste et scientifique ne suffiront à apaiser ces incessants questionnements. Piètre consolation de savoir que toute vie relève d'un Destin qui gouverne tout ce qui advient dans la nature, production dont l'extériorité ne dépend pas de l'homme : « ... *tout objet singulier, en effet, est nécessairement déterminé par quelque cause extérieure à exister et à agir selon une loi précise et déterminée* »⁵⁷. La belle affaire ! Oublions la causalité d'effet et revenons à la causalité complexe d'Aristote. Qui est, ou qu'est-ce qu'un sourd-muet, un mongolien, un polyhandicapé ? S'il est fait de chair et d'âme, s'il est donné à l'humanité venant de l'infini, qu'il soit conçu ex-nihilo ou qu'il soit démiurge, de quelle cause formelle et de quelle cause finale est-il le sujet ? La réponse est évidente maintenant : il n'est pas un accident, il est homme ou femme créé à l'image et la ressemblance du créateur. Nous sommes tous barbares ou trisomiques, parce que nous fûmes tous barbares ou trisomiques. « *La notion de destin se conjugue avec une représentation circulaire du temps, un éternel retour* »⁵⁸. Le déterminisme scientifique quant à lui, porte sur des phénomènes observables, des relations constantes entre certains types de facteurs relevant d'un ordre donné au sein de la nature. Paradoxalement, ceci confine la science dans un espace clos, celui de ses propres lois limitées par le cercle de ses constantes exprimées sous la forme de lois. Elle progresse dans l'illusion du laboratoire où l'expérience rivée aux phénomènes de la création infinie de la vie. Le scientifique se fait Dieu et crée à l'envie dans le cercle clos de ses boîtes de pétri grâce aux équations mystérieuses de son *logos* informatique et le chaos de ses centrifugeuses. Il prétend ainsi par exemple éliminer le risque d'enfanter un trisomique. Baliverne, il ne fait que l'empêcher. La vie s'exprime comme à son origine et dans ce qu'elle touche par sa liberté. « *La liberté s'éprouve comme spontanéité pure sur un plan nouménal, mais ne se prouve pas dans le domaine*

⁵⁶. Alain, *Propos sur le bonheur, LVIII, De la pitié*, Folio essais, Saint Amand, 2008, p. 137.

⁵⁷. Baruch Spinoza, *Lettre à G.H. Schuller in Œuvres*, Garnier Flammarion, 1955, Paris, p. 303.

⁵⁸. Serge Carfantan, Philosophie et spiritualité, *Liberté et déterminisme*, Site internet, 2007, 160.

phénoménal des actions et des faits »⁵⁹. Or, la vie terrestre et matérielle s'exprime et se souffre dans la quotidienneté des actes et des faits. Qui croire alors et comment penser sa pensée ? Peut-être faut-il simplement prendre les choses comme elles viennent et vouloir ce qui arrive, voilà l'infirmes contraint aux préceptes stoïciens, lui déjà dépouillé par les infortunes de la vie. Peut-être trouvera-t-il alors son salut dans l'acceptation de ce destin par le renoncement à une conception immature de la liberté, en tenant ferme le gouvernail de sa volonté et de ses actions, adaptant sa voilure aux éléments, tout en maintenant le cap du frêle esquif de sa vie, comme le prescrivait Aristote⁶⁰. La différence pour le handicapé par rapport au commun des mortels tient à l'état de la coque sur laquelle il prend la mer. Toute décision réfléchie et donc volontaire sur la route à prendre ou le déballastage à opérer ou non au milieu de la tempête est indubitablement influencée par l'armement de ce corps à la proue endommagée ou faussée à l'insu de son capitaine. Et « *non, mon ami, la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plait, mais comme elles arrivent* »⁶¹. Le rappel à l'ordre d'Epictète claque comme la voile aux vents de la course vers sa destinée. « *Si Beethoven, par quelque infortune, avait été sourd de naissance, il ne serait pas devenu compositeur. En tant que compositeur, il soumit librement sa liberté d'inventer aux restrictions structurales du monde 3 (celui de l'esprit et des représentations intellectuelles). Le monde 3 autonome fut celui où il fit ses découvertes les plus grandes et les plus authentiques [...] mais en étant limité à la fois par le chemin choisi jusque-là et par les suggestions et les restrictions internes du nouveau monde ouvert qu'il était en train de découvrir* »⁶².

Les manœuvres seront donc plus délicates, d'autant que le voyage se heurtera à une nature hostile et inadaptée aux embarcations à fort tirant d'eau. Le monde, la ville, le paysage urbain comme la mer ; une combinaison architecturale dont l'homme s'est accommodé, qu'il tente de dompter sous le vernis d'une esthétique codifiée pour une humanité valide.

⁵⁹. *Idem*, p.160.

⁶⁰. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, op.cit, Livre III, Ch. 1 à 4.

⁶¹. Epictète, *Entretiens*, I, 35, Les Stoïciens, Textes choisis par Jean Brun, PUF, Paris, p. 72.

⁶². Karl Popper, *L'univers irrésolu*, Hermann, Paris, 1984, p. 105.

Altérité altérée ?

J'aime cette séparation des trois mondes de Karl Popper, mais la réalité dont parle mon père s'exprime et se ressent dans la réalité des mondes 1 et 2. La liberté se conquiert à ces niveaux-là et peut éventuellement s'apprécier en son essence par le truchement de nos consciences, nos sensibilités et de nos âmes dans le monde 3. La réalité nous est furtivement et ironiquement relatée comme suit : « *Handicap physique, euphémisme désignant une personne qui souffre d'une infirmité plus ou moins grave. Handicaper : mettre en état d'infériorité* »⁶³. Cette infériorité est bel et bien réelle, nous la constatons dans la vie, au détour d'une rue, sur la plage ; elle peut-être physique, spirituelle ou sensorielle. Le débat n'est là ! La question est celle de l'autre, celui qui légitime et justifie ce que nous sommes tels que nous sommes. Faut-il élaborer mille stratagèmes pour que celui qui ouvrira la porte, offre au handicapé le regard qui embrassera l'être de ce semblable et dépassera toute contingence, « *une appropriation qui surmonte l'oubli de l'être. [...] Ce Dasein (l'homme) a ceci de propre qu'il n'a qu'à être pour que l'être qui est le sien soit découvert [...] en quoi il atteindra l'horizon de l'entente de l'être et sa possible explicitation [...] (Dasein) qui dans la mesure où il a l'être-avec comme structure essentielle n'est qu'en tant que coexistence à la rencontre d'autrui. [...] Dès lors, cet étant n'est pas ce qui préoccupe, il se tient dans le souci mutuel* »⁶⁴. Comment alors s'extirper du catalogue des horribles qualificatifs qui le casent sur les étagères des mots-stigmates désignant l'apparence la plus grossière de la personne (infirmes, bossus, boiteux), qui s'attachent au caractère durable voire définitif des atteintes (chronique, incurable), qui ne désignent plus la personne mais ses impossibilités (impotent, incapable, personne à mobilité réduite), l'origine médicale du handicap (mutilé, paralysé), ou enfin à sa place dans le corps social : INADAPTÉ... ? Arthur Schopenhauer aurait donc raison : « *La vie de l'homme oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui ; [...] après avoir fait de l'enfer le séjour de tous les tourments et de toutes les souffrances, qu'est-il resté pour le ciel ? justement l'ennui* »⁶⁵, la bornant à une interminable et tragique attente sans objet, il n'y a alors point de salut possible pour les damnés de la terre, les exclus du système, les laissés-pour-compte, les différents, les malades chroniques et autres handicapés. Ces derniers,

⁶³. Grand dictionnaire de la langue française, Logos, Bordas, 1976, Paris, p. 1482.

⁶⁴. Martin Heidegger, *Être et temps*, Gallimard, Paris, 1986, p. 36, 67, 86, 163.

⁶⁵. Didier Raymond, *Schopenhauer dans tous ses états*, Gallimard, Paris, 2009, p. 15.

bannis aux confins de la douleur et de l'ennui, ne peuvent se payer le luxe d'oublier leur corps pour s'accrocher au mirage du bonheur illusoire que peut conférer une bonne santé ou du moins, un corps conforme. Rivés à leurs souffrances, ils seraient donc contraints à l'errance ou à l'immobilité à l'instar du fléau de l'horloge maintenu à la verticale en signe de deuil, plutôt qu'au voyage sensé habiter chaque vie. Une vie soumise aux non-regards et à la pitié bien camouflée sous le manteau de la solidarité, la sensiblerie, la moraline ! « *La rencontre de l'autre revêt de multiples formes qui s'enchevêtrent se superposent, se contredisent : voir l'autre sur le mode de la visite du zoo... [...] sa vie durant, il doit tenter d'assumer la particularité, peut-être d'en faire un atout. Mais toujours, le regard d'autrui risque de faire de lui un véritable « taré » social* »⁶⁶. A ces mots si durs, écrits à la bile du ressentiment, de la honte et de l'exclusion il me faut trouver une parade, incontestable, évidente et réconfortante pour l'âme. Peut-être l'amour ? Sûrement l'amour !

Non, ce bannissement social n'est pas inéluctable. Ces hommes et femmes, ce père, ne sont pas exclus du cercle des choses de la vie. L'amour est possible et s'invite avec magie et mystère aux cœurs de ceux pourraient imaginer en être déçus. N'est-il plus merveilleuse et poétique esquisse que celle de l'âme sœur ? Au premier chef, les commentaires fatalistes couvrent d'une sainte auréole l'épouse dont on vante les mérites et le sacrifice sans jamais pouvoir imaginer que l'amour aurait pu à lui seul prendre la direction de sa vie, aussi différente soit-elle. Peut-on tomber amoureux d'un infirme ? L'amour résiste-t-il au handicap surgi de l'accident ? Quand il s'agit de béquille, de fauteuil roulant ou de canne blanche, l'œil et à travers lui l'esprit ne saisit que l'apparence, ignorant la réalité ou l'essence. Le *non regard* rejette le principe phénoménologique de séparation de l'apparence et de la réalité. Ainsi, il est difficile d'accorder au paraplégique la capacité d'aimer ou l'opportunité d'être aimé. Or, le Soi est capable de dépasser toutes les contingences. Cette mère et épouse devrait-elle se résigner à la petite musique d'une vie aboulique confinée dans la seule abnégation ? Au contraire des apparences, s'effacer n'est pas s'évaporer. Aimer c'est aussi disparaître, non pas physiquement ou personnellement, mais capter l'autre par l'amour qu'on lui voue, jusqu'à se confondre avec lui. « *Vous désirez aimer bien celui ou celle que vous aimez. Il y a une seule façon de vraiment l'aimer, c'est de disparaître en sa faveur.*

⁶⁶. Alexandre Jollien, *op.cit.*, p. 81-83.

*Nous sommes construits pour donner notre vie les uns pour les autres. [...] Nous sommes construits pour l'amour. Je ne parle pas du sentiment. Je parle du terrain sur lequel l'amour peut pousser et fleurir. Ici, je suis vraiment accueil pour lui... »⁶⁷. Ce rapport à l'autre convie à une vision intérieure, une conscience d'unicité enveloppée par un sens de l'unité si profond qu'il éveille simultanément à la conscience de l'autre et de soi. Et quand bien même le quotidien de l'épouse du handicapé aurait le poids d'un fardeau plus lourd que la pesanteur elle-même, l'amour lui donnera aussi une belle légèreté. « *Le plus lourd fardeau nous écrase, nous fait ployer sous lui, nous presse contre le sol. Mais dans la poésie amoureuse de tous les siècles, la femme désire recevoir le fardeau du corps mâle. Le plus lourd fardeau est donc en même temps l'image d'un intense accomplissement vital. Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants. Alors, que choisir, la pesanteur ou la légèreté ?* »⁶⁸. Cette marque de bonheur paradoxal relève entièrement de l'intériorité et du sujet. Le bonheur comme un couple ou une famille, serait ce lieu heureux, cet espace où la conscience est heureuse : un état de conscience ? L'amour est comme la joie, sans objet parce qu'elle est plénitude de la conscience non divisée en deux, entre sujet et objet. Cet état partagé en communion peut inspirer les plus belles musiques, même composées sur la portée des contrebasses entre l'harmonie familiale et la mélodie dissonante du handicap.*

A l'instar de l'adolescent rebelle et collaborationniste « passif » du monde de « l'avoir », la cité des étants et ses réalités sociales et matérielles n'apportent point la contradiction à cet état, ce ressenti de *presque-normalité*. L'isolement est bien trop pesant pour que le handicapé puisse se protéger des traits des non regards jetés par ces semblables qui les voudraient différents. Ils incarnent l'imperfection de notre propre nature, les chimères d'une course prométhéenne du paraître et bousculent de leurs cannes blanches et des coups portés par leurs béquilles, notre conscience oublieuse de son humanisme. L'universalité est un leurre, l'individualisme est conquérant et nihiliste. C'est dans la singularité que nous puiserons la fraîcheur et l'authenticité de l'être. « *L'individu vit sous le règne de la quantité, ne se distingue d'un autre individu que par le nombre. [...] Ils sont*

⁶⁷. Douglas Harding, *L'immensité intérieure*, L'originel, Paris, 2002, p. 36.

⁶⁸. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Folio, Paris, 1990, p. 15.

interchangeables. Nous retrouvons ici l'homme de sable. Le singulier au contraire se détermine qualitativement, constitué comme tel, non pas sub quantitate determinata, [...] par l'émergence d'une forme elle-même singulière. Il n'est pas deux singularités semblables. [...] Au règne des fins il n'est que des personnes non des individus »⁶⁹.

Le père ouvre à nouveau les yeux, je prends sa main, je l'embrasse et plein d'émotion je lui confie : « *Tu es plus que digne, tu es unique, tu es mon père* ». Dépassée l'adolescence rebelle, à ce moment-là, je ne suis plus seulement qu'un fils s'adressant à son père, je suis homme avec l'homme, nous sommes semblables, nous sommes UN.

⁶⁹. Pierre Magnard, *op.cit.*, p. 214.

*A chacun sa mesure,
Car s'il est lourd
De porter le malheur,
Plus lourd
Est le bonheur⁷⁰*

CHAPITRE 2

LA BEAUTÉ DES DISGRACIEUX

Plus les années passent, plus les béquilles symboliques du handicap paternel rétrécissent jusqu'à ne plus me gêner dans ma vie d'adulte, mes activités et mon rôle au cœur de la cité. Pourtant, de temps à autres, leur bois me bat le dos comme le clapot la digue. Le handicap ressurgit alors comme les visages viennent à l'esprit en vagues de souvenirs qui rapprochent des autres, du temps et des événements passés. La communion familiale autour du combat du père a contribué à enrichir ma conscience et à modeler mon caractère à la lumière de sa vertu. Après l'éveil aux aurores de l'enfance dans la rationalité de l'infirmité, après les doutes existentiels d'une adolescence ballotée entre aspirations personnelles et devoirs filiaux, je peux me tracer un chemin qui offre une vue perspective sur mon passé. Passé dont je peux ne pas se souvenir, mais que je ne peux oublier, parce qu'il est ancré dans les fibres de mon corps comme autant de marques indélébiles, et dans mon esprit comme autant d'images et d'impressions. Dans l'hypothèse où cet adolescent devenu adulte a su se déterminer en prenant garde à suivre le cap de ses désirs tout en veillant à conserver trace du sillon frayé dans l'océan du passé, il aura ouvert dans son champ spirituel l'éventail des attitudes qui s'offrent au seuil du moment des choix. Ainsi, le handicap encombrant devient complice et son énergie me rappelle au bon souvenir du temps de la compassion, de l'harmonie et d'un bonheur bâti à la juste mesure d'une famille si banale et si différente à la fois. L'opportunité rare de m'étonner moi-même par l'expérience vécue, comme dans l'exploration des voies tracées par le philosophe ou le religieux, me procurera l'insigne privilège de comprendre les autres comme j'ai aimé père. Disposant ainsi d'une riche palette de références dont je peux à la manière du peintre user à volonté pour aboutir à l'objet de mes désirs, de l'idée du bonheur, ou mieux de mon bonheur. Par ailleurs, ce fils si révolté dans l'adolescence face aux regards scrutateurs des « autres », pourra

⁷⁰ Friedrich Hölderlin, Œuvres, *Le Rhin*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1967, p. 849.

assagir sa colère dans la compréhension de cette faiblesse si humaine qui trahit en d'autres temps un certain Chrysippe. Ainsi, il sera peut-être oint de ce privilège rare qui sied aux hommes qui se choisissent : la grâce. Celle-ci il me faut la quérir dans la prise en compte du long combat singulier du handicapé, cette éternelle solitude, dans l'illumination de l'exemple singulier de celui qui s'est choisi et a fait son travail d'homme et enfin dans la singularité d'une arche d'alliance des « être-tels ».

L'éternelle solitude

La condition primale du handicapé, c'est la solitude. L'homme que je veille a subi ce que l'on nomme pudiquement « un dommage collatéral de la guerre ». Les récits de cet accident résonnent encore en mon esprit comme autant de douleurs physiques, de souffrances morales, de doutes, de frustrations dans une cité qui jette sans pudeur aux regards de tous, les blessures visibles, les gestes précaires, toutes ces « bancalités », *forme de nudité dans un monde qui ne cesse de se protéger en agitant l'encensoir du « dignitomètre : la dignité, comme art de la continence, ou l'art de la maîtrise, de retenir ce dont la révélation pourrait être sujet d'indignation pour les autres »*⁷¹. La singularité comme une blessure...

Douleurs et souffrances égoïstes

« ...Je ne me suis pas rendu compte immédiatement de la gravité de mes blessures. Debout dans ce trou d'obus plein d'eau, immobile je cherchais du regard mes copains qui m'avaient mis au défi de garder cette grenade dégoupillée le plus longtemps possible dans la main avant de la lancer. Le sifflement strident qui saturait mes oreilles brouillait mes sensations, mais je percevais les cris affolés de mes camarades de jeu. Je ne paniquai pas quand je me rendis compte qu'il me manquait trois doigts de la main droite. C'est en les cherchant que je vis ma jambe flottant dans l'eau saumâtre et que je tombai hurlant à ce moment précis de peur, de folie plutôt, plus que de douleur. Celle-ci, physique et bien que permanente, n'était rien par la suite quand, sorti de l'hôpital américain où l'on me soigna, je fus confronté aux regards des autres, tous les autres, surtout des filles de mon âge. La peur m'habitait constamment, me harcelant de questions : « et maintenant, c'est quoi ma vie, je vais faire quoi de ma vie, quelle femme voudra de moi... ? ». Je pouvais oublier la douleur ou du moins la surmonter, mais ces regards me

⁷¹. Eric Fiat, *op.cit.*, p. 108-109.

clouaient de honte. J'avais peur, j'étais seul et perdu, j'avais honte, j'avais quinze ans à peine ! »

La douleur nous est commune et nous différencie à la fois, en ce que nous la ressentons avec plus ou moins d'intensité et de durée. Mais elle est réelle et en l'occurrence, nos sens ne nous trompent pas : je souffre, je suis. On n'échappe pas à la douleur, il n'y a de refuge ni pour le corps, ni pour l'esprit. Parfois, à force de lutter, puisqu'il est impossible de reculer ou de fuir, l'homme blessé peut négocier, non une trêve, mais la part de lui-même qu'il sacrifiera au mal ; comme un pacte avec le diable. A l'inverse, la prosopopée chrétienne de la souffrance commande à l'homme d'accepter le supplice pour connaître la rédemption, comme la Passion de Christ crucifié en rémission de nos péchés. Et c'est là, au cœur de la douleur, le moment où Dieu habite notre âme, lui donnant un sens comme une épreuve qu'il faut assumer au point de boire le calice jusqu'à la lie. Mais face à la réalité des blessures physiques, le jeune handicapé lui ne peut, au risque d'être contaminé par un dangereux ressentiment contre la vie elle-même, se résoudre aux vertus du dolorisme porté par quelque préjugé archaïque ou dogmatisme religieux. Or, celle-ci, ne veut pas de la souffrance, elle n'attend que le moment où elle en sera libérée. La douleur c'est le mal ; ne dit-on pas d'ailleurs : « j'ai mal ? ». Elle s'insinue, elle occupe illégalement le corps, elle s'impose, domine, asservit, détruit. Elle cumule omniprésence et omnipotence, sa passivité fait sa force. « *La passivité de la souffrance est plus profondément passive que la réceptivité de nos sens qui est déjà activité de l'accueil, qui d'emblée se fait perception. [...] Ce n'est pas, à vrai dire, par la passivité que se décrit le mal, c'est par le mal que se comprend le pâtir. Le souffrir est un pâtir* »⁷². Ce pâtir est conscience, conscience de la souffrance autant que du soi. Elle porte à décider ce que nous sommes, elle l'éclaire et plonge dans ses racines. Elle lui donne un sens, sans pour autant nous permettre de découvrir son véritable sens. Par ailleurs et à l'instar de l'expérience de la vie, la douleur ne se partage pas. Faut-il alors se résoudre à une condition dans laquelle la vie est un souffrir de soi-même ? L'acceptation passive serait alors comme une fuite et donnerait toute son intensité et sa signification à la Passion, ce chemin de croix sans autre issue que la mort.

Au contraire, il faut la vivre sans la refouler, la porter comme un autre soi-

⁷². Emmanuel Levinas, *Entre Nous, Essais sur le penser-à-l'autre, la souffrance inutile*, Livre de poche, Paris, 1991, p. 100.

même sur les chemins d'une vie aux rythmes plus lents, aux gestes moins aisés, mais une vie assumée, comme l'ont enseigné les sages anciens : « *La douleur qu'on refoule vous étrangle, elle bouillonne à l'intérieur et se voit contrainte de redoubler de violence* »⁷³. « *Il faut tenir tête à la douleur. La question n'est pas tant de savoir si elle est un mal que de s'affermir moralement pour pouvoir la supporter* »⁷⁴. Ce mariage forcé entre le corps et la douleur évoluera comme toutes les unions morganatiques : la Passion s'étiolera pour laisser la place à un semblant d'association contractuelle dont l'issue dépendra des amendements thérapeutiques aléatoires acceptés ou rejetés par l'une ou l'autre partie : un pacte léonin par destination. Mais la douleur n'est pas la seule souffrance. La souffrance est multiforme, elle touche tant le corps que l'esprit et répond à nombre d'agressions comme le soulignait Descartes, à travers ces diverses perceptions des sens, agréables ou non, que le corps ce moi-même tout entier, composé du corps et de l'âme peut ressentir comme « *diverses commodités ou incommodités des autres corps qui l'entourent* »⁷⁵. On ne peut donc a priori détacher les perceptions charnelles des impressions spirituelles qui marquent l'homme dans sa totalité.

Tout pour le handicapé, qu'il soit aveugle, paralytique ou amputé est agression : la gravité, l'espace, les choses, les autres. Aristote professait clairement : « *Il est d'autres choses encore, dont la privation altère le bonheur des hommes à qui elles manquent : la noblesse, une famille heureuse, la beauté. On ne peut dire qu'un homme soit heureux quand il est d'une difformité repoussante, s'il est d'une mauvaise naissance, s'il est isolé et sans enfants...* »⁷⁶. Le regard franc et réaliste du philosophe projette sur les handicaps la lumière agressive de l'appréhension et de la peur que suscitent les différences visibles. Cette distance marquée et pérenne entre valides et invalides enferme le handicapé dans ses propres peurs, nées de sa conditions physique et de l'isolement qu'il subit au cœur même de la cité, alimentées par la honte face aux regards de l'autre autant que de sa propre considération.

Une fois le corps marqué de l'outrage et l'esprit conscient de l'amputation du sens, du membre ou de la mobilité, la peur s'installe comme une émotion

⁷³. Ovide, *L'exil et le salut*, Anthologie, Arléa, Paris, 2008, p. 83.

⁷⁴. Cicéron, *Devant la souffrance*, *Idem*, p. 79.

⁷⁵. René Descartes, *Méditations métaphysiques, méditation VI*, Classiques de poche, La Flèche, 2005, p. 231.

⁷⁶. Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre 1, Chapitre 6*, Classiques de poche, La Flèche, 2007, p. 59.

brutale et insaisissable. Elle surgit face à un danger sournois dont on ne sait s'il est imminent et réel ou anticipé, voire imaginaire. Mais, au lieu de conduire à la prudence raisonnée, veillant à la sauvegarde d'un individu menacé dans son intégrité physique, la peur vécue par le handicapé bouleverse la hiérarchie des normes, faisant de l'espace, de l'agir et du subir un piège permanent et menaçant. Cette attitude engendre une terreur qui l'oppose à un possible, représenté comme imminent et inquiétant. Cette peur psychologique fondée sur l'anticipation n'offre aucun refuge et tourne inexorablement à l'obsession. Elle s'appuie sur cette référence tragique, vécue dans le passé ou née avec ce corps meurtri. La peur émousse la pensée qui génère, dans une spirale infernale, les éléments constitutifs de l'anxiété, locataire durable de l'esprit, le meublant jusqu'à l'inconscient. Elle mute alors en angoisse, c'est-à-dire éprouvée comme étant sans objet. Dans ce contexte d'oppression permanente, la terreur fondée sur un traumatisme conscient rejoint l'angoisse née de l'inconscient. Le haut devient le bas, les valeurs s'inversent au point se fondre non pas en un, mais en rien. A ce niveau de trouble, le handicapé n'a plus prise sur la réalité de sa vie, happé, broyé entre deux mâchoires étranglant son âme. L'ego se noie dans la négativité à laquelle il s'identifie. « *Une fois que vous vous êtes identifié à une forme quelconque de négativité, vous ne voulez pas vous en départir et à un niveau inconscient profond, vous ne désirez aucun changement positif dans votre vie. [...] La négativité n'est absolument pas naturelle, c'est plutôt un polluant psychique* »⁷⁷. Et ces peurs, venues du fond de l'âme s'agglomèrent aux outrages du monde extérieur et plus particulièrement de ces autres, semblables en théorie, dont le regard fustige tant par le trait perçant de l'œil, que le jeu des attitudes qui écrasent le handicapé du poids de la honte. La métamorphose s'opère alors. L'individu et ses identités codifiées « hic et nunc », ce moi social encarté et numérisé s'efface, chiffonnés et déchirés dans le regard de cet alter-inégal valide, qui semble ne plus voir que l'objet de la différence.

A la peur se mêle alors la honte, attelage tragique qui imprègne inexorablement l'être à travers l'expérience subie de ce voyeurisme destructeur. Quand la singularité de la personne cède devant le personnage singulier...

⁷⁷. Eckart Tolle, *Le pouvoir du moment présent*, Ariane éditions, Outremont, 2005, p. 180.

Les miroirs de la cité

« Sans l'autre je ne suis rien, je n'existe pas. Autrui me constitue comme il peut me détruire. Derrière le mot, pompeux et galvaudé, se cachent mille visages et sourires, une multitude de relations possibles. Bien que je sois seul pour l'essentiel – je souffre seul, je mourrai seul -, la présence de l'autre jalonne mon existence. [...] Semblable ? Encore et toujours le paradoxe : l'autre est mon semblable. Pourtant un gouffre nous sépare. Vu, catalogué anormal par le regard des badauds, je ressens avec intensité le phénomène. J'ai toujours abhorré les euphémismes : « Jollien, il est différent. » « Différent, le mot n'accompagnerait-il que les tares ? »⁷⁸. La cité est comme le Palais des glaces, les perspectives sont infinies et rien ne peut échapper aux regards de l'autre, aux yeux des fenêtres, à l'œil de cet « Etat-maman », Etat providentiel qui met désormais sous contrôle chaque mouvement urbain qu'il soit humain ou matériel.

Mais cette différence se jauge aussi et d'abord depuis le fauteuil du paralytique. La souffrance de l'isolement est amplifiée par le regard porté sur ces autres semblables mais normaux... Si semblables mais si « *dis-semblables* » et qui évolue en mode majeur dans la légèreté des corps, l'assurance et la détermination de ceux qui oublient le poids de la gravité. La beauté physique jetée comme des défis impossibles à relever ne font qu'accroître la distance qui les éloigne au-delà de ce désert des Tartares d'une esthétique formalisée comme identité et passeport pour une pleine humanité tacitement acquise. La cité ne supporte pas les contingences, elles font peur. Malgré ce que l'on nomme du bout des lèvres pincées de nos bonnes consciences : une certaine évolution des mentalités, la distance reste bien au sol. Au prétexte de préservation et de respect de la dignité de la personne handicapée, ceux-ci sont aussi tenus en respect, à bonne distance... L'animalité n'est pas loin alors et l'envie de « bouffer » l'autre, cet impudent semblable – dissemblable n'est pas loin, tant la marque de respect devient marque de mépris. « *Je suis jaloux des corps des garçons de mon âge. [...] Ils me fascinent tant ils semblent bâtis pour la vie. Je me surprends à ressentir un désir furieux, cannibale. Je voudrais les bouffer, devenir ces corps* »⁷⁹. Dédain qui porte le parfum de la peur, peur notre petitesse par rapport à cette intolérable contingence de la vie qui vous jette ici-bas riche ou pauvre, puissant ou faible, valide ou

⁷⁸. Alexandre Jollien, *op.cit.*, p. 79-80.

⁷⁹. Alexandre Jollien, *Le philosophe nu*, Seuil, Paris, 2010, p.11.

handicapé. Il ne reste alors qu'à rire pour se débarrasser de cette robe de bure. Rire comme l'entend Nietzsche, « *non pas rire comme il est banal de rire en s'apercevant d'une supériorité que l'on a sur celui dont on rit mais de rire d'un rire définitif, – on ne peut pas rire du monde comme d'une réalité par rapport à laquelle on se sent supérieur mais d'une réalité devant laquelle au contraire on sen sa petitesse – et par conséquent le rire dans les conditions nietzschéennes est un rire tragique [...] c'est-à-dire de rire tragiquement comme on rirait devant le crucifix* »⁸⁰. Le rire qui résonne dans la pénombre des rues de la cité à l'endroit du paralytique qui tend la main et demande l'aumône, n'est pas celui dont parle le philosophe. Le ris malin est autre chose, le « *perfidem ridens* », c'est la joie de l'humiliation, on poursuit par des éclats moqueurs ou des pouffements contenus celui rabaisse, qui éloigne, qui protège de de ce mal qui déforme l'autre. Les miroirs prennent mille formes et révèlent aux handicapés comme aux « autres » l'incomplétude de nos aménagements citadins et par là même, celle de notre considération pour ceux-ci : bâtiments inaccessibles, rues infranchissables, services interdits, vies limitées. La réalité n'offre pas de condition d'égalité et mieux, pour couper court à toute explication rationnelle, les dieux de la mythologie grecque ne supportèrent pas l'éventualité d'un troisième genre humain qui eût pu rivaliser avec eux et que Zeus coupa en deux : « *Mais il en existait encore une troisième qui participait des deux autres, [...] en ce temps-là en effet, il y avait l'androgynie. [...] La forme de chaque être humain était celle d'une boule avec un dos et les flancs arrondis. Chacun avait quatre mains, un nombre de jambes avec, au-dessus de ces deux visages en tous points pareils et situés à l'opposé l'un de l'autre, une tête unique pourvue de quatre oreilles. En outre, chacun avait deux sexes et tout le reste à l'avenant ...* »⁸¹. En voilà tant pour l'égalité que pour l'esthétique et le pratique ! Mais plus proche et probable de la réalité du handicap qui nous occupe, je pense à Naïs, héros malheureux si magnifiquement interprété par un Fernandel, qui dut à sept reprises recommencer la scène qui suit, tant l'émotion et la véracité du monologue portait la réalité tragique de la condition d'un bossu. « *Et puis, un jour, un voisin, qui était très gentil, m'a dit : « Oh !, le joli petit bossu ! » J'ai demandé à ma grand-mère : « Qu'est-ce que c'est un bossu ? » Alors elle m'a dit : « C'est vrai que tu es un*

⁸⁰. Georges Bataille, *Extrait d'un enregistrement radiophonique* de 1959.

⁸¹. Platon, *Œuvres complètes, Le banquet*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1950, p. 701.

joli petit bossu, parce que tu as le dos un peu rond. Mais tu es beau quand même et c'est même à cause de ça qu'on t'aime bien plus que les autres. » Alors j'ai demandé : »Qu'est-ce que ça veut dire un bossu ? » Alors elle a chanté une vieille chanson [...] :

*« Un rêve m'a dit une chose étrange
Un secret de Dieu qu'on n'a jamais su,
Les petits bossus sont de petits anges,
Qui cachent leurs ailes sous leur pardessus.
Voilà le secret des petits bossus... »*

C'est joli, mais ce n'est pas vrai. Moi, jusqu'à dix ans, je l'ai cru. Le croyais que les ailes me poussaient. [...] Seulement, les grands-mères, madame Rostaing, c'est comme le mimosa, c'est doux et c'est frais, mais c'est fragile. Un matin elle n'était plus là. Une grand-mère et une bosse ça va très bien, on peut chanter. Mais un bossu qui a perdu sa grand-mère, c'est un bossu tout court. [...] (Madame Rostaing) : Mais chacun a sa croix, mon pauvre Toine... Moi, il faudrait la faire tordue »⁸². Oui, la poésie d'une grand-mère est éphémère et les demeures sans miroir de la campagne d'hier, n'ont pas cours dans nos cités vouées à l'hédonisme, au culte du corps et du Moi. Oui, la singularité s'affiche comme les multiples panneaux publicitaires que tout le monde voit, mais que personne ne regarde. Et oui, le handicap est vu, connu et reconnu même, mais toujours aussi méconnu, voire inconnu... Barbare singularité !

L'humanité et ses « humaneries »

Déterminée, une vie déterminée pour cause de handicap, noyée dans l'identité communautaire, tolérée dans le monde actif et valide sous condition d'adaptation ; déterminée et figée dans le *non-regard* d'autrui, trop frileux ou trop lâche à admettre une altérité bien symétrique perceptible au-delà de l'apparence ; déterminée à mener lutte après combat pour pouvoir prétendre à l'acquisition du statut suprême de *presque-normal* ; déterminée par une cité imprégnée de ses peurs et ses croyances ancestrales accrochées telles des tiques à la conscience collective amputée d'une part de son humanité, les yeux troublés par les larmes d'une pitié humiliante, qui a du mal à accorder du bout de la loi les quelques auxiliaires nécessaires qui permettront aux handicapés de se redresser. Ces situations devraient sonner la révolte des esprits, à l'instar de la prière désespérée

⁸² Marcel Pagnol, *Nais*, De Fallois, Paris, 1990, p. 159-161.

du poète qui crie la douleur d'un monde soumis à l'indifférence des hommes : « *Il serait temps que l'homme s'aime, depuis qu'il sème son malheur, il serait temps que l'homme s'aime, il serait temps, il serait l'heure. Il serait temps que l'homme meure, avec un matin dans le cœur, il serait temps que l'homme pleure, le diamant des jours meilleurs... "Assez ! Assez !" Arrêtez votre humanerie, déclouez votre Jésus-Christ ! "Assez ! Suffit" »⁸³. Au registre de ces humaneries, la télévision, ce grand média dont tous les acteurs, grands donneurs de leçons ont en permanence une main sur le cœur, prêts à vous tirer les larmes autant que la bourse sur les grands malheurs de cette terre, sont les fidèles et dévoués soldats d'un matérialisme débridé balayant toute éventualité de spiritualité. La manipulation des esprits en revanche figure en tête de chapitre de toutes les stratégies marketing. Dans les coulisses des plateaux-télé, qu'il s'agisse de moyens métrages ou de spectacles de variétés, le handicapé occupe une place privilégiée quand il s'agit de participer à la défense et au respect de sa dignité, mais la réalité de son statut le propulse aux extrémités de cette barbarie, de ces humaneries. Le premier exemple concerne un acteur dit « de petite taille » ce que l'on n'ose plus appeler un nain. Son nom de scène : « Passe-partout », sorte de lutin porteur des clefs d'un château voué aux ébats ludiques de quelques célébrités de passage. Il court, il court le nain dans les courives, sourire aux lèvres et dynamisme digne des troupes d'élite. Dix-neuf années de bons et loyaux services pour un travail d'acteur de complément qui « complète » le tableau d'une équipe qui se veut soudée et solidaire. Complémentaire autant que furent les Triboulet et autres Fouquet, ces bouffons du Roi ou ces deux personnages présents sur le tableau de Velasquez, les Menines (philosophie de l'art, dicit Thomas Lawrence), demoiselles d'honneur. Un complément toujours en danger au moindre faux-pas ou mot. Passe-partout cantonné à ses bouffonneries, détrossé de ses clefs, remercié et raillé sur « la toile » quand il s'est essayé à pousser la chansonnette en tant qu'Alain Prévost, son patronyme. Le voilà banni comme ses illustres prédécesseurs des siècles monarchiques. Humanerie de la télévision humanitaire !*

Pour se racheter, voici qu'on nous propose une fée, un ange haut comme trois pommes qui résout d'un claquement de doigt, dans quelque fiction à l'eau de rose, les imbroglios sociaux chers à la télé moralisante. Fiction sensée rassurer une population figée dans un esthétisme commercial vendu dans les intermèdes

⁸³. Claude Nougaro, *Jazz et Java, Assez*, 1980.

publicitaires sur la vraie nature de cette petite dame de petite taille. Troisième personnalité préférée du peuple des droits de l'homme, la voilà propulsée au rang d'ambassadrice, médaillée de bronze, porte-étendard d'une communauté dont on pourra accrédi-ter dans un « *muthos médiatique* » une propension générale à la gentillesse et... à la magie. Barbarie des bonnes intentions ! « *Quand l'intersubjectivité pathétique concrète s'aliène dans la communication et dans l'existence techno-médiatiques, elle ajoute à notre société le trait de l'hébétude en même temps qu'elle porte à la culture son dernier coup* »⁸⁴.

Le combat serait donc perdu d'avance ? Où trouver les ressources ? Peut-être en l'homme lui-même, quand il l'humanisme trouve un sens dans l'« en-soi ». L'humanité se fait paternité...

La grandeur de celui qui se choisit

Paraphrasant une célèbre réplique de cinéma, la vérité s'extirpe du « manuel du guerrier de la lumière »⁸⁵ en quête permanente de lui-même sur le chemin escarpé de son *telos* : « la force est en toi ! ». Ce père si fragilisé et seul, si différent et pourtant semblable aux autres s'est relevé pour faire à son tour son travail d'homme, dans le périmètre contraint de sa liberté, en défiant les lois de la gravité et s'appropriant les artifices d'une cité qui lui octroyait un visa de complaisance à durée indéterminée.

Mais faut-il vivre caché pour vivre heureux ? Schopenhauer estime pour sa part que : « *Pour ce qui est de chacun en particulier, l'histoire d'une vie est toujours l'histoire d'une souffrance, car toute carrière parcourue n'est qu'une suite non interrompue de revers et de disgrâces, que chacun s'efforce de cacher, parce qu'il sait que loin d'inspirer aux autres de la sympathie ou de la pitié, il les comble par-là de satisfaction, tant ils se plaisent à se représenter les ennuis des autres, auxquels ils échappent pour le moment* »⁸⁶. Le philosophe trempe sa plume dans la bile d'un esprit contraignant l'humanité au ressentiment et au renoncement. Or, tout jardin, fût-il planté sur la caillasse de nos tourments ou nos douleurs, mérite qu'on le bêche, le sarcle et l'entretienne, pour faire émerger ne serait-ce qu'un plan du bon grain. Et que pourrait justifier, comme le prétend le

⁸⁴. Michel Henry, *La barbarie*, PUF, Paris, 1987, p. 243.

⁸⁵. Paulo Coelho, *Manuel du guerrier de la lumière*, Poche, Paris, 1997

⁸⁶. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit.*, p. 118.

même, que : « *L'homme veut absolument conserver son existence* »⁸⁷, sinon cette lueur d'humanité enfouie au plus sombre de nos âmes et qui n'aspire qu'à éclairer le sens de nos vies ? L'intimité n'est pas réclusion, elle admet une dose de perméabilité aux éléments extérieurs. Ainsi, le cercle familial protecteur n'a pas vocation à isoler mais à éveiller en chacun de ses membres la grâce d'une personnalité riche de l'harmonie des relations parentales et filiales, fussent-elles bâties autour du handicap paternel et ses revers ou disgrâces connexes.

Des outils pour l'harmonie

« ... La différence entre nos comportements ou attitudes collectives à la maison et à l'extérieur étaient flagrante. Au contraire des autres enfants, nous nous distinguions par notre calme, une certaine réserve disaient certains. D'autres s'étonnaient de nous voir si groupés et silencieux et... bien élevés, comme une petite meute de louveteaux sur leur garde. Il est vrai que nos jeux, nos manières étaient beaucoup moins empruntés une fois à l'abri du foyer familial. Là en fait, nous échappions aux regards insistants qui décortiquaient mon père, aux commentaires chuchotés sur le courage et le sacrifice de ma mère, sur l'inconscience de ce couple qui, non content de traîner le handicap du mari s'était affublé d'une marmaille bien trop nombreuse... Là, nous pouvions jouer sans retenue au football avec ce père auquel nous accordions un privilège suprême : « pouvoir tirer avec ses béquilles » ; là, point d'étonnement quand nous répondions à l'unisson « moi, moi ! », quand ce père, en général plein d'autorité appelait au secours en riant : « qui veut m'aider à débloquer ma jambe en m'apportant un tournevis ? ». Là, pas d'explication à donner, pas de regard à défier, juste la simplicité de ce que l'on nomme bonheur, comme un sanctuaire destiné à nous protéger autant qu'à nous préparer à la « vie du dehors... ».

Les auxiliaires du bonheur prennent parfois des apparences aussi inattendues que deux morceaux de bois comme ces béquilles qui, si elles ne sont certes pas magiques au point d'être livrées avec l'assurance d'être heureux, du moins peuvent-elles contribuer à élever les consciences et libérer les esprits des mâchoires des déterminismes de toutes sortes. Ainsi, grâce à l'amour, incompréhensible en l'occurrence pour la plupart, l'infirmes peut bâtir une maison à la règle de plomb et colmater la tyrannie du handicap au ciment de la

⁸⁷. *Idem.*, p. 111.

compassion, éveiller sa progéniture au souci d'autrui par l'habitude et goûter à la joie après toutes les peines endurées, comme une sage satisfaction en ce havre familial harmonieux, tel un guerrier entre deux combats, l'esprit apaisé, mais toujours vigilant. « Cette béquille nous l'oublions à force de la voir, la manier, la porter, nous en servir comme une arme dans nos jeux. En fait, nous étions habités par l'infirmité... » Connaître l'amour, bâtir son foyer, autant de légitimes aspirations auxquelles la personne handicapée peut prétendre, avec la conviction qu'il lui faudra encore et encore adapter son environnement pour ménager la vie communautaire de sa famille à la matérialité spécifique qu'impose son état. Ceux qui l'entourent y joueront un rôle essentiel. De l'épouse avec laquelle il imaginera l'architecture particulière de son foyer sur les fondations de leur mariage, aux enfants qui côtoieront la blessure du père au-delà du simple contact physique et psychologique, jusqu'aux biens meubles dont la disposition et l'ergonomie obéissent au handicap, tous sont unis dans une eurythmie de clan adaptée pour contraindre le handicap tyrannique sous la puissance de la compassion.

Le handicap absorbe par capillarité les énergies, les vies et les dispositions matérielles. Le regard extérieur ne perçoit que la dissymétrie visible, donnant l'impression d'une construction sans règle, ou du moins, échappant à la règle commune. Et c'est bien le cas de la famille du handicapé. Chaque membre de la maisonnée, chaque élément de l'organisation du domicile est dédié bon gré mal gré à rééquilibrer un édifice dont la nature dépasse la seule infirmité. Contraints à la désobéissance esthétique, ils entrent en résistance passive contre les conformismes rigides, sans pour autant adopter une quelconque posture misanthrope. Le mode de vie d'une famille qui vit l'infirmité de l'un des siens s'apparente à ces lois des principes seconds ou décrets qui tiennent d'avantage compte des déterminations pratiques dont parlait Aristote, employant l'image du fil souple qui épouse parfaitement les contours des choses incertaines, « ... *la loi doit rester indéterminée comme elles, pareille à la règle de plomb dont on se sert dans l'architecture de Lesbos. Cette règle, on le sait, se plie et s'accommode à la forme de la pierre qu'elle mesure et ne reste point rigide...* »⁸⁸. A l'instar des affaires de justice dont Aristote met en exergue l'équité : « ... *ce mode d'être particulier [...] qui est une sorte de justice et qui n'est pas une vertu différente de*

⁸⁸. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, op.cit., p. 231.

la justice elle-même »⁸⁹, le commun des mortels perçoit avec raison et compréhension la nécessaire adaptation de cette bulle familiale aux exigences de l'infirmité d'une part, aux nécessités de la vie dans la cité d'autre part. Mais, au-delà du simple cadre matériel, leurs oreilles ne sont pas calibrées pour comprendre une musique des sentiments composée sur les portées divergentes de l'infirmité.

Point de révolution, ni même de révolte pour réclamer justice au nom sacré de l'égalité et de la fraternité, non, les handicapés peuvent attendre... Eux, c'est dans les faits qu'ils les veulent, l'égalité et la fraternité. Mais, l'auront-ils un jour ? Que de peines endurées, que de frustrations cumulées à l'ombre du handicap. Pourtant il vit, se redresse et évolue parmi les siens. Ceux-ci, unis autour d'un père infirme, portant avec lui et pour lui la charge des blessures, sont contraints à braver solidairement les agressions extérieures. A l'abri de la tanière, dans un cosmos familial protégé, les membres élaborent des règles propres, composées sur la trame d'actes vertueux. Dans cette bulle harmonieuse la distance déjà minime entre membres d'une même famille disparaît. Chacun peut percevoir l'autre dans sa réalité, celle qui émerge de l'être. Alors, un père handicapé qui se réalise presque pleinement, une famille qui vit dans une certaine harmonie, la captation collective d'une conscience éthique, autant de raisons de connaître joies et bonheur après tant de maux endurés. A en croire Saint Augustin, la joie vraie n'existerait qu'après que l'on ait connu la peine. « *Il n'y a aucun plaisir à boire et à manger si l'on n'a pas senti d'abord l'aiguillon de la soif et de la faim* »⁹⁰. La joie devrait être d'autant plus intense que la vie leur a lancé le défi supplémentaire et constant du handicap, subi et partagé. Mais le saint philosophe place cette réflexion en regard d'une vie passée dont il dénonce les erreurs d'une part, et déploie sa confession sous l'autorité d'un Dieu tout puissant créateur du ciel et de la terre d'autre part: « *Toute créature tient l'être de la bonté de Dieu. [...] Tout procède de la grâce de Dieu* »⁹¹. La vie de l'homme n'a de sens que dans le salut de son âme aux mains de Dieu, ce souverain bien. Mais si la foi projette toute action de la vie terrestre dans l'espoir d'une vie éternelle auprès du Créateur de toute chose (à la grâce de Dieu !), la raison porte d'abord le père et ses ouailles à plus de mesure, au moins dans l'émotion que procurent les doux instants de contentement.

⁸⁹. *Idem*, p. 231.

⁹⁰. Saint Augustin, *Les confessions*, Livre XIII, Chapitre 3.

⁹¹. *Idem*, Chapitre 2 et 3.

« ... Avoir une vie à peu près normale. Connaître des joies simples, une vie heureuse à notre mesure... » Autant de réflexions entendues et si banales dont on oublierait presque qu'elles sont le fondement parfois inaccessible de toute vie. La tempérance de ces propos traduit bien la consistance du parcours de l'homme amoindri. L'objet en l'occurrence, n'est pas de rechercher frénétiquement le bonheur, mais de l'atteindre si possible en l'identifiant quand il se présente. Lorsqu'ils sont passés au tamis de la modération et de l'humilité et remodelés dans l'acte vertueux, la peur de la douleur, l'angoisse de l'isolement, le sentiment d'exclusion se relativisent et deviennent en retour des alliés révélateurs de bonheur et de bien. Ce diagnostic spirituel ramène en quelque sorte au quadruple remède épicurien : « *Les dieux ne sont pas à craindre, la mort n'est pas à craindre, on peut atteindre le bonheur, on peut supprimer la douleur* »⁹². Inutile donc de vouloir éviter l'inévitable, mais agir sur ce qui dépend de lui : « *la pensée, l'impulsion, le désir, l'aversion, bref, tout ce en quoi c'est nous qui agissons* », tel est le chemin du bonheur pour l'infirme. Sans adopter une posture stoïcienne, il peut s'inspirer des paroles d'Epictète :

« ... *Avoir un pied trop court est une gêne pour le corps, pas pour la liberté de choisir. [...] tu joues dans une pièce qu'a choisi le metteur en scène [...] S'il te fait jouer le rôle du mendiant, joue-le de ton mieux ; et fais de même que tu joues un boiteux, un homme d'Etat ou un simple particulier. Le choix du rôle est l'affaire d'un autre* »⁹³. La lucidité du philosophe éclaire la force d'une argumentation qui remet d'équerre les préceptes de Saint Augustin au plomb de la réalité terrestre et rend tout son lustre au bonheur espéré du père handicapé et sa famille. Au fond, il est un bien accessible à tous, mais relatif à la conscience d'être de chacun, tout comme le malheur peut à l'opposé frapper quiconque. Il n'y a pas de recette du bonheur, en revanche, surmonter la douleur et guérir de la souffrance est réalisable, à condition d'avoir conscience du malheur et savoir s'en détacher. Ainsi la conscience du bonheur apparaît également après le bonheur vécu. Au dépouillement physique infligé par la vie et aux bouleversements qu'elle impose aux siens, le père infirme n'a guère besoin de postures ataraxiques. Plus que tout autre il doit arraisonner le cours de sa vie, plus que tout autre il sait l'aporie des déterminismes de toutes sortes et mieux que ses contemporains, il dispose de

⁹². Epicure, *Lettre à Ménécée*, Hatier Poche, Paris, 2007, p. 11.

⁹³. Epictète, *Manuel*, Mille et une nuits, Paris, 1995, p. 12, 15.

l'opportunité de percevoir l'écume de la sagesse et peut orienter sa barque dans le sillon de l'*arétaique*, cette éthique de la juste mesure qui souffle dans la voile de l'habitude vertueuse et mène vers les terres du bien suprême. Tout est affaire de caractère, d'éducation et d'habitude, celle dont traite Aristote, « *lieu d'intersection de la liberté et de la nature* »⁹⁴, qui donne alors au bonheur la couleur originelle de « l'harmonie en toute chose ».

Bref, le bonheur se traduit, se décrypte plus qu'il ne s'élabore. Si, comme le prétendent pudiquement certains philosophes, sa révélation tient à un esprit si possible pétri de connaissance, d'expérience et d'aptitude à la compréhension, il n'est pas l'apanage d'une raison cultivée. Peut-on croire que le paysan contemplant au coucher du soleil la blondeur du champ de blé, promesse d'une belle moisson nourricière, fruit du labeur et de la sueur, n'est pas apte à éprouver, l'espace d'un instant, le frisson extatique du bonheur, fût-il sobre et contenu comme la sage satisfaction du travail bien fait ? Il existe bien une certaine égalité entre les individus, quand dans l'instant qui suit le coup de foudre amoureux ils sont figés d'étonnement et de bonheur. La liaison étymologique est belle quand l'étonnement, ce levain de la démarche philosophique, tire son essence du feu du tonnerre (en latin, *attonare* : frappé du tonnerre). En revanche, il est vrai que le handicapé peut par abandon, faiblesse ou désespoir s'imposer et imposer à son entourage une vie infirme, amputée de tout désir, dissuadant toute initiative vertueuse à son endroit et bannissant du cercle familial l'idée même de bonheur. Pour connaître un homme il faut connaître son histoire. Pour se connaître il faut en revanche être capable d'oublier sa propre histoire, jalonnée en ce qui concerne le père, de douleurs, de souffrances, de frustrations, de combats et de compromis léonins. C'est ce que Nietzsche préconise : « *Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment, oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas se dresser, comme le génie de la victoire, sans vertige et sans crainte, ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui pis est, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres* »⁹⁵. Cette force, le père peut la trouver parmi les siens, comme il l'a puisée en lui-même, dans le rapport qu'il établit avec son environnement, la cité, son temps. Rapport aux siens qui efface toute distance, rapport à la cité dont il surmonte le regard, rapport de la terre à son handicap qui

⁹⁴. Eric Fiat, *op.cit.*, p. 19.

⁹⁵. Frédéric Nietzsche, *Seconde considération intempestive*, Flammarion, Paris, 1998, p. 7.

le « convie » à la prudence, la tempérance, à la juste mesure en toute chose, ce qu'Aristote nomme la *phronesis*. Le bonheur se conçoit à travers les actes et les événements prennent tout leur sens dans l'attitude qui les reçoit. Quand le père prend conscience de la compassion que lui témoigne son entourage, que l'habitude évolue dans les esprits comme une seconde nature, alors le bonheur prend un sens particulier. Il n'est pas reçu à travers le prisme de la raison, mais il émerge de l'être comme l'instinct guide l'animal. A l'instar de ce dernier, tel le loup dans la tanière de sa meute qui ne prélève dans la nature que sa juste part pour survivre, ce bonheur est mesuré ; il est harmonie et équilibre, celui qui manque tant au handicapé dans le monde des valides. Une forme de « *bonheur qui ne s'accomplit ni dans la paresse intellectuelle, ni dans celle du corps, mais qui est avant tout équilibre, mesure et tempérance dans la culture de soi, le souci de soi dans le but d'accepter ses imperfections pour mieux les dépasser* »⁹⁶. Ce bonheur qu'Aristote désigne comme « *l'activité de l'âme conforme à une vertu accomplie* »⁹⁷, nécessite liberté de pensée, réceptivité, et ouverture d'esprit à l'autre. Cette disposition particulière, comme l'aptitude à la compassion, échappe à la plupart des habitants de la cité trop absorbés par le seul hédonisme ambiant, ayant oublié l'eudémonisme révélé dans la juste mesure, cette touche supérieure d'humanité. Elle dévoile le *Moi et le Toi qui s'éveillent dans la grâce du Nous, comme un envol qui, dans la réciprocité des gestes, esquisse les contours de leur entité*. Elle est gratitude partagée, elle devient bonheur d'aimer. Cette harmonie re-trouvée par la famille ne signifie pas renoncer aux plaisirs, mais lui donne une fois côtoyée, la place consentie à la grâce.

Le handicap et ses artifices remisés au placard conduisent l'ensemble des membres de la famille à se *dé-couvrir*, en se débarrassant des oripeaux des fatalismes et de la résignation, à évoluer dans la quiétude d'une harmonie protectrice partagée au cœur de la maison bâtie à la mesure de cet attelage particulier, où l'habitude consolide les esprits et où le bonheur s'éveille à la lumière de la *phronesis*. Celle-ci se consolide au ciment de la compassion et dans la force fédératrice de l'habitude au cœur de ce foyer bâti à la règle de plomb.

⁹⁶. Eric Delassus, « Bonheur et philosophie », *Cogitations*, Blog de l'auteur, 1995.

⁹⁷. Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre I, Ch. 2*, Classiques de poche, La Flèche, 2007, p. 41.

Lumineuse « praxis »

Tantôt perçue comme un mélange insipide et lymphatique d'égoïsme et de pleurnicherie qui recèlerait un altruisme méprisant confinant à l'indifférence, la compassion a aussi été décrite avec ironie, méfiance et même répugnance quand Nietzsche considère qu'elle « médiocrifie » l'homme. Ce malentendu⁹⁸, repose sur une notion de distance et donc de niveau d'implication entre l'homme ressentant et l'homme souffrant. La compassion, c'est-à-dire : souffrir avec, ne s'arrête pas au seul affect qui n'éveille que la sympathie pour celui qui souffre. Cette distance du cœur imposée par la gaffe d'une raison amarrée aux prétextes fallacieux d'une soi-disant contention de ses propres émotions, la rétrograde au rang de pitié, sorte d'indulgence qui concède à s'abaisser jusqu'à l'être souffrant. Ces non regards qui couvrent l'ensemble de la famille pour des raisons diverses démasquent la gêne du contrit, autant qu'ils embarrassent le handicapé et les siens. Alain décrit parfaitement ces attitudes et contorsions : « *Il y a une bonté qui assombrit la vie, une bonté qui est tristesse, que l'on appelle communément pitié et qui est un des fléaux humains. Il faut voir comment une femme parle à un homme amaigri [...] tuberculeux. Le regard mouillé, le son de sa voix [...] tout condamne clairement ce pauvre homme. Mais il ne s'irrite point ; il supporte la pitié d'autrui comme il supporte sa maladie. Ce fut toujours ainsi. Chacun vient lui verser un peu de tristesse. [...] C'est toujours une plainte à faire pleurer. [...] Un regard surpris lui en dira bien plus que toutes les paroles* »⁹⁹. Ces comportements sont même susceptibles d'inverser le processus compassionnel, poussant l'infirme à éprouver commisération et pitié pour les pèlerins déconfits. Or, la compassion va bien au-delà du simple apitoiement, elle n'est pas non plus un amour captieux. Elle dépasse les vertus apaisantes « *du baume qu'on voudrait verser sur tant de plaies* » qu'Etty Hillesum¹⁰⁰ évoquait avec désespoir et douleur. Cet affect est action pour soulager certes, mais il implique une phénoménologie du soi affecté dans une relation créant une capacité qui révèle des capacités. Aussi proche que soit le rapport établi avec la souffrance inatteignable de l'autre, la compassion implique d'accepter le renoncement à tout velléité de puissance et de certitudes. Par ailleurs, cette relation asymétrique met en exergue la reconnaissance mutuelle des capacités de l'homme qui agit et de celui qui souffre, auquel il faut toujours

⁹⁸. Germain S., *Études 2009/1, Tome 410*, Expressions de la compassion, p. 79-88.

⁹⁹. Alain, *Propos sur le bonheur*, op.cit, p. 136 – 137.

¹⁰⁰. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Points Seuil, 1995, p. 246.

veiller à laisser sa capacité d'agir (*capabilité*), aussi ténue soit-elle. « *La compassion est une vertu de l'homme inachevé, fragile-conscient qu'il n'est pas tout-puissant. J'ai en commun avec l'autre la capacité de souffrir – la vulnérabilité – mais aussi la capacité d'agir et celle d'être en relation. La compassion nous met ensemble devant la vie et devant la mort. [...] La compassion révèle que c'est la relation réciproque qui nous tient dans l'humain* »¹⁰¹. Mais si le chemin de la compassion rapproche, si elle expose la douleur ou la souffrance, elle conduit également à s'exposer dans une relation paradoxale où l'on partage les maux sans prendre part à la souffrance. En ce sens, il ne peut y avoir identification¹⁰² à l'autre en raison de cette infranchissable distance : s'approcher sans connaître la douleur.

C'est là que la compassion témoignée par la famille au père handicapé prend un autre sens : connaître la douleur, vivre la souffrance, partager les frustrations, baigner dans le handicap. La différence réside dans le regard porté sur l'infirmité, regard des yeux et celui de la conscience. La spontanéité du geste compassionnel implique un premier mouvement qui consiste à « *dé-visager l'autre* », à s'approcher au plus près de la souffrance, sans pouvoir la saisir. La compassion vécue en famille elle, consiste à prolonger le mouvement jusqu'à « *en-visager le père* », à connaître la douleur et effacer la distance. Cette subtilité semble essentielle pour comprendre ce conatus collectif qui prend sa substance dans l'amour parental et filial au cœur du foyer, comme un ciment qui agglomère les corps et les esprits. La famille donne ainsi la réplique à ceux qui pensent qu'« *aimer quelqu'un par compassion, ce n'est pas vraiment aimer. [...] La force secrète de son étymologie baigne le mot d'une autre lumière et lui donne un sens plus large : avoir de la compassion c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : l'angoisse, la joie, le bonheur, la douleur. Cette compassion-là désigne donc la plus haute capacité d'imagination affective, l'art de la télépathie des émotions. Dans la hiérarchie des sentiments, c'est le sentiment suprême.* »¹⁰³ Insoupçonnable pouvoir d'une paire de béquilles dont la rigidité palpable recèle en fait une force capable d'inspirer des actes d'amour spontanés. Dans le creuset familial, ils exhalent la beauté et la

¹⁰¹. Agata Zielinski, La compassion, de l'affection à l'action, *Études 2009/1, Tome 410*, p. 55-65.

¹⁰². Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Minit, Paris, 1969, p. 270. A propos de Rousseau : « L'identification par intériorisation ne serait pas morale. Elle ne reconnaîtrait pas la souffrance comme souffrance de l'autre. Le respect de l'autre suppose donc une certaine non-identification ».

¹⁰³. Milan Kundera, *op.cit.*, p. 37.

grâce du Soi dont la légèreté se combine à la perfection au poids de la responsabilité, celle qui nous rend responsable de l'autre. Enfin, Schopenhauer n'a-t-il pas dit : « *Tout amour véritable est compassion ; et tout amour qui n'est pas compassion est égoïsme* »¹⁰⁴ ?

Mais la spontanéité se confronte au quotidien du handicap, à la répétition des gestes de soutien, d'aide et d'amour. La force de l'habitude peut tuer dans l'œuf toute authenticité, jusqu'à provoquer la ruine d'un édifice bâti sur la compassion et l'originalité d'une communauté de conscience.

« ... *Je me souviens d'un jour où, après avoir aidé mon père à fixer les sangles de sa jambe artificielle avec un bel entrain et ponctué ces gestes par un baiser appuyé, celui-ci souriant, me fixa d'un regard à la fois reconnaissant, heureux peut-être de cette complicité et pourtant mêlé d'une forme de tristesse qui embuait ses yeux. Je ne saurai jamais à quoi il pensait à ce moment précis, mais je ressentis une proximité et un bonheur de l'avoir comme papa, et cela m'émeut, comme il le fut, à chaque fois que j'y pense...* » Contrairement aux espèces animales et végétales, l'homme ne porte pas en lui les dispositions innées pour se protéger et s'adapter aux agressions de son environnement. Il est contraint à imaginer et à construire des mécaniques tant matérielles que spirituelles, mettant à l'épreuve sa résistance au mal et aux maux. Les forteresses protectrices de la cité organisée lui procurent pourtant les moyens de charpenter sa propre expérience vers le bien final, afin de transcender un mode spécifique d'existence selon la vertu. Mais une propension à l'oubli et à un retranchement paradoxal derrière un égoïsme lâche et prégnant, le conduisent dangereusement à consumer toute soif de vertu, telle la berce du Caucase proliférant en métastases meurtrières et indésirables dont la sève brûle toute appétence au troisième degré. L'équilibre familial consolidé autour des béquilles par la compassion et un mode de vie adapté, peut ainsi s'en trouver bouleversé. La force de l'habitude risque de céder devant la faiblesse des caractères, sauf à imaginer que la lumière puisse éclairer les esprits au cœur de la tanière et modeler ces secondes natures instruites par la vertu.

La pérennité et l'authenticité des actes d'amour témoignés au père pour le soulager du poids du handicap relèvent d'un double défi : celui du partage d'une part, celui de la gratuité de l'acte d'autre part, pour éviter que le conditionnement

¹⁰⁴. Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit*, p. 65.

ne pervertisse l'habitude vertueuse.

Celle-ci se révèle à travers les actes de compassion et toute autre preuve d'amour pour ce père particulier. La distance effacée entre le fils aimant et le père aimé et « envisagé » donne sa toute splendeur à l'idée d'alter-ego, jusqu'à remettre d'aplomb la dissymétrie des rapports à l'autre. Le père ne doit pas alors se contenter de vivre comme un simple réceptacle de l'acte compassionnel. Au contraire, libre d'agir, usant de sa capabilité, il lui faut transcender cette relation unique et privilégiée en réinvestissant à son tour cette déclaration d'amour dans le regard de l'enfant, l'épouse ou de toute la famille pour la modeler en « Un ». La communion s'élève alors au-delà de l'altérité dont elle oublie, sans la renier, l'asymétrie et la dualité. Le « Moi » et le « Toi » s'éveillent dans la grâce du « Nous », comme un envol qui, dans la réciprocité des gestes, esquisse les contours de leur entité. *« Celui qui a atteint sa pleine maturité, qui se connaît sciemment, ne se pliera pas nécessairement aux conventions sociales. [...] Si vos actes sont régis par vos désirs, vous n'avez aucune espèce de liberté. Par contre, si vous faites ce que réclame la situation, vous faites ce qui est juste et vous et votre entourage êtes libres. [...] L'ego est totalement absent. [...] Vous n'êtes pas le propriétaire de la situation, pas plus que vous n'en êtes l'esclave. [...] Si nous observons avec détachement l'apparition et la disparition de tous les états que nous expérimentons, nous parvenons à appréhender que chaque état, chaque perception, chaque pensée sont réabsorbés dans une connaissance informulée, une connaissance qui est l'être. [...] Quand vous regardez le monde depuis votre totalité, le monde changera en vous. Vous êtes le monde »*¹⁰⁵. Cette liberté, mise en avant par Jean Klein comme condition nécessaire à l'authenticité de nos actes transcendent les gestes réciproques d'amour et de compassion. L'habitude peut en outre leur procurer une consistance vertueuse, à condition que l'enfant ou tout autre membre aimant sachent lui préserver la pureté de l'acte gratuit, désintéressé, toujours spontané.

Le don de « Soi » prend forme dans les gestes qui lient l'être aimant à l'être souffrant, et donne corps à la compassion. L'esprit quant à lui, agissant comme une autorité intérieure mûrie à l'aune de l'expérience et du savoir, doit guider les actes sur le sentier étroit de l'excellence perché haut entre excès et défaut, afin d'en préserver tout le sel. *« Or, si l'habitude une fois acquise, est une*

¹⁰⁵. Jean Klein, *La conscience et le monde*, L'originel, Paris, 1992, extraits de mondualite.free.fr.

*manière d'être générale permanente, [...] elle subsiste au-delà du changement dont elle est le résultat. [...] L'habitude subsiste pour un changement qui n'est plus et qui n'est pas encore, pour un changement possible ; et c'est là le signe même auquel elle doit être reconnue. Ce n'est donc pas seulement un état, mais une disposition, une vertu »*¹⁰⁶. Dans la conception aristotélicienne de la vertu, l'habitude est une seconde nature qui va tenir lieu de cet instinct qui nous manque tant. Ces « *habitus* » qui modèlent l'homme dont la plasticité caractérise la nature, lui permettent d'atteindre son « *telos* », sa fin, de réaliser son métier d'homme, ce qu'il fait dûment. Ainsi, combinée à la raison et la nature par de longs et lents infléchissements, « *l'habitude devient vertu, elle-même fille rebelle des bonnes habitudes* ».¹⁰⁷ Le don du « Soi » implique en cela le renoncement à toute forme d'idéation, de désir ou de reconnaissance. L'habitude n'est pas une source d'énergie exploitée à marche forcée en quête de résultat, comme un retour au sens originel de nos efforts, motivés par une volonté de devenir ou une soif de réussite. La bonne habitude exclut l'intéressement, elle est gratuité, elle est fragilité et beauté. Elle s'organise autour de la compréhension mutuelle de tous les acteurs du clan ; comprendre l'autre autant que de se comprendre ; « *cum-predere*, prendre avec soi » c'est le travail de cette familiarité qui lie les uns aux autres dans l'exhalation diffuse et continue de l'acte de compassion, où la conscience du Soi se connecte intimement à la conscience de l'autre.

Par ailleurs, cette habitude n'est pas exigée ou même suggérée par le père et en ce sens, elle exclut le recours aux arguments moraux. Le père ne peut s'approprier l'attention de la famille par quelque supplique ou regard culpabilisant. Le handicap n'agit pas comme la baguette menaçante d'un précepteur rappelant à l'ordre moral les enfants qui se détourneraient d'un quelconque devoir envers le procréateur infirme et dépendant. Il s'apparente plutôt au doigt qui montre la bonne direction vers le chemin vertueux, grâce à la prise de conscience. Il éduque, elle élève et responsabilise mais ne culpabilise pas, même si la morale, comme le dit Kant, « n'aide pas à rendre heureux, mais enseigne comment se rendre digne du bonheur »¹⁰⁸. Cette alchimie vertueuse ouvre les persiennes de la tanière à la lumière aveuglante mais réconfortante du bonheur, du bien, cette fin suprême que chacun est légitime à « *rechercher pour*

¹⁰⁶. Félix Ravaisson, *De l'habitude*, Vrin, Paris, 2007, p. 1.

¹⁰⁷. Eric Fiat, *Le problème de la vertu, op.cit.*, p. 28.

¹⁰⁸. Emanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, P.U.F., Paris, 2003, p. 139.

lui-même, comme plus définitif que celui qu'on recherche en vue de quelque autre »¹⁰⁹. Ce cheminement vers le bien met en exergue une opportunité fondamentale qui touche l'être dans une situation où le commun des mortels ne voit plus que des *étants*. Cette ouverture des esprits dévoile (*alatheia : la vérité, littéralement le non-voilement*) une infime part de notre essence mais se révèle lumineusement dans la dissociation homme / handicap. Celui-ci, pourtant si présent, tyrannique et omnipotent se résume à l'objet, certes déterminant dans l'éveil des consciences, mais chosifié, rendue à sa seule nature. Au contraire, cet homme handicapé « est » un père parmi les siens, dans cette relation si banale et originale à la fois, un père connu ou *re-connu*. Et quand bien même, il ne pourrait communiquer qu'avec quelques battements de paupière, il est et demeure un papa : « ...*Céleste m'enserme la tête entre ses bras nus, couvre mon front de baisers sonores et répète : « C'est mon papa, c'est mon papa ». [...] Jusqu'à mon accident nous n'éprouvions pas le besoin d'inscrire ce rendez-vous forcé à notre calendrier affectif (fête des pères) mais, là, nous passons toute cette journée symbolique pour attester, sans doute, qu'une ébauche, une ombre, un bout de papa, c'est encore un papa* »¹¹⁰. La béquille, la canne blanche ou le fauteuil autour desquels s'organise la vie familiale, sous la voûte protectrice du domicile, interpellent les esprits, suscitent les introspections et provoquent même l'éveil des consciences à la lumière des vertus. La captation du souffle éthique dans les comportements du clan s'exprime de manières diverses et diffuses, mais chacun peut en inspirer au passage la sage fragrance.

Si je dispose maintenant des outils pour creuser plus avant ma réflexion sur la quête de cet humanisme qui trouve « *son assomption dans le singulier, seul capable d'exprimer l'humain en plénitude et qui (peut-être) récapitule et totalise l'humanité entière* »¹¹¹, il me faut en finir avec la dignité du handicapé.

La dignité du handicapé

Ainsi, émergeant du fond de sa douleur, l'infirme trouve des ressources en son corps, celui de chair et de sang qui le rapproche d'une nature (*phusis*) résurgente. Cette disposition originale le poussant tel l'animal blessé à agir par un quasi-instinct, le conforte dans une démarche de réalisme et d'alerte permanents.

¹⁰⁹. Aristote, *Ethique à Nicomaque, op.cit.*, p. 50.

¹¹⁰. Jean Dominique Bauby, *Le scaphandre et le papillon*, Robert Laffont, Paris, 1997, p. 75-76.

¹¹¹. Pierre Magnard, *Ibid.*, p. 211.

Son espace de liberté disponible réduit à peau de chagrin le provoque en duel singulier comme un défi éthique à s'élever au-delà du conformisme ambiant, refoulant tout renoncement comme une condition sine qua none à sa survie : le réalisme pour guide, la nécessité pour liberté, la dignité comme fierté. « *Une personnalité ne trouve précisément sa quintessence que dans la virtuosité qu'elle déploie pour surmonter le mal. Pour garder sauf l'entrain qui nous anime, il convient de tirer du quotidien et des mauvais jours, quelque fécond outil adapté à l'échec. Cette quête fait de l'homme apprenti emprunté, placé devant une vertigineuse et obscure obligation : faire de sa vie une œuvre, forger une personnalité digne d'assumer pleinement la totalité de l'existence* »¹¹². La leçon nous vient du handicapé lui-même. Personnalité, quintessence, outil adapté, apprenti emprunté, obscure obligation, assumer... L'auteur nous confie en filigrane, dans cette « obscure obligation », les contours d'un *conatus* qui puise sa force dans le corps et l'esprit certes, mais également, bien au-delà dans les racines de son humanité. La conscience le ramène d'ailleurs à la réalité d'un statut accroché telle une tique à sa jambe de bois : la *presque-normalité*, ersatz d'identité humaine qui lui permet d'intégrer la bulle des conformités en se mordant si souvent les lèvres, qu'il a depuis longtemps pris le parti de la discrétion, et d'une sage satisfaction à pouvoir mener la vie qu'il aura choisi dans le périmètre restreint de sa liberté. Cette liberté me ramène à cette maxime : « L'homme a été taillé dans un bois si tordu, qu'il est douteux qu'on puisse jamais en tirer quelque chose de droit ». La formule a quelque chose d'ironique quant au contexte de ma quête. D'Aristote à Kant, d'un monde clos à l'univers infini, entre l'éthique eudémoniste d'Aristote (bonheur) et la morale déontologique (devoir) de Kant quelques évidences apparaissent. D'abord, toutes les conceptions portant sur la vertu, les qualités premières et cardinales de l'humanité, toute approche éthique, toute croyance religieuse confirme la grande plasticité de l'être comme principe premier de la dignité humaine : « *Mais toi, que ne limite aucune borne, tu te définis toi-même. Je t'ai mis au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler autour de toi ce que le monde contient. Je t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur. Tu pourras dégénérer en formes inférieures comme celles des bêtes, ou, régénéré, atteindre*

¹¹². Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris, 2002, p. 39.

les formes supérieures, qui sont divines »¹¹³. Ensuite, de par sa singularité, l'homme ne peut être abordé que comme fin en soi. « *Regarder un homme comme fin en soi, c'est aussi pour Kant [...] qu'il fallait ne jamais traiter autrui simplement comme un moyen, mais toujours en même temps comme une fin* »¹¹⁴. Ces deux perspectives en ouvrent une autre, dans « *la relation à autrui qui enferme le critère moral ; mais celui ne peut se connaître avec évidence tant qu'il est enfoncé dans les mœurs représentant la morale en-soi mais encore pour-soi. [...] Il est nécessaire pour cela de s'appuyer sur deux points de vue : d'abord en tant qu'agent moral, c'est-à-dire en tant qu'il a conscience d'une exigence éthique s'exprimant sous la forme du devoir ; puis en tant que destinataire de l'exigence éthique, en tant que bénéficiaire des devoirs incombant à l'agent moral* »¹¹⁵. Ramenées à la situation réelle de ma relation à ce père si inquiet de sa propre dignité, je conclus rapidement et fermement que l'on confond trop souvent sa dignité avec les comportements dignes et la question de savoir si l'on est digne de sa dignité.

S'agissant de lui, la réponse ne fait aucun doute, bien évidemment, ma présence, ma vie mon parcours et son histoire même le confirment. Mais encore une fois en cette nuit de promenade « spirituelle », c'est à la mienne qui m'interpelle. Quand bien même on ne peut disposer d'elle, la dignité ce réceptacle permanent, inhérent à notre être et à celui de tout être vivant, nous interroge, nous interpelle et s'expose face à nos comportements. Mais les ingrédients sont enfin réunis, Alexandre Jollien nous le rappelait plus haut : « *Sans l'autre je ne suis rien, je n'existe pas. Autrui me constitue comme il peut me détruire. Derrière le mot, pompeux et galvaudé, se cachent mille visages et sourires, une multitude de relations possibles. Bien que je sois seul pour l'essentiel – je souffre seul, je mourrai seul -, la présence de l'autre jalonne mon existence* »¹¹⁶.

Cet autre c'est aussi moi, dans l'élaboration d'une alliance fondée sur la confiance, la réciprocité, une intersubjectivité vraie. Vivre le handicap comme responsabilité partagée, malgré l'infranchissable distance du ressentir et de la douleur, dans la recherche de l'être originel, pour fonder les bases éthiques du rapport aux autres sur la singularité du handicap.

¹¹³. Pic de la Mirandole, *Œuvres philosophiques*, PUF, Paris, 1993, p. 8.

¹¹⁴. Eric Fiat, *Grandeurs et misères des homes*, Larousse, Paris, 2010, p. 146.

¹¹⁵. Jean Granier, *Revue Ethique – La vie en question N° 17*, L'exigence morale, p. 28.

¹¹⁶. Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris, 2002, p. 79-80.

Le handicap comme responsabilité partagée : le message de Jamel

Cette relation d'homme à homme doit s'élaborer dans forme de collaboration spontanée et franche. Elle s'exclut viscéralement du registre de la pitié, ce sentiment moral schopenhauerien qui en appelle à la solidarité, au malheur d'autrui victimisé. Il ne s'agit pas non plus de la sympathie bienveillante et sociale qu'un Hume assène pour satisfaire les intérêts de la cité. Cette relation embrasse une universalité authentique et interpelle le « *Soi dans une expérience intuitive, dont la présence en tant qu'elle intuitionne un monde de « l'éprouvé » qui dans le langage, devient conscience du devoir et, dans la praxis, attitude morale. Cette intuition n'est pas une « représentation » pure, mais se donne libre à travers des affects, de telle manière que ceux-ci en reçoivent une tonalité spécifique, en vertu de quoi on peut les unifier sous le terme de la « solidarité égotiste ».* Entendons, chaque conscience a l'intuition – origine d'une évidence absolue - que son propre moi est solidaire du moi d'autrui et que cette solidarité entraîne la subordination des intérêts égoïstes aux devoirs d'assistance et de respect envers autrui »¹¹⁷. Cette solidarité égotiste devient mode d'action et de pensée du fils pour le père et du père pour le fils, dans l'appréhension et la revendication du handicap. Elle est relation symétrique, commutative, transitive et l'échange se fond en « UN ».

L'incompressible distance

Ce « Un » n'est pas limité au corps ni même à la chair, il les dépasse, les sublime, les transcende. L'accès direct à ceux-ci contraint les relations au paraître et exclut toute forme d'authenticité. La différence fait peur, à tort. Le handicap, l'accident, l'anomalie physique ou psychique ne sont au fond que *possibles-possibles*. Nous nous extasions devant la beauté du tigre albinos, certaines « fantaisies » de la nature nous subjuguent, comme les yeux vairons. Ces différences plaquées au registre de l'esthétisme conforme ne sont pourtant pas si éloignées des autres. Qu'est-ce qu'une démarche rythmée par la rigidité d'un pied bot ou la paralysie d'un membre, sinon une autre musicalité, une composition exécutée sur un mode différent de celui si commun à la grande majorité valide ? Oui, la différence fait de chacun d'entre nous cette unicité si précieuse dont nous ne pouvons apprécier la singularité et la richesse qu'à condition d'oser... Oser la

¹¹⁷. Jean Granier, *Op. Cit.*, p. 33 – 35.

confrontation avec nous-mêmes, ce moi qui réside en l'autre à travers cette filiation historique, cosmique et simplement humaine qui nous porte aux origines de l'humanité. En-visager et ne plus dé-visager. La condition sine qua none consiste cependant à retrouver cette fraternité ou paternité en l'occurrence dans la confiance mutuelle du dévoilement, de la vérité révélée. C'est la beauté du message que j'ai pu décrypter dans l'intervention de Jamel Debbouze, ce génial et si jeune humoriste pour lequel j'oserai l'analogie de ce titre : « Grand petit homme » en référence à l'interprétation magnifique de Dustin Hoffman dans « Little big man ». Celui-ci s'est engagé pour la promotion de l'insertion professionnelle des personnes handicapées, dans le cadre d'une production filmée destinées aux médias. Ce jeune homme, artiste confirmé, humoriste dont l'art décapant a bousculé les cadres traditionnels du genre, refusant tout étiquetage, mais suggérant l'interrogation quant à une singularité visible. En effet, son bras droit toujours collé au corps, main bien calée dans la poche de son pantalon, il interpelle avec sa verve mi-sérieuse, mi-comique, montrant ostensiblement ce qui semble caché mais qui ne l'est point : un bras handicapé, des suites, dit-on, d'un accident de la circulation... Dans cette scénette, assis inconfortablement sur un tabouret, il s'essaie à l'art musical de la guitare... grattant les cordes d'une main désarticulée s'ébrouant anarchiquement au bout de ce petit bras frêle et incontrôlé. Une voix « off » le supplie d'arrêter, tant il semble évident qu'il ne sait, ni ne peut jouer de cet instrument. La réponse vient immédiatement alors qu'il dépose les armes : Oui, je ne sais pas jouer de la guitare, mais je sais faire plein d'autres choses ! » En effet, cher Jamel vous savez faire plein d'autres choses et vous les faites bien ! Mais, je veux voir au-delà du message destiné à une masse endormie et peu encline à suivre des « spots » télévisés aux heures de repas, un clin d'œil paternel de l'artiste à son enfant. Forme d'ouverture du corps et de l'âme, voici que ce jeune papa, s'expose dans l'humilité de sa personne et de ses im-possibilités au regard téléspectateur d'un fils auquel il livre une responsabilité désormais partagée : celle de la différence, différence assumée, exhibée et qu'il faudra conjuguer dans l'amour réciproque d'une paternité et d'une filiation communes à tous égards et si singulières dans le handicap. Oui, cher Jamel vous nous offrez le plus bel exemple de cette solidarité égotiste que le père lui-même anticipe et infuse dans l'esprit de son jeune enfant, comme autant de ferment à une *praxis* qui pourra s'épanouir dans la juste mesure de l'harmonie

familiale et de l'amour. Cette interprétation toute personnelle peut être erronée, mais la sensibilité subliminale suggérée par l'artiste dans son art, certes écrit et interprété à l'encre et au *logos* urbains directs et souvent acides, s'exprime comme un don *non ontique* que chacun peut entendre s'il tend l'oreille. Je lui reconnais une autre force, celle de se débarrasser de toute étiquette, de toute subordination à quelque instance institutionnelle et de rejeter enfin, le principe de subvention comme assistantat déshumanisant, au profit d'un principe responsabilité. Une mise aux oubliettes des étymologies outrageantes des sciences sociales dans lesquelles « *il n'y a plus ni individu, ni société, mais seulement un système de signes qui, médiatisant les relations que chacun a avec chacun, construit dans un même mouvement la socialisation des individus et leur unification en un groupe* »¹¹⁸. S'imposer comme homme parmi les hommes ! Enfin, pour revenir au message lui-même, il fait bien de rappeler qu'en ce monde passé mais si proche de nous, où l'éthique de l'aumône suit son chemin dans une démarche « sécuritaire » où l'on traite sur le même registre bandits et infirmes et où l'on a bien du mal à adouber le handicapé dans l'espace industriel, on insère ces derniers dans une éthique sociale qui génère une distinction entre valides et invalides : « *Quand ils sont non valides, incapables de travailler, ils retrouvent leur utilité sociale, une place particulière dans la division sociales du travail en donnant aux riches la possibilité de réaliser leurs sentiments charitables et ainsi de gagner leur salut. Mais ils restent méprisables, indignes et privés de tout prestige* »¹¹⁹. La formule est brutale mais résonne comme l'écho du tocsin venue de notre histoire commune, comme pour nous rappeler que l'humanitarisme ambiant n'est pas si éloigné des « horreurs » de ces siècles d'obscurantisme et les prétextes sont pléthore à susciter l'érection de nouvelles barrières et élargir encore le fossé des incompréhensions et des différences. Mais revenons à cette responsabilité partagée...

A la recherche de « l'être-tel »

L'expression « solidarité égotiste » me gêne en ce que la démonstration précédente confirme l'existence d'une distance incompressible, inhérente à la nature humaine dans son rapport à l'autre, ce différent. Un objet solidaire d'un

¹¹⁸. N. Elias, J.L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997, p. 85.

¹¹⁹. Borislav Gemerek, *Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350 -1600)*, Gallimard, Paris, 1980, p. 116.

autre ne peut en être séparé, à l'instar des maillons d'une chaîne. Ils bénéficient d'une marge certes restreinte de liberté, mais sont liés de manière inconditionnelle aux mouvements des autres. Or, la solidarité telle qu'exprimée aujourd'hui s'accompagne d'une conditionnelle distance. On donne une pièce au pauvre qui mendie, mais en la lui jetant ou en la déposant dans son écuelle. On garde ses distances, que ce soit au niveau individuel et personnel comme à l'échelle d'une nation. Tous solidaires des Tibétains, mais manifestons chez nous !... il en restera toujours quelque chose ! Cette solidarité engluée dans la mélasse médiatique qui érige en héroïsme toutes ces « marques de sympathie à distance » nous porte lentement mais sûrement vers le renoncement. *« L'humanité qui s'engage dans l'existence médiatique parcourt la spirale descendante le long de laquelle les pouvoirs de la vie délaissent l'une après l'autre les diverses pratiques du sentir, du comprendre et de l'aimer découvertes et conservées dans l'histoire sacrificielle de la culture, où chaque acquis s'est payé d'un renoncement, d'un surcroît de puissance »*¹²⁰. Il me faut donc, chercher plus loin, plus profondément ce lien qui transcendera toute relativité. En m'inspirant de l'impératif catégorique kantien : « je peux, je dois » et persuadé que le handicapé est soumis à un impératif supérieur d'exigence morale : « je dois, donc je dois », le confinant dans un espace de liberté plus contraint et, sur le registre de la survie en tant qu'homme de chair et de sang, il n'a d'autre choix que de se définir à l'impératif : alors sois ! *« L'humanité ne se dit pas à l'indicatif, mais à l'impératif. Les hommes ne sont pas des saints, mais l'humanité est sainte en eux »*. Ces deux vérités livrées par Dominique Folscheid et Eric Fiat se complètent magistralement et donnent toute sa lumière et son intensité à la procession de ce pénitent bancal sur le chemin étroit de l'excellence qui mène au bien. L'homme est dans la conscience entre ce qui doit être et ce qui est, il navigue entre phénomènes et noumènes. La réalité me convie à m'interroger sur la portée d'un tel engagement. J'en appelle au « principe responsabilité »¹²¹ pour tenter d'y trouver la voie, le chemin qui mène à l'éblouissement dégagé de toute peur ou appréhension. Tirer une nouvelle éthique qui se distingue de la morale, une éthique par des entraves librement consenties qui empêchent le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui-même. Le danger n'est pas que physique, mais surtout symbolique, (il dispose de ressorts

¹²⁰. Michel Henry, *La barbarie*, PUF, Paris, 1987, p. 199.

¹²¹. Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1979.

sous-jacents) et d'ordre moral. Pour penser le handicap, il faut se l'approprier. Il faut explorer cette « terre vierge de la pratique collective, avec l'aide d'une approche nouvelle, terre vierge de la théorie éthique ». On ne peut définir l'homme en dehors des vicissitudes du corps humain. Il me faut une boussole me permettant d'anticiper la menace elle-même : une heuristique de l'inconnu, comme la différence et le handicap, savoir ce qui est en jeu, dès lors que l'on sait ce qui est en jeu, sachant que nous sommes dans une situation de vide éthique. Une boussole pour dépasser les principes moraux qui tournoient dans le vide, comme le furent les préceptes platoniciens sous le joug des sophistes. Comment agir alors ? Par l'heuristique (*eurisko = trouver, mieux comprendre*) et en déduire une éthique de la sagacité, une éthique du respect : prendre conscience de la l'unicité de l'autre en craignant de perdre sa propre singularité et se recommander de cette valeur comme d'un droit naturel, inaliénable et concret, une réalité, une responsabilité.

C'est une nouvelle exigence éthique comme une nouvelle conception des droits et obligations. Le connaître a été emporté dans le flux des sciences de la nature au détriment des sciences de l'esprit. Le meilleur substitut de la vertu demeure la conquête de cet inconnu, dans la crainte d'oublier cette chose sacrée à l'abri de la peur qu'elle provoque, nous perdre nous-mêmes et oublier notre essence : *l'être-tel (so-sein)*. Réhabiliter le finalisme de la nature dans un dualisme être et devoir, tel serait donc le défi à relever. Les fins pour y parvenir me commande donc de devenir ce média concerné, impliqué et convaincu entre le handicapé et cet autre, ce visage qui sera le prochain à se présenter à la porte et qui sera ébloui comme à son premier regard de la beauté et de la magie du souffle de la vie, dans laquelle il se re-connaîtra. Témoigner dans l'esprit de cette *mimesis* dont traita Paul Ricoeur¹²² dans sa critique du structuralisme qu'il voyait comme une structure basique alors que pour lui, le récit est en perpétuelle évolution. Les trois *Mimesis* proposées se succèdent dans une préfiguration initiale (temps du vécu, pré-narratif), suivie de la configuration (temps du récit et de la mise en intrigue) puis de la reconfiguration (temps de la reconstruction). Ces *mimesis* cycliques formant une boucle mimétique, s'apparente au mode éthique (*éthos et êthos*) que je souhaite prolonger et enrichir au-delà de ce témoignage en forme de réflexion introductive et des actes concrets pour promouvoir cette heuristique de

¹²² Paul Ricoeur, *Temps et récit*, tomes 1, 2, 3, Seuil, Paris, 1983 – 1985.

l'inconnu. « *Imiter ou représenter, c'est d'abord pré-comprendre ce qu'il en est de l'agir humain : de sa sémantique, de sa symbolique, de sa temporalité* »¹²³. Outre l'aspect littéraire, les exemples de chaque jour d'une vie d'homme ne manquent pas d'anecdotes, mettant à l'épreuve les aspects théoriques de cette éthique.

Comprendre Chrysippe, enfin !

Cette responsabilité ne se cantonne plus au seul périmètre de ma vie, à la famille ou mon rôle dans la cité. Mais, fils du handicapé devenu homme, je dois entendre ma responsabilité comme l'occasion de pérenniser ces moments intenses et riches de communion avec mon père. Aux silences solitaires de l'enfance, aux joutes existentielles de l'adolescence, le handicap me donne l'opportunité d'ajouter la conversion du regard de l'autre. « *Je dirai maintenant que l'acte de choisir confère une solennité, une calme dignité qui ne se perd jamais tout à fait. [...] l'homme ne devient pas autre qu'il était auparavant, il devient lui-même. [...] La grandeur humaine ne consiste pas à être ceci ou cela, mais soi-même : et tout homme le peut quand il veut* »¹²⁴. Il ne s'agira plus d'une question personnelle mais de partage, de transmission. Le fils devient éducateur, il prend en charge les appréhensions diverses du commun de ses contemporains face à la différence du handicap.

« ... Je revois cette femme, mère de famille entourée de ses bambins, attendant à l'extrémité du passage piéton que le feu passe au vert en plein été à La Seyne sur mer. La foule est dense des deux côtés de la chaussée, mais un périmètre de « sécurité » isole cette famille des autres impatients. Et quand enfin, les flots de piétons s'élancent, se croisent dans une pagaille bien réglée, la petite troupe elle, ne suit pas le rythme. La mère semble gênée, les petits s'agitent, ils provoquent un ralentissement qui semble excéder les autres. Un petit pleure, immobile, près du contenu d'un sac percé. Les enfants s'affairent à l'aider, la mère s'excuse, les autres passent... Cette femme, cette mère est unijambiste et se déplace à l'aide de béquilles. Je me rends rapidement sur place, avant que le feu ne repasse au rouge. J'interpelle un passant : "Aidez-nous s'il vous plait !" Après un "Mais, euh ... !" confus et récalcitrant, le jeune homme s'exécute, prend un bambin sous le bras et accompagne la petite troupe sur le trottoir d'en face. De remerciements en excuses la mère reprend ses esprits, son souffle, ses loupiaux et

¹²³. Paul Ricoeur, *op.cit.*, Tome 1.

¹²⁴. Sören Kierkegaard, *L'alternative*, Textes choisis, PUF, Paris, 1967, p. 136.

son chemin. Le jeune homme satisfait l'accompagne d'un élégant et souriant : " Pas d problème Madame, c'est tout à fait normal", puis il accompagne la troupe qui s'éloigne d'un regard franc, direct et respectueux. » Un petit rien, un petit geste, un petit mot et la lumière vient du chaos. Je pense encore à cette femme qui comme mon père devait endurer sa condition de handicapée, et qui de surcroît, encaissait à chaque regard ou esquive de prunelle, la jauge des valeurs esthétiques qui associent beauté et féminité. Je pense aussi à ce jeune homme, contraint certes, mais heureux dans une certaine mesure d'avoir bravé l'indifférence feinte de la cité ». Où la difficulté de faire son métier d'homme est démontrée.

Convertir l'ombre des préjugés et des idées reçues en réalité du handicap éclairé du regard fraternel qui met les individus à égalité. L'essentiel revient d'abord à l'acte de comprendre, ce *cum-predere*, prendre avec. D'abord prendre l'autre dans sa totalité et l'approcher du handicap afin d'appréhender la seule rationalité de l'objet et la diluer dans le sujet : passer du corps (*korp*) à l'être (*leib*). Le prendre « avec Soi » dans le partage de l'expérience passée, en tant qu'elle puisse être traduite en mots et en actions. Ne pas se laisser « sur-prendre » par ses hésitations, ce refus de la vérité du poids du handicap, de l'encombrement de la béquille ou du vertige qu'impose la cécité. Non, le prendre avec cette fraternité d'âme qui nivelle tous les egos et toutes les différences, et l'aider à « sur-monter » ce halètement, cette suffocation primale qui précède le retour de la raison raisonnante.

Bref, *com-prendre* cet autre inquiet ou méfiant, saisi d'une suffocation involontaire et quasi-instinctive... comprendre Chrysippe, le guider pas à pas vers la lumière encore aveuglante de la vérité. Ainsi, la prothèse finit-elle par motiver la fibre fraternelle du fils qui, dans la transmission des vertus de l'habitude, pérennise le chemin du père infirme, celui de la cohésion familiale et de sa propre responsabilité. « *L'homme dans sa totale maturité, qui est conscient de sa véritable nature, ne suit pas nécessairement les conventions de la société. Il agit au moment opportun et obéit à ce que la situation lui impose, sans que la société soit lésée en quoi que ce soit. Agir selon vos désirs n'est que servitude, par contre, faire ce qui doit se faire, ce qui est juste, est liberté totale, aucune contrainte intérieure ou extérieure ne s'interpose* »¹²⁵. Au fond, le fils adulte revient aux fondamentaux de l'éducation et de l'enfance nourrie au miel de la compassion. En

¹²⁵. Jean Klein, *La Joie sans objet*, Mercure de France, Paris, 1977, p. 148-149.

quelque sorte, son parcours, sa praxis, suit les préceptes aristotéliens définissant le bien suprême, comme « *l'activité de l'âme conforme à une vertu accomplie* »¹²⁶. Il emmènera cet autre, qu'il faut instruire et rassurer, face à la réalité du handicap, dans l'effort qu'exige toute action de bien. La vie comme la philosophie est cercle, un éternel retour aux sources.

Et comme son père, il pourra profiter en quelques moments d'une forme de repos de l'esprit, de sérénité, comme cette sage satisfaction puisée dans la juste mesure d'une vie à la fois banale et à nulle autre pareille. S'il cultive et prolonge cette démarche, alors ces instants seront peut-être récompensés d'une touche de cette grâce qui échoit aux hommes de « bonne volonté » : la joie, celle de l'extase dans le bonheur celle qui mène parfois à la béatitude. Et dans l'encyclopédie de sa vie, le fils rajoutera aux mots béquille, prothèse, canne, des synonymes bizarres, dont lui seul connaîtra la portée et l'importance : histoire, douleurs, père, éducation, silences, harmonie, partage, choix, bien... et bonheur ?... Les héritages sont ce que nous en faisons !

Mais cette démarche dans l'agir ne suffit pas à intégrer la plénitude et l'essence de ce « baiser au lépreux ». En fait, je pense que nous disposions ou disposons en nous, enfouie dans le dédale de nos expériences présentes, passées et oubliées, cette aptitude, cette proximité originelle qui faisait de nous tous une unité d'humanité, celle d'avant l'oubli.

¹²⁶. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, *op.cit.*, p. 41.

*Riche en mérites, mais
Poétiquement toujours,
Sur terre habite l'homme.*¹²⁷

CHAPITRE 3

LA CARESSE DE L'ANGE

Le silence de l'agneau

Quelle plus belle image de l'innocence que celle de l'enfant dont l'âge le préserve encore des assauts du monde du dehors et qu'il est encore tel l'animal dans la redécouverte permanente de chaque évènement de sa jeune vie. Ses borborygmes font l'admiration de la meute familiale regroupée autour de lui dans cet accueil symbolique du petit voyageur venu de l'infini pour rejoindre ce monde fini et son encodage qui le privera progressivement de son authenticité. Son *cosmos* s'étend dans les trois dimensions du foyer familial où il évoluera à tâtons dans les piailllements et les silences, dans l'observation et les conquêtes de son territoire, dans l'émerveillement autant que dans l'angoisse face à l'inconnu et dans l'étonnement de ses premières et persistantes interrogations. Mais, quand on est enfant de handicapé, au contact permanent des blessures, de la cécité ou autres appareillages orthopédiques, le quotidien se conjugue à une expérience elle aussi singulière, charnelle, intime... effrayante pour tant d'autres ! « ... Aussi loin que je me souviens de mon enfance, je n'ai jamais eu quelque doute, ou peur que ce soit, face à l'infirmité de mon père. Béquilles et jambe artificielle faisait partie de lui, et même sa main atrophiée si impressionnante pour les autres ne m'interpelait pas. J'aimais qu'il prenne appui sur mon épaule pour se déplacer en terrain difficile, cela me confortait dans mon rôle de fils. En revanche, dans les moments de silence où je pouvais l'observer, laissant mon esprit aux mains de mon imaginaire, ce n'est pas un autre père valide que je dessinais, non, mais cette jambe « décrochée » du corps de l'enfant qui m'obsédait. Où était-elle ? Abandonnée sur place, laissée à la merci de quelque prédateur ? Cette vision me donnait un aperçu de ce qu'était la mort. La mort, déjà, je n'avais pas sept ans et lui faisait face dans un combat singulier pour protéger cette petite jambe, seule, si seule... Je l'aimais ce père, si démuné et gêné parfois dans ses mouvements (et

¹²⁷ Friedrich Hölderlin, *En bleu adorable*, Œuvres, Pléiade, Gallimard, Paris, 1967, p. 937.

pourtant si pénible aussi comme le sont les pères...). Les questions fusaient dans un flux angoissant et plein de colère à la fois. Sans m'en rendre compte, je grandissais, plus vite que mes camarades, oui, je grandissais ». Cet enfant évolue comme tout autre au sein de sa famille, en fils aimant et impliqué, en camarade de jeux, mais la bulle de son innocence absorbe une expérience pour le moins originale, partagée avec son père infirme autour du handicap, comme un éveil prématuré de sa conscience formée aux vertus du silence.

L'enfant et l'expérience interdite

L'émergence du « Je » surgit comme la lumière à l'esprit de l'enfant qui ne faisait que sentir et qui dès lors, se pense. Dans la construction de sa personnalité, le mental est conditionné par le contenu et la structure. Le contenu avec lequel il s'identifie est son milieu, son éducation... La structure est déterminée par le processus d'appropriation et d'identification à un objet, composante de l'ego. *« La plus fondamentale des structures mentales par laquelle l'ego peut exister est donc l'identification. Etymologiquement, le terme vient du latin idem qui veut dire pareil et facere, qui veut dire faire. Donc, quand je m'identifie à quelque chose, je fais pareil et ainsi il devient partie de mon identité... »*¹²⁸. Poussons plus avant la théorie d'Eckhart Tolle dans la réalité de la vie de l'enfant qui va bien au-delà de l'objet. Si au commencement tout n'est qu'image, sons et mouvements, la structuration de l'esprit en tant qu'élément de la famille évolue dès l'éclosion du « Je ». Papa devient mon papa, maman, ma maman, etc.... suivant de près l'identification filiale et familiale. La question de l'identification avec un père invalide, fût-il amputé, aveugle ou hémiparétique se pose dès qu'on entre dans le registre du faire pareil. Le fils est-il apte à élaborer une symbiose mentale et identitaire avec le géniteur handicapé ? En fait, il l'est, mais cette symbiose les unit dans l'« être pareil » et non le faire pareil. Ainsi, les gestes souvent mimétiques des garçons imitant leurs pères dans leurs métiers, leurs jeux, leurs sports, leurs attitudes, n'ont pas de sens ici, car le mouvement vers ce papa infirme n'est pas appropriation mais réception. L'enfant vit le handicap, le côtoie, le touche, l'oublie même et le retrouve dans une expérience qui dépasse la simple préhension phénoménologique. Ce fils qui envisage son père balaie de sa belle innocence tous les déterminismes, les préjugés et autres fatalismes qui prévalent

¹²⁸. Eckhart Tolle, *La transformation de la conscience*, Conférence de Hambourg, 2002.

dans l'esprit des adultes du dehors. Mais cet *être pareil* ne vaut que dans l'échange et le partage entre les deux acteurs. A l'heure où l'on déploie à tout-va des cohortes de cellules psychologiques pour accompagner la pose d'un « sparadrap » et que l'on croit évacuer le stress, la peur ou le désarroi en commandant : « fais-moi un dessin de ta frustration », eux n'ont que leurs âmes et leurs regards interpénétrés pour s'élever au-delà du paraître et de l'objet. Cet échange s'élabore dans la matière brute de la réalité, quitte à bousculer la sensibilité intacte de l'enfant. Puis il s'apaise dans la compassion et s'enrichit dans l'habitude.

La force et la richesse de l'imaginaire pourrait cependant amener le fils à se détourner de la réalité paternelle. Mais l'enfant, loin de chercher à créer un papa valide, concentrera sa puissance d'imagination à échafauder une mythologie mettant en scène son héros afin certes, d'impressionner ses camarades mais de se préserver d'abord, ainsi que son père, des agressions du dehors. Cette conscience imageante ménage le principe de réalité comme une compensation à la dure réalité de la vie du père. Ce recours est positif, *« en tant que l'imagination est spontanéité, je l'appelle imagination productrice. [...] De plus, cet objet qu'est l'image, forme système avec d'autres images, de sorte que l'imaginaire se constitue spontanément comme un autre monde face au monde de la réalité »*¹²⁹. Mais le champ de l'imaginaire étant infini, l'enfant peut également s'égarer dans les bois obscurs des tourments et du questionnement en détournant une réalité déjà bien difficile.

Aux angoisses, aux interrogations qui se perdent dans le néant, aux conjectures traumatisantes et aux réveils brutaux, le père devra appliquer à son tour ce baume apaisant élaboré au pilon de la réalité dans la texture de mots rassurants. Ainsi, il demeure ce héros, un bout de papa est toujours un papa. A la manière de l'écolier qui « saute une classe » en raison de ses aptitudes, le fils lui, saute des étapes de l'enfance dans cette initiation aux « choses de la vie » qu'il affronte aux côtés de son père. Ce passage le différencie des autres enfants et dans une certaine mesure, des adultes.

Et le fossé se creuse d'avantage encore dans la solitude des moments composés dans le silence.

¹²⁹. Emanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, P.U.F., Paris, 2003, p. 140.

De la solitude à l'éveil

Lorsque du fond de son berceau, le nourrisson perd le contact avec le visage de sa mère et que s'installe le silence, il éprouve les premières manifestations de la peur exprimée en pleurs et gestes de colère. Puis, bien avant de goûter aux plaisirs de la vacuité, l'enfant, "*l'infans : celui qui ne parle pas*", peut se retrouver seul, armé de sa seule petite expérience mais fort de la pureté et de l'authenticité de son innocence. On peut l'imaginer assis, discret, silencieux plongé même furtivement dans ses pensées, ou le regard fixant son père, qu'il semble engloutir par son intensité. « *Et quelque chose d'étrange se produit quand vous percevez le silence, ce qui signifie prêter attention au silence [...] Et durant ce moment de perception, d'écoute de cette dimension du silence, vous êtes entièrement présent dans ce moment, vous habitez entièrement ce moment, étant en lui totalement* »¹³⁰. Ce détachement autant exploration qu'introspection, l'entraîne dans les limbes de sa fragile candeur. Certes, il ne dispose pas de la profondeur de champ qu'apporte l'expérience, mais sa jeunesse et sa spontanéité compensent largement un point de vue soumis à la relativité qu'inspirent les relations, les compromis et les compromissions de la vie.

Il n'est pas encore sujet aux visions en trompe-l'œil qu'impose la réalité sociale, comme le confesse Robinson, perdu dans sa solitude : « *Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et ce qui importe d'avantage encore, ils constituent des points de vue possibles, qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités* »¹³¹. Pour l'enfant, le regard en tant qu'expédition mentale perce au cœur du sujet, sans l'entrave des relativismes adultes, sans crainte de quelque impératif catégorique que ce soit. Il s'éveille dans sa belle et originelle liberté. Par ailleurs, l'enfant qui a goûté au miel de la compassion dans l'agir, accède au menu aigre-doux du cogito. Le faisceau de ses pensées s'approprie les blessures du corps paternel dont il partage les angoisses post-traumatiques. Il embrasse le corps et l'être jusque dans le labyrinthe et les pièges discriminant de la cité. Il devient ce « *compagnon de souffrance, soci malorum,*

¹³⁰. Eckart Tolle, *op.cit.*

¹³¹. Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Paris, 1972, p. 53.

compagnon de misères, my fellow sufferer. L'expression [...] jette sur le prochain la lumière la plus vraie, et rappelle à [...] l'amour du prochain, dont nul ne pourrait se passer et, dont par conséquent chacun est redevable »¹³². En fait, il porte ce père de combats et de souffrances comme le père porte l'enfant blessé, avec force et attention. Ainsi, le fils approche des lisières de la paternité, celles de la responsabilité d'autrui et il convertit son regard d'enfant en œil adulte capable de percevoir l'écho des plaintes du corps blessé. Cette attitude est plus longue à émerger, quand le fils reçoit en ricochet le choc d'un père emporté dans la maladie ou l'accident. La pensée du fils se heurte alors à l'image défunte d'un papa valide et « normal ». Mais cette liberté pure de l'esprit s'affranchit des représentations passées, pour étreindre dans la solitude et le silence de sa pensée la seule réalité de ce papa soudainement diminué.

C'est là, quelle que soit la situation, que naît aussi la force de l'émotion, du sentiment et de la compassion, cette aptitude à se reconnaître dans la souffrance ou le désarroi de l'autre, ce geste suprême parfois oublié plus tard, qui consiste à gommer toute distance imposée par les conventions ou les peurs. L'enfant devient père, comme un père verrait son fils, le corps recroquevillé dans son fauteuil, livré à la pesanteur, noué dans l'enchevêtrement de ses douleurs ou la raideur de ses membres aussi rigides que du bois sec. Il s'élève alors, transcendé par la force de l'amour et les traits du désespoir mêlés : « *Le soir, on a besoin d'une clé à molette pour les déshabiller. Quand on leur retire leur cuirasse, on remarque sur leur torse nu, des traces violettes que l'armature a laissées et on retrouve deux petits oiseaux déplumés qui tremblent* »¹³³. Ainsi, dévoilé par ses larmes ou la confession balbutiante de son amour (mon papa, c'est mon papa !), le fils peut lui aussi saisir la béquille et se faire porteur ou brancardier volontaire. L'infirmité fixée à son esprit telle une béquille en bandoulière, heureux de ce poids supplémentaire, le petit soldat se veut héros à son tour et considère avec bonheur l'empreinte plus marquée de son être sur le socle de la vertu, « ce que je fais, c'est bien ». Cette fierté en fait un enfant sinon différent, au moins prématurément initié à une autre école de vie que celle du commun de ses camarades de jeux.

¹³². Didier Raymond et Frédéric Pajak, *op.cit.*, p. 99.

¹³³. Jean-Louis Fournier, *Où on va papa ?*, Stock, Paris, 2008, p. 64

Une autre *mimesis*

L'enfance est initiation et apprentissage et dans ce contexte particulier, l'enfant n'imité pas seulement les humains, mais tout. Il a besoin d'un modèle existentiel, peut-être un personnage de légende. Mais, contrairement à ce qu'il paraît, dans ses moments d'observation, d'introspection ou de contemplation, il dépasse toute contingence et s'évade dans le monde oublié de nos origines. A ces instants-là, il est touché par la grâce, emporté par sa belle innocence pour écrire d'un langage original et originel les plus belles poésies sur un humanisme astral, s'élevant au-dessus du désastre terrestre.

Au-delà de l'oubli

Une anecdote me revient à l'esprit. Très jeune, j'avais accompagné mon père à l'hôpital pour une intervention ambulatoire qui consistait en l'extraction d'un éclat de grenade qui se rappelait à son bon souvenir sur le coup de pied... qui lui restait. La journée fut agréable d'autant qu'en son absence durant l'opération, je restais dans la chambre, entouré de ravissantes infirmières qui s'occupèrent de moi avec « gentillesse ». Après son retour et alors que nous attendions un membre de la famille chargé de nous récupérer, un médecin entra et avant même de s'adresser à mon père, il s'écria quelque peu énervé : « *Enlevez cette prothèse de mon chemin, elle me gêne* ». Aussitôt, mon père se redressa sur son lit et rétorqua, fixant le médecin mais s'adressant à moi : « *Hors de question ! Jean-François, c'est quoi ça ? – C'est ta jambe papa ! – Certes, mais c'est aussi une prothèse, une jambe de bois* » insista le médecin. A ce moment-là il se produit quelque chose en moi, comme un feu intérieur qui me fit serrer les poings, me tendre comme la corde d'un arc bandé à l'extrême et je lançai avec une force jusque-là insoupçonnée : « *NON, c'est la jambe de mon père !* » Le médecin esquissa un sourire gêné, balbutia quelques mots à une infirmière et autorisa mon père à quitter l'établissement. J'avais dit « mon père » et non papa, comme à l'accoutumé, comme le font « les grands ». Celui-ci, me lança son plus beau sourire et m'invita à l'aider à s'appareiller : « *C'est bien petit homme, tu veux bien m'aider ?* » Douceur rare chez un père ouvrier, à cette époque ! Quoiqu'il en soit, j'avais protégé cette « jambe » comme un élément sacré, partie intégrante et intégrale de cet homme que j'aimais comme un héros. Je me retrouvais propulsé à une dimension qui dépassait celle de l'enfant, du fils ou du « petit homme »

même. Je m'étais libéré de toute entrave, je dominais l'ensemble de ce tableau, je partais en croisade contre l'incompréhension de l'outrageant barbare en blouse blanche.

Comme un attelage ailé et sacré

Cet « épisode épique » m'inspire deux réflexions quant à la dimension du sacré : le rapport au corps et la chair d'une part, les mythes et leur interprétation d'autre part. La colère épidermique et sincère de l'enfant s'est opposée comme un bouclier face au blasphème d'un homme qui n'a pas saisi la dimension révéralée de cette prothèse-jambe. Le lien charnel entre l'artifice et le corps du père, éprouvé par celui-ci et reçu par le fils dans l'habitude apaisante, les gestes de compassion et dans la lumière de la juste mesure aréaïque donne tout son autre sens au mot prothèse : *petit autel sur lequel les grecs préparent tout ce qui est nécessaire au sacrifice*. Cette prothèse, qu'elle soit pilon, jambe de bois ou de carbone, canne blanche, fauteuil roulant ou tout autre artifice ne s'objective plus dans sa seule réalité matérielle. Elle prolonge, elle s'invite, elle s'imbibe de la subjectivité du membre, du sens, ou de la déficience. Quand l'esprit fait défaut c'est le langage qui prend le relai porté par une désinhibition devenue barbare en ce monde cloîtré dans ses continences morales et éthiques. Quand le trisomique devenu adulte propose à l'enfant qui bâtit son château de sable sur la plage de l'aider, il l'aborde simplement et directement : « Tu es mon copain ? » L'enfant l'accueille comme un nouvel ami, un compagnon bâtisseur... jusqu'à ce que ses parents se précipitent pour retirer leur rejeton du danger potentiel de la trisomie. Incompréhension de l'un, incompréhension de l'autre, pas de réponse au pourquoi et barbarie parentale. Poursuivons ! « *Aucun objet ne fait jamais l'expérience subjective d'être touché* »,¹³⁴ *parce qu'il ne possède pas d'intériorité. Certes, mais au-delà du regard objectivant et de la relation technique de la blessure à l'armature, il y a comme dans la relation des amants (au-delà de la relation érotique) une relation affective, pure, étrangère à l'accouplement de la technique et du charnel, une relation faite de reconnaissance réciproque. Elle est à l'opposé de la pornographie s'agissant de l'amour, de la technicisation s'agissant de l'orthopédie, elle est sacrée.*¹³⁵

Si l'enfant ne le comprend pas, il l'interprète, dans une mythologie à sa

¹³⁴. Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps*, PUF, Paris, 1987, p. 71-105.

¹³⁵. Michel Henry, *Incarnation, une philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000, p. 301-304.

mesure, aussi complexe et structurée qu'un « *récit vraisemblable* »¹³⁶. « *Le mythe a pour but de matérialiser et d'habiller de palpable, de visible, de mouvementé et de dramatique des intuitions, de conjectures, des idées, de soi, désincarnées et conceptuelles, pour nous les communiquer dans l'imaginaire et non pas dans l'abstrait, il n'enregistre pas de constatations, mais des explications* »¹³⁷. Dans mon imaginaire d'enfant, attiré par les récits épiques, mais freiné par un catéchisme qui ne cessait de nous effrayer du dualisme bien / mal, paradis / enfer... j'avais conçu un char romain tiré par deux chevaux, docile pour l'un, rebelle pour l'autre, à l'instar du « *mythe de l'attelage ailé* »¹³⁸. Pour l'âme des dieux, la structure de l'attelage et son comportement sont dans une continuité cohérente si bien qu'une fausse manœuvre est, par principe, exclue. L'attelage est porté sans encombre par les ailes au sommet de la voûte céleste dans un mouvement ascensionnel uniforme. Alors que pour l'âme humaine, ce mouvement devient difficile car l'attelage est apparié ; les deux chevaux sont de nature différente. L'un, blanc et noble, aspire au ciel. Obéissant, il représente le cœur. L'autre, noir et massif, est attiré par la terre. Il représente la partie désirante de l'âme. A peine arrivées à la hauteur du monde éternel, même si certaines âmes peuvent apercevoir quelques idées, elles chutent toutes inévitablement dans le monde sensible puisque leurs ailes manquent de force pour pouvoir les soutenir. Ce voyage dans le ciel des Idées aux côtés des dieux est appelé « *mystère* ». Il s'en suit donc une hiérarchie dans les types humains comportant neuf degrés, chacun correspondant à plus ou moins d'imperfection dans les âmes en fonction de ce qu'elles ont pu ou non apercevoir du monde des idées. Au sommet de la pyramide se trouvent les philosophes, suivent après les rois et guerriers, les hommes politiques et financiers, les médecins et hygiénistes, les devins, les peintres et poètes, les agriculteurs et les artisans, les sophistes et au dernier échelon de la pyramide les tyrans. Ce *muthos* avait la plasticité de la nature humaine, prompt à s'adapter en fonction des situations grâce à la puissance de l'imaginaire et par la force de l'authenticité. J'assimilais ces imperfections des âmes aux blessures physiques. Compte-tenu de sa place dans la pyramide de mon affection, mon père ne pouvait se situer que dans les loges des guerriers et des philosophes, lui dont j'écoutais les récits, lui qui me donnait les outils pour aborder et comprendre la

¹³⁶. Platon, *Timée*, *Œuvres complètes II*, Pléiade, Gallimard, Paris, 1950, p. 445.

¹³⁷. Jean Bottéro, *Naissance de Dieu, la Bible et l'historien*, Folio Histoire, Gallimard, p. 281.

¹³⁸. Platon, *Phèdre*, *Œuvres complètes II*, Pléiade, Gallimard, Paris, 1950, p. 34-45.

vie. Ce *muthos* était aussi questionnement sur la vraie nature de cette jambe « magique » (arme, trésor, expérience militaro-scientifique), et sur mon rôle (protecteur, porteur, frère d'arme...). Ces évasions m'emportaient dans une dimension inattendue où je trouvais refuge et paix.

En ces hauteurs, ces intervalles, ces « *Entres* », je pouvais m'exprimer dans un langage et une appréhension du monde qui m'était intime, secrète et dans laquelle mon père n'était pas invalide, mais « mon père, ce héros ».

Autre « *muthos* », autre « *logos* »

Voyez l'*infans*, cet être silencieux, dans cette attitude d'interpellation, si sérieuse, si concentré, si adulte ! Debout, la fixité du corps lui donnant une belle et sereine solennité, il n'est plus l'enfant terrestre mais le médiateur, l'agent de liaison entre ce que nous fûmes et ce que nous sommes, le temps de ce voyage qui le connecte à la disposition du cœur et de l'âme, une complicité retrouvée entre l'humain et le divin. A l'instar de l'artiste il est tenu éveillé par le souffle, celui qui se régénère et circule dans les vides médians et qui donnent leur respirations aux œuvres. « *Cela a l'image d'une vague. Sa forme en formation, avec laquelle nous sommes en résonance, est le lieu auto-mouvant de notre rencontre, toujours instante avec le monde qui nous entoure. Son élévation et sa descente ne se succèdent pas, elles passent l'une en l'autre* »¹³⁹. Porté par ce souffle, l'enfant quitte le registre des matérialités. Il s'évade du monde fini pour retrouver l'ivresse des cimes, le vertige où les possibles et im-possibles se mêlent et donnent toute sa mesure et sa beauté à l'Être dont le rythme est générateur d'un nouvel espace-temps, qui se fond peut-être en l'UN. Considéré comme une œuvre sans cesse renouvelée, une œuvre comme une explication s'exprimant dans le concret, cette mythologie s'apparente à la création artistique telle que considérée dans le « *Tao* », la « *Voie* », création continue et par laquelle l'homme gagne sa dignité d'être. L'enfant comme le peintre, qui dans « *l'interaction unifiante [...] met en contact tous les opposés pour que ceux-ci s'attirent, s'interpellent, s'interpénètrent jusqu'à former un magma, ou plutôt une osmose d'où émergent et s'affirment les figures, avec leur ossature, chair, forme et mouvement. [...] Cette évasion est portée par le « souffle rythmique » qui anime de l'intérieur une entité donnée [...] et donne au sens dynamique du mot, une harmonie faite de*

¹³⁹. François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, Paris, 2006, p. 118.

contrepoints et de répercussions justes. [...] Le souffle ne se déroule pas dans le temps, il est générateur de son espace-temps. L'avènement d'un espace rythmique ne fait qu'un avec la transformation constitutive de tous les éléments d'une œuvre d'art en moment de forme, en moment de rythme. [...] Enfin, au degré le plus élevé, « résonance divine ». cette expression désigne la qualité suprême que doit posséder une œuvre pour être de première grandeur, [...] considérant la qualité qu'elle évoque comme un état qu'on est en mesure d'éprouver, sans pouvoir l'explicitier »¹⁴⁰.

Je mesure à la suite de cette dernière incursion à quel point la ballade peut-être semée d'embûches et d'incompréhensions sur le chemin escarpé parcourant la crête sinueuse entre deux abîmes : le possible et l'improbable. Mais au fond, ne sommes-nous pas à ce moment-là, dans l'Entre qui sépare le Connaître et le savoir ? Ne sommes-nous pas face au même doute qui agite les uns et les autres face au mystère du sourire du nouveau-né ? Réflexe, dirons-les uns, caresse divine oserons les autres. Peu importe, mais il n'en demeure pas moins que le sourire de contentement de celui qui rejoint la finitude de notre monde, accompagnera cet être, sans qu'on ne puisse l'explicitier vraiment, à tout moment de joie sur le chemin de sa vie. Qui oserait me suivre ? Cet état de transcendance de l'enfant doit-il être exclu de toute appréciation réfléchie ? Qui peut m'aider ? Peut-être Forest, Forest Gump, héros sans le savoir, tout droit sorti de l'imaginaire et du merveilleux que peut encore procurer parfois le 7^{ème} art. Qui pouvait croire que celui qui se disait lui-même, « pas très malin » serait devenu héros national pour faits de guerre au Viêt-Nam, star improbable de football américain, guide spirituel pour des concitoyens en quête de sens de leur vie ? Forest était d'un autre registre, celui des attardés mentaux « légers », ceux dont on dit qu'ils sont un peu lents... Ceux qui agissent dans la force de leur authenticité et la beauté de leur innocence (innocence qui n'est plus celle des gamins de l'école ou du collège qui lui lançaient des cailloux ou se moquaient de lui), une texture de l'être sans tache. Pour lui il n'y a pas de temps, les jours se suivent et ses repères sont ceux du jour où il s'est passé telle ou telle chose. Bref, comme l'enfant, Forest a traversé l'histoire dans sa belle candeur et sa générosité toute pure. Il est donc difficile pour lui de capter, comme l'enfant du handicapé, l'importance et la portée des choses vécues. Ainsi, quand au retour du Viêt-Nam, il retrouve son Lieutenant,

¹⁴⁰. François Cheng, *op.cit.*, p. 114-119.

amputé des deux jambes et que celui-ci, devenu parias en son pays comme toute la cohorte des vétérans, lui demande : « Et toi, Forest, après tout cela et comme beaucoup d'autres, as-tu trouvé Jésus-Christ ? » Forest a cette réponse si directe, touchante et évidente à la fois : « je ne savais pas que je devais le chercher, Lieutenant Dan ! »... Evident comme la sincérité et non la naïveté de l'enfant ! Evident comme une autre saisine de la vie dans ce qu'elle a d'essentiel et qui ne se retourne pas sur soi ou sur le moi, mais vers l'autre. Et quand le Lieutenant Dan retrouvera Forest pour son mariage, venu debout, appareillé de prothèses en titane, Forest aura cette réaction magnifique : « de nouvelles jambes, des jambes magiques ! » Autre *muthos*, autre logos...

La réponse puisée à la source

Voyez l'*infans*, qui s'approche de son père dans le silence de la maisonnée. Il s'assoit auprès du fauteuil et pose sa tête sur sa jambe. Celle-ci n'a pas le confort des jambes habituelles, elle a la raideur de sa matière : le bois. Pourtant rien ne semble contrarier le geste, ni la douceur exprimée par le visage de l'enfant qui « câline » son père. Non, au contraire, il n'y a ni feinte dans le contact, ni repositionnement de la joue qui suggérerait la dureté d'un objet. La scène exprime une forme singulière de beauté, prompte à inspirer un peintre, un photographe, un poète même. Mais si je tente de donner un titre à la scène, quel serait-il : Enfant assis contre la jambe de bois de son père ? Qui oserait dans ce cas parler de beauté ? Pourtant il y a une beauté, au-delà de toute apparence. « *Nous nous situons donc au-delà de toute beauté d'apparence, qui repose sur la seule combinaison de traits extérieurs, ou composée entièrement d'artifices, une beauté qu'on peut instrumentaliser afin d'amadouer, de tromper ou de dominer. Cette « beauté » qui relève de l'avoir, il est vrai qu'elle est omniprésente dans les sociétés vouées à la consommation. En soi, son existence se justifie ; son usage pernicieux la dénature. [...] La beauté que nous en avons en vue est celle de l'Être, qui jaillit de l'intérieur de l'Être comme élan vers la beauté, vers la plénitude de sa présence, cela dans le sens de la vie ouverte* »¹⁴¹. Dans son attitude, l'enfant couvre plus de son amour que la simple personne de son père. Il va à l'essence, car quand il s'appuie tendrement sur la prothèse, il ne s'appuie pas seulement sur la jambe, il n'embrasse pas seulement son père, il porte son amour à

¹⁴¹ *Idem*, p. 46

toute l'humanité dans sa dimension terrestre, historique, ontologique. Il passe au-delà de l'oubli qui nous bloque aux limites de notre histoire, de nos idées ; comme après avoir bu l'eau de *Léthé* dans le mythe d'Er le Pamphylien qui clôt la République. Er se réveille sur son bûcher funèbre : il « *a été épargné [...] pour être le messager de l'au-delà auprès des hommes* » et il raconte : après avoir choisi leur destinée, les âmes se rendent « *ensemble dans la plaine de Léthé par une chaleur étouffante et terrible* », [...] et elles boivent de l'eau du « *fleuve Amélès, qu'aucun vase ne peut garder* » ; « *dès qu'on en a bu, on oublie tout* »¹⁴². Ainsi, le message est qu'il faut vaincre la *Léthé* pour parvenir à la vérité et reconstituer le savoir par la réminiscence. Pourtant, l'enfant reposant contre la jambe de son père ne semble pas souffrir d'une quelconque défaillance venue d'un oubli. Et quand bien même ce serait le cas, il est dans la reconquête, laissant ailleurs les souvenirs douloureux. « *Ainsi, l'oubli n'est pas seulement bienfaisant, il est proprement essentiel à l'homme, aussi inhérent à sa nature que la mort à la vie* »¹⁴³.

L'enfant nous procure une nouvelle sensation, comme celle du souffle rythmique de la création artistique. La sérénité infuse de cette attitude s'exprime dans un silence qui est *logos*, une composition poétique dont l'originalité et la portée pourraient illustrer la rencontre du poète et du philosophe dans « l'Ouvert ». L'Ouvert est l'espace dans lequel les choses se donnent. Il est l'absence et pourtant en lui, la présence intime des choses se révèle. L'Ouvert est la lumière qui déploie la clairière du monde. Et l'homme est l'Ouvert même s'il ne le voit pas, même s'il ne le sait pas, même s'il s'enferme dans les limites étroites de son corps et de ses pensées. Car l'Ouvert permet aussi l'oubli. Quand l'enfant s'éveille à l'Ouvert, il se découvre si vaste, si libre, si vivant qu'il en demeure étourdi, et si plein de gratitude que chaque jour, chaque heure est un infini merci à l'Être. « *Tout est distance et nulle part ne se ferme le cercle* »¹⁴⁴.

La poésie pour humanisme

Ou plutôt devrais-je écrire l'enfance pour humanisme ! Car où nous retrouvons-nous tous (à l'exception des techno-prophètes) pour saluer ce que la

¹⁴². Platon, *La République X*, Œuvres complètes I, Pléiade, Gallimard, Paris, 1950, p. 1240 – 1241.

¹⁴³. Kossaifi Christine, l'oubli peut-il être bénéfique ? L'exemple du mythe de *Léthé* : une fine intuition des grecs, *Interrogations N°3 - L'oubli*, décembre 2006, p. 50–55.

¹⁴⁴. R.M. Rilke, Œuvres poétiques et théâtrales, Pléiade, Gallimard, Paris, 1997, P ; 1559.

nature a réussi en notre humanité. L'enfant porte la joie, l'universalité de la reconnaissance d'être et induit la responsabilité de devoir être. L'enfance est poésie, elle s'écrit dans l'innocence, imprime ses rimes dans la pureté du regard et se fait médiatrice de toute l'humanité dans la puissance de l'absolu.

L'innocence pour grammaire

*Quand l'enfant nous regarde, on sent Dieu nous sonder ;
 Quand il pleure, j'entends le tonnerre gronder,
 Car penser c'est entendre, et le visionnaire
 Est souvent averti par un vague tonnerre.
 Quand ce petit être, humble et pliant les genoux,
 Attache doucement sa prunelle sur nous,
 Je ne sais pas pourquoi je tremble ...
 Sa clarté, dans laquelle on sent de la prière,
 Sur nous les combattants, les vaincus, les vainqueurs ;
 Quand cet arrivant semble interroger nos cœurs,
 Quand cet ignorant, plein d'un jour que rien n'efface,
 A l'air de regarder notre science en face,
 Et jette, dans cette ombre où passe Adam banni,
 On ne sait quel rayon de rêve et d'infini,
 Ses blonds cheveux lui font au front une auréole.
 Comme on sent qu'il était hier l'esprit qui vole !
 Comme on sent manquer l'aile à ce petit pied blanc !...
 Car on a peur que tout ici-bas ne le blesse.
 Lui, que fait-il ? Il rit. Fait d'ombre et de faiblesse
 Et de tout ce qui tremble, il ne craint rien. Il est
 Parmi nous le seul être encor vierge et complet ;
 L'ange devient enfant lorsqu'il se rapetisse.
 Si toute pureté contient toute justice,
 On ne rencontre plus l'enfant sans quelque effroi ;
 On sent qu'on est devant un plus juste que soi ;...
 On comprend que l'enfant, ange de nos douleurs,
 Si petit ici-bas, doit être grand ailleurs...
 Dans ce naïf regard que l'ignorance égaie,
 L'étonnement avec la grâce se confond,
 Et l'immense lueur étoilée est au fond.*

*On dirait, tant l'enfance a le reflet du temple,
 Que la lumière, chose étrange, nous contemple ;
 Toute la profondeur du ciel est dans cet œil.
 Dans cette pureté sans trouble et sans orgueil
 Se révèle on ne sait quelle auguste présence ;
 Et la vertu ne craint qu'un juge : l'innocence.¹⁴⁵*

Que dire après la majesté des vers, la puissance des mots et la réalité du regard. Tout y est dit sur cette grammaire poétique de l'enfant et de son regard, sa

¹⁴⁵. Victor Hugo, *L'enfant* (extraits)

puissance autant que sa fragilité, cette conscience qui nous regarde et se fait messagère d'une « *auguste présence* ». Cette écriture de l'innocence nous interpelle et nous rassure. Elle se vêt de la sérénité divine sur toutes nos expériences passées dont elle saisit l'essence pour mieux nous guider. L'enfant n'est pas roi, il est l'ange qui ouvre le tombeau sur le mystère de la résurrection, il est la sagesse qui mène à l'élévation de l'âme dans la méditation bouddhiste, il est l'extase contemplative du lent cheminement de la mystique des soufis musulmans. Il est source de toute inspiration, il est cette unité retrouvée que nous cherchons désespérément : il est l'humanité, il est humanisme. L'enfant, dans la pureté de son regard porté sur notre condition et nos oublis, lève le doigt interrogateur qui met nos contradictions au tamis de nos consciences dans la sagesse de cette innocence qui se fait *arkhé*, arche d'alliance. Ainsi le père handicapé rejoint-il la communauté de ses semblables – semblables, dans la sérénité d'un moment anodin de douce complicité établie avec son fils assis au pied de son fauteuil contre sa jambe.

La rime du regard

Qui n'a jamais été fixé, regardé avec une insistance sans arrière-pensée par un enfant, ne peut soupçonner la puissance de ce regard. Il est là, debout, mains dans le dos, présent dans cette position ferme et ailleurs à la fois tant il s'imprègne du regard de l'autre. Cette fixité vous perce, vous émeut, vous dérange. Je l'ai vu souvent à l'occasion de sorties avec mon père. Quand l'homme apparaît avec ses béquilles, une jambe de pantalon mystérieusement vide, les bambins s'interrogent, cogitent, entrent en conjectures mi-mythiques, mi-science-fictionnelles. Ce regard n'est pas indécent ni gênant, il est étonnement. Il ouvre la porte à cet inconnu qu'il convient d'aborder sans autre motif que la re-connaissance de cet autre. Le regard isole l'essence, il entre en contact avec l'être, il se débarrasse de l'avoir et du *corps-étant*. Il épure et revient à l'interaction unifiante du peintre porté par le souffle rythmique. Comme celui qui vivait au flanc de la montagne farouche, auquel l'Empereur demanda de réaliser une fresque représentant deux dragons, l'un bleu, l'autre jaune. *Le peintre promet de réaliser son chef-d'œuvre et d'y mettre la quintessence de son art*. Les mois passèrent et passèrent alors que l'impatience du souverain se faisait insupportable. Quand le peintre réapparut enfin, le suzerain fit placer la fresque à la lumière d'une pièce, mais découvrit

avec stupeur qu'il n'y figurait que deux « zigzags » l'un bleu, l'autre jaune, ressemblant à peine à deux calligraphies... Le peintre se retrouva manu militari au cachot, jusqu'à avoir persuadé l'Empereur que la réponse se trouvait dans la caverne de son ermitage. Dès l'entrée, celui-ci découvrit deux fresques représentant les dragons dans leur plus beau classicisme. Au fur et à mesure que les deux hommes cheminaient dans les profondeurs de la caverne à la lueur des torches, l'Empereur découvrit des images de plus en plus épurées pour aboutir à de simples lignes de force. « *A la fin il ne restait plus que la force vibrante des dragons, les énergies primordiales figurées par les mêmes traits de couleurs que ceux tracées sur la fresque* »¹⁴⁶. L'empereur embrassa le peintre et le remercia de l'avoir fait marcher dans ses pas. Ainsi du regard de l'enfant sur le handicap, qui dans la simplification cathartique du corps (au sens esthétique et non stoïcien) ne saisit que la force de l'être, la beauté qui ne se voit pas, l'humanité exhalée par l'énergie de la vie. La puissance de l'ange est comme la Parole, elle unit.

A son image et sa ressemblance

Ainsi, ne disposant pour toute arme que de son innocence, son regard et la singularité de son âge, l'enfant est capable de ramener à UNE, toute les différences, les singularités, les handicaps. Celle d'une humanité épurée, dépouillée de ses oripeaux matérialistes, réduites à l'essentiel de son essence et à la majesté de l'Être. Le regard est commutatif, il pénètre autant qu'il est pénétré de l'altérité. Chacun peut puiser en l'autre la richesse qu'il ignore posséder en lui-même. Chacun d'entre nous fut barbare, chacun d'entre nous connaît ou peu reconnaître les affres de l'exclusion, les souffrances du corps et de l'âme, les douleurs de la chair. Ces prises en charges ne sont pas physiques, elles résonnent dans la spiritualité et l'étonnement cher à Platon.

Il arrive malheureusement parfois que le handicap physique enferme un esprit, de son injuste domination, dans un corps livré à une éternité figée et prisonnière d'un carcan invisible. « ... Aujourd'hui par exemple, quand je regarde ces adultes ou enfants cloîtrés dans un corps recroquevillé, cloué à un fauteuil roulant, je ne vois plus le handicap. Non, ce que je vois c'est le corps du Christ dans les bras de Marie, offert à la postérité par Michel Ange, abandonné à la pesanteur de la mort et qui semble juste endormi et libéré des souffrances endurées. « *Ce corps*

¹⁴⁶. Pascal Fauliot, *Contes des sages taoïstes, Le peintre et l'empereur*, Seuil, Paris, 2004, p. 97-103.

terriblement raidi et arc-bouté devient tout d'un coup l'expression d'une noble intransigeance, car il rappelle la terrible résolution que le maître de ce corps a prise avant de mourir : celle de prouver que l'amour absolu peut exister et qu'aucun mal ne peut l'altérer ni le souiller. [...] Une force s'impose à nos yeux : ce corps étendu est le résultat d'un beau geste, celui qui a suscité tous les autres gestes, ceux de Jean, de Marie Madeleine, de Marie. Il a fallu que ce corps soit réduit à presque rien, dénudé par un dénuement total, épuré de toutes scories et pesanteurs »¹⁴⁷. De même que dans leur regard si fixe, qui semble interroger le ciel et son infini, c'est celui du Christ qui m'interpelle, comme ses yeux le firent envers ce père tout-puissant et muet. Il émerge de ces êtres de fragilité comme une lumière venue du commun des racines de notre humanité. La vie est là, contenue et fragile mais elle est là, avec son lot de sensations et d'émotions. Je vois la profondeur et la beauté, je vois le désespoir, je vois toute l'humanité. Quand la grâce du handicap côtoie le sacré... L'enfant fait l'autre à son image et sa ressemblance, une esquisse, une fragilité et une force, une humanité dans l'humanité : un humanisme libéré. Le regard de l'enfant en est le baume apaisant et le réceptacle, cette vertu originelle apriori. La réponse à la question de l'humanisme et du handicap se révèle dans la puissance de cet ange, dont la candeur résonne comme la Parole, celle d'une humanité reconquise, d'un humanisme désenchaîné.

¹⁴⁷. François Cheng, *op.cit.*, p. 64.

CONCLUSION

Je reviens dans cette chambre éclairée de la pâle lueur du jour naissant. Une rétrospective rapide ne me rassure pas sur les réponses apportées pour ce père dont le souffle contraint m'inquiète. Je reprends les mots de départ : Dignité, handicap, humanisme.

En fait, le long cheminement de ma pensée m'a confié quelques certitudes comme : la dignité est dignité en nous et nous ne pouvons en disposer. Elle met les hommes à égalité dans la mesure où ils se montrent dignes d'elle. Le handicap dans sa douleur physique et ses souffrances diverses endurées, nous place à distance respectueuse du handicapé. La cité, dans sa course prométhéenne et destructrice vers une science devenue idéologie scientiste pousse l'homme vers sa fin, balayant toute l'originalité des singularités, reléguant le handicapé à un statut de *presque-normal* social et administratif. La cité devient temple de l'avoir au détriment de l'être où l'humanité joue la magie de sa création aux dés microscopiques d'une biologie cellulaire qui se fera tamis des nouveaux élus : les étants parfaits. La tentation est forte et permanente de conquérir cette perfection divine dont nous tentons de façonner l'image par tous les artifices nés de nos techniques. L'esthétique est en ce sens un domaine privilégié qui, là encore, produit exclusion et frustration. Nonobstant sa détermination, l'homme infirme se heurte donc aux réalités d'un monde de préjugés, de croyances diverses et d'abord à un monde matériel dont la conception est dédiée à une humanité valide.

La force imprimée sur la prothèse lui permettra de se relever, symbole d'une renaissance ou du moins, d'une réhabilitation. Mais un autre défi l'attend, aussi crucial : se débarrasser des déterminismes. L'isolement est bien trop pesant pour que le handicapé puisse se protéger des traits des non regards jetés par ces semblables qui les voudraient différents. Ils incarnent l'imperfection de notre propre nature, les chimères d'une course prométhéenne du paraître et bousculent de leurs cannes blanches et des coups portés par leurs béquilles, notre conscience oublieuse de son humanisme. L'individu et ses identités codifiées « hic et nunc », ce moi social encarté et numérisé s'efface, chiffonnés et déchirés dans le regard de

cet alter-inégal valide, qui semble ne plus voir que l'objet de la différence. A la peur se mêle alors la honte, attelage tragique qui imprègne inexorablement l'être à travers l'expérience subie de ce voyeurisme destructeur. Le handicap et ses artifices conduisent l'ensemble des membres de la famille à se *dé-couvrir*, en se débarrassant des oripeaux des fatalismes et de la résignation, à évoluer dans la quiétude d'une harmonie protectrice partagée au cœur de la maison bâtie à la mesure de cet attelage particulier, où l'habitude consolide les esprits et où le bonheur s'éveille à la lumière de la *phronesis*. Celle-ci se consolide au ciment de la compassion et dans la force fédératrice de l'habitude au cœur de ce foyer bâti à la règle de plomb.

Cette solidarité égotiste devient mode d'action et de pensée du fils pour le père et du père pour le fils, dans l'appréhension et la revendication du handicap. Elle est relation symétrique, commutative, transitive et l'échange se fonde en « UN ». Cet autre c'est aussi moi, dans l'élaboration d'une alliance fondée sur la confiance, la réciprocité, une intersubjectivité vraie. Vivre le handicap comme responsabilité partagée, malgré l'infranchissable distance du ressentir et de la douleur, dans la recherche de l'être originel, pour fonder les bases éthiques du rapport aux autres sur la singularité du handicap.

Mais cette démarche dans l'agir ne suffit pas à intégrer la plénitude et l'essence de ce « baiser au lépreux ». En fait, je pense que nous disposons ou disposons en nous, enfouie dans le dédale de nos expériences présentes, passées et oubliées, cette aptitude, cette proximité originelle qui faisait de nous tous une unité d'humanité, celle d'avant l'oubli. L'enfance est initiation et apprentissage et dans ce contexte particulier, l'enfant n'imité pas seulement les humains, mais tout. Il a besoin d'un modèle existentiel, peut-être un personnage de légende. Mais, contrairement à ce qu'il paraît, dans ses moments d'observation, d'introspection ou de contemplation, il dépasse toute contingence et s'évade dans le monde oublié de nos origines. A ces instants-là, il est touché par la grâce, emporté par sa belle innocence pour écrire d'un langage original et originel les plus belles poésies sur un humanisme astral, s'élevant au-dessus du désastre terrestre.

Il portera l'eau puisée au-delà des terres symboliques de l'oubli dans la musique et la poésie de son innocence, des rimes de son regard qui interpelle et qui rend à l'homme handicapé sa dimension essentielle comme les traits figuratifs d'une fresque japonaise. Et puisque l'humour panse bien des plaies, je confie à ce

père qui me laisse comme il me lâche la main en signe de transmission et de perpétuation de ce qu'il est et fut, je lui livre aujourd'hui à distance ces mots de conclusion : « *Devant l'effort, lorsque tout réclame un labeur insensé, une seule certitude persiste donc : contre tout, avec humour, l'appel du métier d'homme se fit insistant. Au combat donc, car tout est à bâtir avec légèreté et joie* »¹⁴⁸.

Je reviens dans cette chambre où me voyant tenir la main blessée de celui qui va me quitter, celui qui fut mon héros, je prends la mesure de la tâche qui m'incombe désormais. Puiser, puiser encore dans les ressources insoupçonnées de notre humanité, portée en chacun d'entre nous comme dans l'ensemble de qu'elle est dans l'universel, pour partager dans une réciprocité égotiste la beauté de nos singularités. Chercher, chercher encore ce regard qui ne demande qu'à émerger de mon âme comme le retour de l'enfant prodigue et éclairer cette essence, ces traits originels qui sont identité vraie de notre humanité dans le réceptacle de nos valeurs, nos vertus et nos qualités cardinales. Partager, partager sans cesse le bonheur d'envisager l'autre valide ou handicapé comme l'égal à soi-même dans la fratrie de l'humanité.

Je ressens encore cette étreinte qui se détend, la main de mon père qui me libère et lui qui me quitte dans la sérénité du juste. Mes larmes inondent d'amour ce « bout de main atrophiée qui est une main », et à travers elles, ce père, cet homme, cette magnifique humanité.



¹⁴⁸. Alexandre Jollien, *Le métier d'homme*, Seuil, Paris, 2002, p. 91-92.

Index Nominem

Alain: 31, 32
Aristote : 25, 32, 33, 41, 49, 52, 59, 60, 69
Bataille Georges: 44
Bauby Jean Dominique : 59
Bottéro Jean : 77
Carfantan Serge : 32
Cheng François: 9, 26, 78, 79, 85
Cicéron: 41
Coelho Paul: 47
Derrida Jacques: 55
Descartes: 41
Deschavane Eric: 12
Elias N.: 64
Epictète: 15, 33, 51
Epicure: 51
Fauliot Pascal: 84
Ferré Léo: 20
Fiat Eric: 8, 25, 27, 39, 52, 58, 65, 68
Folscheid Dominique: 7, 10, 14, 18, 21, 44, 65
Gemerek Borislav: 64
Germain S.: 54
Granier Jean: 61, 62
Guillebaud J-C: 23
Harding Douglas: 36

Heidegger Martin: 34
Henry Michel: 11, 47, 65, 76
Hillesum Etty: 54
Hölderlin Friedrich: 10, 38, 70
Huygens Constantyn: 7
Jaccottet Philippe : 12
Jollien Alexandre : 7, 18, 19, 35, 43, 44, 60, 61, 88
Jonas Hans: 65
Jung Karl: 15
Kant Emanuel: 58, 72
Kierkegaard Sören: 67
Klein Jean: 57, 68
Kossaiji Christine : 82
Kundera Milan: 36, 55
Levinas Emanuel: 40
Magnard Pierre : 5, 20, 23, 30, 37, 59
Marc Aurèle : 26
Nietzsche Friedrich: 14, 15, 29, 44, 52, 54
Nougaro Claude: 46
Ovide: 41
Pagnol Marcel: 30
Pascal Blaise: 10
Pic de la Mirandole : 61
Platon : 6, 7, 17, 19, 27, 44, 77, 81, 89
Popper Karl : 24, 33
Ravaisson Félix : 26, 58
Raymond Didier : 34, 47, 56, 74
Ricoeur Paul: 66, 67
Saint Augustin: 50
Sartre Jean-Paul : 28, 46
Spinoza Baruch: 32
Stevenson Robert Louis: 18
Tolle Eckhart: 42, 71, 73
Tournier Michel: 73

Weil Simone: 22
 Zielinski Agata: 55
 Zweig Stéphane: 13

Index Rerum

Altérité : 7, 10, 27, 34, 45, 57, 84
 Arétaïque : 76
 Amélès : 81
 Dasein : 8
 Dignité : 6, 8, 10, 11, 24, 39, 43, 46, 59, 60, 78, 86
 Er le Pamhylien : 17, 81
 Etant : 7, 11, 16, 27, 36, 59, 86
 Ethos : 66
 Être-tel : 8, 39, 64, 66
 Humanerie : 45, 46
 Humanisme : 5, 11, 20, 23, 36, 47, 59, 75, 81, 83, 85, 86, 87
 Infans : 73, 78, 80
 Ipséïques : 7
 Korp : 68
 Leib : 68
 Léthé : 81
 Logos : 8, 32, 64, 78, 80, 81
 Mimesis : 6, 17, 18, 66, 75
 Moraline : 4, 35
 Muthos : 47, 77, 78, 80
 Ontique : 64
 Ontologique : 81
 Phronesis : 53, 87
 Praxis : 4, 18, 19, 54, 62, 63, 69
 Presque-normal : 4, 10, 11, 22, 36, 45, 60, 86

Prokopton : 7

Sosein : 8, 66

Tao : 78

Tékhnhè : 16, 18, 17

Tolérantisme : 4, 13, 15, 21

Prothèse, mimésis, humanisme... Trois éléments que le handicapé a encore et toujours du mal à combiner en une équation harmonieuse. Certes, les regards se font moins agressifs et méfiants à son endroit et la cité s'engage sur la voie législative et éthique d'une reconnaissance et du respect de sa dignité. La science, elle qui dans sa course prométhéenne déchaînée lui donne d'une part les moyens d'accéder à une matérialité acceptable, se commet d'autre part en prédateur pour l'extinction génétique du « genre ».

Isolé dans la solitude de sa réalité, le handicapé fait pourtant son travail d'homme avec en bouche et à l'esprit l'arrière-goût amer de sa « presque-normalité ». La différence visible érige le mur de son incompréhension, du sentiment d'exclusion, d'une fraternité impossible masquée par une solidarité fragile et d'une humanité dont il pense n'être qu'un surgen.

Mais l'équation nécessite un autre paramètre : l'oubli. Et c'est à travers le regard rétrospectif de son enfant que le handicapé peut recevoir l'onction originelle. A l'âge d'homme, l'enfant est le témoin actif de la réalité du handicap pour l'avoir « envisagé », plutôt que dévisagé quand bien même il admet l'irrépressible distance qui le sépare de la véracité de celui-ci. Adulte en devenir, à l'instar d'une cité en perpétuelle adolescence, il se perd en contradictions et se ment à lui-même, écartelé par l'attelage devenu incontrôlable du connaître et du savoir, de l'être et de l'étant, incapable de résister à la barbarie. Enfin, bambin innocent, il est porteur d'une eau puisée dans la source des origines, celle de la mémoire, dont il s'abreuve dans le silence poétique de son imaginaire, là où les êtres se retrouvent en l'Être ou en l'Un.

